



HAL
open science

“ On vit les uns avec les autres ” : une approche socio-géographique de l’espace domestique en temps de confinement

Magali Jalade

► To cite this version:

Magali Jalade. “ On vit les uns avec les autres ” : une approche socio-géographique de l’espace domestique en temps de confinement. Sciences de l’Homme et Société. 2021. dumas-03224386

HAL Id: dumas-03224386

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03224386>

Submitted on 11 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Université Rennes2
Haute Bretagne

MÉMOIRE DE MASTER2 DE RECHERCHE
Géographie :
Dynamiques sociales et aménagement du territoire

Année universitaire 2019-2020

« ON VIT LES UNS AVEC LES AUTRES ¹»
UNE APPROCHE SOCIO-GÉOGRAPHIQUE DE L'ESPACE DOMESTIQUE
EN TEMPS DE CONFINEMENT

Magali Jalade

Sous la direction de Antonin Margier

1(Berger et Plamondon 1979)

Table des matières

Introduction.....	4
1. L'importance de demeurer.....	21
1.1. Chez soi, reflet du rapport de l'être au monde.....	21
1.1.1 La maison, foyer de sécurité ontologique.....	21
1.2. Imaginaire et ontologie de l'habitat.....	26
1.2.1. La maison, support de la rêverie.....	26
1.2.2 La maison : expression de verticalité.....	29
1.2.3. La maison lieu de centralité du vécu.....	32
1.2.3.1. habiter avec tous ses sens : un principe d'accès à la qualité sans nom.....	32
1.2.3.2. L'image du foyer, une perception conditionné par l'environnement proche.....	34
1.2.3.3. imaginaire de la maison.....	36
1.2.4. les différents espaces de la maison, expression de l'habiter.....	37
2. Construction historique et politique de l'espace domestique.....	44
2.1. Autour du travail, et des classes.....	44
2.1.1. le rapport au travail conditionne le rapport à l'habitat.....	45
2.1.2. travail domestique, origine et évolution jusqu'à aujourd'hui.....	48
2.2. Entre espace public et espace privé.....	50
2.2.1. Émergence et développement de la civilité et de l'intimité à l'origine du privé et du public.	50
2.2.1.1. L'espace privé : lieu d'épanouissement de l'individu.....	50
2.2.1.2. L'espace privé : une alternative à l'influence étatique présente dans les espaces publics.....	52
2.2.1.3. L'espace privé : reflets et transparence des codes de la vie publique.....	53
2.2.1.4. L'espace privé, lieu de développement des identités individuelles, et base arrière de l'espace public revendicatif.....	56
3. l'appropriation dans l'acte d'habiter le chez-soi.....	58
3.1. L'appropriation du chez soi par le marquage et la protection de l'univers domestique.....	58
3.1.1. Culture de l'habitat et marquage.....	60
3.1.2. Ordre, désordre et décoration comme éléments de l'appropriation.....	62

3.1.3. Protéger sa maison pour se protéger soi.....	65
3.1.4. Le désordre comme réaction à une mise en danger du sentiment de sécurité matérielle....	67
4. Repenser l’habiter en confinement.....	70
4.1. Les nouveaux mode de l’habiter.....	70
4.1.1. Le privé individuel et privé collectif.....	70
4.1.2. Le désordre au milieu des enjeux de cohabitation.....	73
4.2. Comment se fait le partage d’espace collectifs traditionnellement négociés autour de temporalités plurielles et spatialités plurielles en contexte de confinement.....	74
4.2.1. Habitat ville campagne.....	80
4.2.1.1. L’environnement de vie comme choix stratégique.....	81
4.2.1.2. La campagne augmente la capacité d’isolement.....	83
4.2.1.3. Les espaces extérieurs orientent la nature des activités au sein du lieu.....	88
4.2.1.4. La ville comme expression d’un mode de vie construit sur la vitesse?.....	89
4.2.2. Travail et espaces de travail.....	92
4.2.2.1. Télétravail, vivre et travailler dans les mêmes espaces.....	94
4.2.2.2. Quand les espaces de travail des uns, sont des espaces communs.....	97
4.2.3. Organisation collective.....	100
4.2.4. Décoration et rapport à l’aménagement.....	105
4.2.5. Espaces à soi.....	113
4.2.5.1. L’isolement matériel et immatériel comme usage de l’espace.....	114
4.2.5.2. Le temps comme outil de partage des espaces.....	120
Index des figures	130
Bibliographie.....	131
Annexes.....	136

Introduction

17 Avril 2020. Compte Rendu réunion, contexte Coronarien

Réflexions a propos de la gestion des potentiels futurs malades, et donc, des espaces. A disposition un hangar peu isolé, et la maison avec 4 chambres.

Proposition de laisser une chambre aux malades si malades il y a, dans la maison, et que les anciens occupants de la chambre migrent dans le hangar. Premier chantier → aménager un espace dodo dans le hangar (isolation et compagnie).

Extrait du compte rendu de réunion au premier jour du confinement le 17 mars 2020.

Le 17 mars avant 12H00, un groupe d'individus se retrouve dans une maison de campagne du Finistère, dans le but d'y passer le confinement. Ils sont neufs, ne se connaissent pas tous, et n'ont pas discuté au préalable de la tournure que prendrait l'organisation sur place. Réunis par les impératifs d'état, ils vont vivre ensemble dans les monts d'Arrée, pendant un temps au départ indéterminé. Dès le premier jour, ils organisent une réunion, nourrissant l'objectif d'anticiper cette cohabitation au mieux, et posant les jalons des journées à suivre. La première question à laquelle il faut répondre se trouve être celle de la maladie. Comment gérer d'éventuels cas de coronavirus déclarés au sein même du collectif. C'est de cette réflexion qu'est issu l'extrait qui précède.

Si cet extrait est peu révélateur de la manière dont se sera organisé ce groupe, dont je fais parti, il traduit un intérêt commun pour une gestion collective du quotidien et des espaces. Ces quelques lignes permettent d'identifier le besoin d'espace inhérent à un usage collectif d'un lieu, mais surtout, le besoin de gestion du partage de ces espaces. C'est à cette gestion que s'intéresse la présente recherche.

Lors de l'annonce du confinement dû à l'état d'urgence sanitaire, Je suis en deuxième année de master *Dynamique sociale et aménagement du territoire* de l'université Rennes2 et j'écris mon mémoire de fin d'année. Travaillant initialement sur le partage des espaces domestiques collectifs, nous décidons avec mon directeur de mémoire d'adapter le sujet à la situation, permettant ainsi de produire une réflexion qui survivra à la période de confinement. L'objectif est donc d'étudier sur place les dynamiques sociales et spatiales à l'œuvre dans un groupe d'individus confinés, tout en faisant parti du groupe d'individus présents.

En première année de master *Dynamique sociale et aménagement du territoire* je me suis intéressée à la manière dont la solitude pouvait être un objet de déviance, construit en opposition à la norme, celle du *vivre ensemble*, et ce au sein de l'espace public. De cette recherche, je retiens que *l'identité pose la question de l'autre et du rapport de l'autre comme fondement de toute expérience de soi. L'identité convoque et suggère l'altérité* (Di Méo 2017), en somme, c'est par le lien social que nous créons notre identité. En d'autres termes, pour nourrir le groupe, et pour faire groupe, il faut nourrir son identité propre.

Durant cette première année, l'objectif principal fut de réussir à définir pleinement l'objet de recherche, et structurer le terrain d'étude. Une erreur fut d'abord de ne pas choisir de terrain précis, et de vouloir m'en tenir à un concept aussi large que celui d'*espace public* (Paquot 2009), défini par Thierry Paquot comme le lieu du débat politique, d'une pratique démocratique, et d'interaction communicative inter-individuelle.

En reprenant les recherches, je mesure à présent que les notions choisies et mobilisées alors n'étaient pas forcément les plus adaptées. Il serait en effet plus juste de présenter l'isolement comme un mécanisme qui oriente les rapports de l'individu vis à vis de son entourage spatial et/ou social, et de la solitude comme le ressenti (positif ou négatif), conséquence de ce rapport au monde (Hannoun 1991). De la même manière pour établir une observation empirique il me fallait partir d'un terrain mieux spécifié, précisé et fixé à la fois dans le temps et l'espace. Ces constats multiples m'ont donc conduit à réorienter ce sujet en deuxième année de master.

J'ai ainsi souhaité dans le cadre de mon master 2 poursuivre ce travail initié sur la notion d'isolement, en retravaillant d'avantage la définition à la fois des termes conceptuels, du terrain, et des hypothèses choisies. Une des hypothèses de départ est de dire que la pratique individuelle des espaces de l'habitat, est impactée par une pratique collective des mêmes espaces. Pour reformuler, il s'agit de savoir si le fait de vivre à plusieurs dans les mêmes espaces peut être problématique. Le terrain se restreint donc à une certaine catégorie d'espaces domestiques que sont les habitats collectifs, et plus précisément depuis le 16 mars 2020, date de début du confinement, à une forme de colocation particulière puisqu'il est question ici d'un groupe d'individus construit sur la base commune et partagée du confinement.

Le sujet qui fut dans un premier temps orienté sur le partage des espaces domestiques collectifs en colocation, s'est vu remanié pour en faire un sujet d'étude de la situation particulière du confinement. Il s'agit donc de questionner la place de l'individu au sein d'un collectif conditionné par les mesures de l'état d'urgence sanitaire, à savoir une réduction des flux entre l'intérieur et l'extérieur de l'habitat, une occupation des lieux permanente, et une perspective de projection à court terme. Le choix d'étudier ce type de collectif, qui se désintéresse de la structure familiale classique ou de celle du couple, s'est imposé à moi comme terrain d'étude pour des questions de méthodologie. Habitant moi-même dans le lieu, dont le fonctionnement impliquait une organisation entre les différents habitants, je pouvais expérimenter mon terrain par une utilisation des méthodes d'observation participante. Pour définir ce qu'est l'*observation participante* on s'appuie sur l'ouvrage de Bogdan et Taylor dans lequel ils définissent cette notion comme étant *une période d'interactions sociales intenses entre le chercheur et les sujets, dans le milieu de ces derniers. Au cours de cette période, des données sont systématiquement collectées [...]. Les observateurs s'immergent personnellement dans la vie des gens. Ils partagent leurs expériences* (Bogdan et Taylor 1975). La possibilité de pouvoir combiner ce sujet de recherche à cette méthodologie peu expérimentée dans le cursus de master dans lequel il s'inscrivait jusque-là, paraissait être une opportunité à ne pas manquer. De plus, la durée du terrain limitée dans le temps à permis une mise à distance nécessaire à l'analyse des données par la suite.

Ce sujet d'étude, plaçant l'individu et l'espace à échelle réduite au centre des recherches, s'inscrit dans un courant de la géographie définit par les écoles françaises comme *Géographie sociale*. Afin de mieux définir ce domaine de la géographie, nous l'étudierons au prisme de la *géographie anglo-saxonne*.

La géographie anglo-saxonne, selon l'ouvrage *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines* (Staszack 2001) qui sera ici utilisé à titre de référence, est une géographie que l'on peut appréhender par trois domaines disciplinaires avant les années 1980: L'analyse spatiale, la géographie radicale et la géographie humaniste. L'analyse de l'espace doit son développement à la physique, la biologie et les mathématiques, desquels elle s'inspire pour identifier des lois de l'organisation de l'espace, en utilisant des outils informatiques et statistiques. La géographie radicale,

c'est le nom donné dans les pays anglophones occidentaux aux approches contestataires des phénomènes géographiques ; dans ses innombrables variétés cette approche a mis un accent utile sur l'analyse de problèmes sociaux, comme l'étude des inégalités, ou des phénomènes de ségrégations. La revue *Antipode, A radical journal of geography*, fondée en 1969 en est le porte-drapeau. Elle se définit comme un mouvement orienté sur une critique idéologique et politique, basé sur les théories Marxistes. Et enfin, la géographie Humaniste qui par l'étude de l'espace place en son cœur l'étude du rapport de *l'être au monde* (Heidegger 1985). Elle s'inspire de la phénoménologie allemande dont l'un des premiers penseurs est Edmund Husserl, et dont le géographe sino-américain Yi-Fu Tuan est l'une des grandes figures.

Ces approches sont remises en cause à partir des années 80 par la vague post-moderniste, distinguant ainsi la géographie dite moderniste de celle que l'on appellera post-moderniste. Selon l'ouvrage de Staszack et Collignon, il est dit de l'analyse spatiale que c'est *l'outil de la bourgeoisie, du capital, du colon, de l'opresseur...* (Staszack 2001) , et que, selon ces auteurs, cette discipline ne remplirait pas son rôle de science sociale en omettant de traiter socialement les phénomènes spatiaux. La géographie radicale elle, permet une analyse des systèmes d'oppression omettant également la dimension spatiale. C'est ce pourquoi David Harvey a repris et fait évoluer les théories Marxistes pour les introduire dans la géographie (Harvey 2008). Enfin, la critique donnée à la géographie humaniste est qu'elle serait trop philosophique et également trop peu axée sur l'espace. La géographie postmoderniste elle, se définit comme une analyse des espaces à travers le prisme des minorités, et par la remise en cause d'un prétendu savoir universel. Elle favorise selon ses partisans une visibilité sur les menaces qui pèsent sur le monde : accroissement des menaces écologiques, mondialisation de l'économie, métropolisation accélérée, remise en cause de la philosophie et des politiques occidentales... Le postmodernisme géographique se dit orienté vers une plus grande objectivité, en accordant plus de place aux minorités. Le mouvement ne se caractérise pas tant par l'objet de l'étude mais par la façon dont il assoit sa méthode analytique censée caractériser son objectivité. Néanmoins, il n'utilise pas les statistiques, et refuse l'empirisme qu'il juge naïf.

La Géographie française comme école de pensée et école de recherche refuse cependant cette approche et s'en dissocie consciemment. On y distingue une forme de dédain pour le politiquement correct, et les géographes français, pour la plupart, ne reconnaissent pas la géographie postmoderne (Staszack 2001). L'approche de la géographie en France s'est historiquement axée sur une formation uni disciplinaire, là où elle s'est développée de façon pluri-disciplinaire aux états unis. Le terme pluri-

disciplinaire pourrait être remplacé ici par anti-disciplinaire, au vu du refus à segmenter les disciplines scientifiques par les courants post-moderniste aux états-unis. Cette position forte amène les écoles de la géographie françaises à penser que les géographes anglo-saxons ne font pas de la géographie. Ce refus de séparer les disciplines fait qu'ils n'ont pas toujours le même contenu géographique, et leurs approches de terrain diffèrent trop souvent. Là où la géographie anglo-saxonne s'inspire des travaux des autres sciences sociales, la géographie française, base son analyse sur du travail de terrain, une perspective empirique (que les post moderniste remettent en cause) et évite cet aspect qu'elle juge spéculatif chez la géographie anglo-saxonne. En outre, les sciences sociales françaises dans leur ensemble n'ont pas marqué d'engouement majeur pour le post modernisme.

La géographie sociale s'intéresse au rapport entre sociétés et territoire. En cela, elle inclut tout ce qui à pu être évoqué précédemment. En se basant sur les écrits que relate l'ouvrage de J.-F. Staszak et B. Collignon (2001), la géographie sociale s'apparenterait davantage à la géographie humaniste en cela qu'elles placent en premier plan de leur étude les sociétés et leur rapport à l'espace, incluant les ressentis spécifiques à chacun. Elle intègre les notions d'inégalités et de différences de pratiques culturelles pouvant engendrer des tensions politiques, là où c'est par le prisme des dynamiques des cultures que l'analyse de l'espace sert la géographie culturelle. La distinction entre ces deux disciplines est donc relativement subtile, difficilement identifiable, et fait l'objet de débats en sciences sociales. En d'autres termes, la géographie sociales aborde une dimension de rapports entre les cultures pouvant amener à des inégalités sociales, alors que la géographie culturelle pense son objet d'étude comme étant focalisée non pas sur un ensemble de cultures, mais sur la culture d'un mouvement, d'une génération, d'un pays... Ainsi, ce qui caractérise la différenciation entre ces deux disciplines, sont l'échelle et la perspective.

Cependant, ces caractéristiques que l'on attribue à la géographie sociale, sont difficilement exportables en tant que telles vers l'espace du domicile, ce qui justifie la production de recherches sur le sujet.

Dans son approche de la géographie dite humaniste, le chercheur Yi-Fu Tuan aborde les phénomènes de hiérarchisation des lieux, et de pratique de l'espace par l'humain comme un archipel de centralités (Tuan 1990). Il présente le territoire comme un réseau qui met en relation plusieurs lieux de manière discontinus sur le plan géographique, mais également sur le plan de l'expérience symbolique et

sensitive. Il oppose cette conscience du territoire propre à l'humain, à la conscience du territoire de l'animal définit comme une zone sur laquelle l'individu a le contrôle.

Ici, la hiérarchie des lieux est appuyée par la temporalité. Les lieux prennent de la valeur en fonction du temps où l'on s'y attarde. Les lieux de passage ont une importance moindre en comparaison des lieux où l'on génère du vécu. La géographie des lieux de Yi-Fu Tuan est une géographie centrée sur les gens, leur condition d'existence, et leur rapport sensible et physique au monde non sans rappeler la notion d'*Umwelt*² de J. Von Uexküll (2010), et non sur l'espace en lui-même. Pourrait-on parler pour autant d'anthropo-graphie, définit par Yi-Fu Tuan (1990) comme la manière dont les comportements de l'Homme s'inscrivent dans l'espace ? Cette géographie est-elle applicable à l'échelle de l'espace domestique ?

L'humanisme vient se positionner en réaction à une conception étroite de l'individu, conception qui découle de constructions sociales, nourries notamment par des dispositions culturelles (Bourdieu 1979) historiquement déterminées. C'est une science qui cherche à élargir la définition de l'humain au-delà de la dualité nature/culture (Descola 2005) : l'humain est la nature. Pour autant, l'humanisme est à la recherche de ce qui fait la singularité de l'être humain, de ce qui le distingue de l'animal. La notion de géographie permet dans cette optique de révéler cette spécificité. c'est par l'organisation de l'espace que la conscience humaine se définit. Parmi les notions définies comme essentielles à l'analyse de l'espace par Yi-Fu Tuan, la connaissance géographique est ce qui va conditionner l'organisation spatiale, faire émerger une hiérarchie des lieux historiquement fondée sur un système de survie, et par ces mécanismes, organiser les rapports sociaux. En cela, notre sujet de recherche semble particulièrement proche d'une géographie humaniste de par les axes spécifiques dont elle traite.

Le *chez soi*, est un sujet dont traitent les ouvrages ici présentés en corpus de textes. Ceux-ci ont permis de dresser un état de l'art qui va conditionner les visées de notre sujet à partir des limites de ce corpus. Ainsi les ouvrages phares sur lesquelles s'appuie la réflexion initiale de ce mémoire sont les suivants : *Chez soi les territoires de l'intimité* de Perla Serfaty-Gerzon publié en 2003, *Seul et avec l'autre : colocataire au quotidien* écrit par Madeleine Pastinelli en 2005, *Chez soi : une odyssée de*

² La notion d'*Umwelt* désigne en fait les mondes extérieurs au soi. Von Uexküll lui oppose la notion *Innenwelt* qui désigne les mondes intérieurs. Ces notions sont originellement appliquées à l'étude de l'animal et à sa perception du monde. L'*Umwelt* comprend tout ce que l'individu perçoit et reçoit de par ses capteurs sensitifs et cognitifs. On la rapproche ici des notions d'intériorité et d'extériorité.

l'espace domestique de Mona Chollet publié en 2015 une première fois puis réédité en 2016, et enfin de manière moins directe mais qui permet tout de même d'alimenter la réflexion qui nous sert de point de départ, *Le monde privé des femmes*, ouvrage collectif rédigé sous la direction de Anne Lambert, Pascale Dietrich-Ragon et Catherine Bonvallet, édité en 2018.

Dans l'ouvrage de Serfaty Gerzon, le *chez-soi* est l'objet d'un ensemble de réflexions suffisamment vastes pour couvrir des problématiques philosophiques de l'habiter, mais également des problématiques pratiques de l'utilisation historique des espaces de la maison. La notion d'habiter ici évoquée et qui sera le support des réflexions à suivre, se définit comme la manière d'investir l'espace et d'occuper un rapport entre soi et le non soi, entre l'intériorité et l'extériorité. On y retrouve le concept d'Umwelt mentionné plus haut. L'habiter se caractérise aussi par les mécanismes d'appropriation et de la culture de l'habitat, la notion de désordre, des limites de l'intimité, et des espaces physiques de la maison et de la colocation. L'ouvrage de Serfaty-Gerzon propose à ce sujet des éléments de compréhension essentiels. Mais bien qu'apportant des éléments importants à nos réflexions, celles-ci restent peu approfondies car trop diversifiées. C'est ce qui va nous amener à choisir quel sujet approfondir par la suite, au moyen d'ouvrages plus spécifiques. Ce texte a tout de même permis d'élaborer une large considération pour les phénomènes historiques à l'origine des modes actuels de l'habiter.

L'article qui s'intitule *seul et avec l'autre : colocataire au quotidien* (Pastinelli 2005) est ce qui s'approche le plus de notre sujet d'étude. En effet, là où la plupart des textes traitant de l'habitat à plusieurs, ou du partage d'habitat d'un point de vue urbanistique, et matériel, ce texte explore le partage intérieur des espaces de la maison. Il s'agit d'une étude menée au Québec dans différentes colocations. À la différence de notre sujet de recherche, l'auteure définit la colocation comme nous définissons la cohabitation, à savoir, un espace où les gens vivent en parallèle, sans réflexions communes sur la manière d'y vivre et de s'organiser. Nous suggérons qu'il s'agit là d'une différence d'usage de la langue dû à la culture des pays respectifs.

Cette étude permet donc d'apercevoir comment fonctionnent des colocataires ensemble, mettant ainsi en jeu les notions de *chez soi*, d'*organisation collective*, et d'*espaces individuels*. L'auteure retiendra que le partage des espaces ne se fait pas spatialement justement, mais de manière temporelle. Les individus retrouvent un *chez soi* lorsque l'autre n'y est pas, et expriment ce besoin que l'autre ne soit pas en permanence dans la maison. Il est aussi question, au-delà du partage des espaces, du partage des objets et produits nécessaires à l'utilisation des espaces. La mise en place des limites qui déterminent

ce partage sont les premiers jalons d'une forme d'organisation. Nous nous retrouverons dans cette organisation sur l'intérêt du travail domestique et ce dont il fait l'objet dans les espaces communs.

Une limite de ce texte réside dans l'idée partagée par l'auteure et par les enquêtés, que les activités du quotidien comme manger, et dormir ne font pas partie des temps à caractère commun. Nous nous dissociions du postulat de base de ce texte qui dit que la colocation nécessite une certaine distance dès le début entre *soi* et autrui, et permet de *jouir pleinement des avantages d'une certaine « solitude »*, *principalement le fait de vivre avec d'autres, sans aucun droit de regard sur sa façon d'organiser son quotidien* (Pastinelli 2005). Nous soutiendrons plutôt que si cette distance est nécessaire, elle n'est pas spontanée et se construit par la mise en place d'outils et de temps matériels.

Nous parlons de limite non pas dans l'idée de dénoncer ce qu'il manque à ce texte pour être juste, mais davantage pour utiliser cette limite et ainsi la dépasser dans l'étude de notre sujet. C'est à partir de ce point que nous nous dissociions dans la manière d'aborder le partage de l'espace domestique.

Mona Chollet est une journaliste essayiste et rédactrice en chef au *Monde Diplomatique*, connue pour ses écrits engagés notamment sur la condition féminine, les médias et l'imaginaire contemporain. L'ouvrage de Mona Chollet, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique* a permis d'ouvrir la réflexion à deux problématiques majeures et inhérentes à *l'habiter*. Dans un premier temps la question du genre dans l'espace social de la maison, mais aussi, la notion d'image comme élément fondateur de la construction d'un espace de vie. Ces deux points majeurs explorés dans l'essai de Mona Chollet ne sont pas présentés dans un contexte argumentatif scientifique et les références utilisées sont des références du quotidien. C'est ce qui nous a permis d'en saisir toute l'importance factuelle, l'éloignant ainsi du langage universitaire pour en mieux comprendre l'aspect concret. Toutefois, nous avons choisi d'utiliser des écrits supplémentaires afin d'appuyer les réflexions que nous avait apporté en premier lieu l'ouvrage seul de Mona Chollet.

Au cours de nos recherches, il s'est avéré que la question du genre en géographie sociale mais aussi et surtout, dans l'étude de la sphère domestique, ne pouvait être évincée.

En émettant l'hypothèse que dans les écrits de géographie il existe une distinction de genre, celle-ci est de manière disproportionnelle orientée sur les problématiques de l'espace public. On connaît peu d'écrits scientifiques traitant de la répartition genrée dans l'usage des espaces domestiques des colocations en géographie. La plupart des études traitant de l'usage des espaces domestiques sont focalisées sur un modèle de ménage tel que le couple, et ne prennent pas nécessairement en compte

l'usage et le partage des espaces à plusieurs comme cela peut être le cas dans une colocation. Il s'agit davantage d'études sur une répartition des tâches analysée par le prisme binaire du couple, ce qui à pour biais de regarder les tâches que s'approprie un individu comme se construisant en opposition à celles que s'approprie l'autre individu.

Nous avons choisi de nous détacher des études portant sur le genre et l'*espace public* (Di Méo 2012), sans toutefois oublier qu'espaces publics et espaces privés, intimité et civilité, collectivité et individualité fonctionnent de manière complémentaire (Aries, Duby, et Ranum 1999). Chacun de ces homologues est construit en fonction de l'autre. La place des femmes dans la sphère domestique est donc conditionnée par celle dont elles ont l'usage, ou n'ont pas l'usage, dans l'*espace public*.

Les ouvrages sur lesquels s'appuient nos réflexions sont essentiellement deux ouvrages critiques de la journaliste et auteure Mona Cholet (Chollet 2016), ainsi que des articles scientifiques que l'on retrouve dans un ouvrage restituant des présentations issues de colloques : *Le monde privé des femmes* (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018).

On retient de ces écrits que les femmes restent identifiées comme appartenant aux espaces intérieurs de la maison, bien que son rôle au sein de la société, et notamment vis à vis de la sphère du travail ait évolué de manière conséquente. Cette conséquence négative de la distinction sur le genre continue d'exister. Toutefois, ces ouvrages notifient également une évolution positive pour les femmes dans l'assignation à rester chez soi. En effet, le logement n'est plus un lieu d'enfermement, mais il est aussi le lieu d'épanouissement, qui sert de nouvelles activités, qui permet ainsi une nouvelle lecture du genre dans la géographie.

C'est pourquoi nous souhaitons dépasser ce qui à déjà été fait dans ce domaine, et considérer comme faisant partie intégrante des composantes de notre sujet, les questions de partage des espaces par un groupe mixte.

Pour résumer ce bref état de l'art, ce qui a permis d'amorcer la réflexion sur l'importance de l'habiter et la construction historique et culturelle de celui ci, est contenu dans ce mince corpus. Toutefois, il à été complété par la suite par un nombre important d'écrits, qui n'ont pas tous été mobilisés pour l'écriture du mémoire même mais ont tous participé à l'élaboration de la réflexion dont l'écriture n'est qu'un aboutissement. Il s'agira dans le développement d'idées qui va suivre, de confronter les conclusions des analyses du rapport espace/intimité (Chollet 2016), genre (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018), et partage des espaces commun (Pastinelli 2005) à un cas d'étude précis en utilisant

la poétique (Bachelard 1958) pour tenter de rendre perceptible l'importante part de subjectivité contenues dans les logiques de l'habiter.

Le choix même de ce sujet, trahit un intérêt particulier pour les problématiques liées à un besoin d'espace, et à un besoin de compréhension de l'usage de ces espaces. Aussi les images, réflexions et convictions accumulées, tout au long de l'enfance et jusqu'au début de ces recherches, nourrissent cet intérêt et ont pu prendre l'aspect de vérités singulières acquises par l'expérience et ainsi influencer mes connaissances scientifiques actuelles de manière subjective, rendant impossible l'analyse purement objective. C'est en cela que l'esprit scientifique, voulu objectif par les institutions, est incompatible avec l'esprit poétique et esthétique dont le vécu est la source.

L'Habitat dans sa dimension fonctionnelle répond à des besoins de protection physique et psychique. Dimensions qui n'ont été étudiées au sein des disciplines scientifiques traitant de l'habitat et du logement, de manière conséquente et bien considérée, seulement dans des logiques matérielles. Si cet aspect matériel a pu générer tant d'intérêt dans le domaine des sciences objectives, l'existence même de la fonction logement dans les espaces d'habitat des sociétés ou groupes étudiés appartient majoritairement au domaine des sciences objectives. Ce que nous appellerons sciences objectives ici fait référence à ce qu'évoque Gaston Bachelard (Bachelard 1949) quand il évoque une science dont l'objet d'étude serait dépourvu de toute idée préconçue.

Cependant, et comme Gaston Bachelard l'a fait avant nous (Bachelard 1958), il semble important ici, non pas d'initier une recherche qui prendrait son origine dans une perspective d'objectivité scientifique, mais bien d'ouvrir l'étude de l'habitat à une forme de subjectivité et de poétique. Dans l'envie d'aborder de la manière la plus complète possible, les problématiques en liens avec la connaissance d'une réalité particulière : le besoin d'habiter. Nous affirmons ici le souhait d'exprimer dans ce mémoire une voie qui diffère de l'objectivité scientifique qui nous apparaît comme trop uniforme et incomplète. Nous admettons donc que ce sujet de recherche relève d'une forme d'analyse psychologique, voir esthétisante, dans le sens où il aborde la question de l'habitat et du partage des espaces de manière introspective et sensible. Cette perspective offre la possibilité de saisir l'habiter dans sa dimension ontologique.

Gaston Bachelard se présente comme philosophe des sciences, de la poésie, de l'éducation et du temps. Épistémologue reconnu, il est un représentant de l'école française d'épistémologie historique. Il

s'intéresse à l'univers mental des chercheurs, par le biais duquel sont conditionnées les avancées scientifiques. Il qualifie cette entrave à la progression d'*obstacles épistémologiques* (Bachelard 1967). Selon ses travaux sur la connaissance objectives, inspirés par Carl Gustav Jung, Gaston Bachelard considère que l'individu qui œuvre dans le domaine de la recherche scientifique est tributaire de son propre conditionnement mental, par lequel sa perception du monde est altérée, parce que composée d'images et de références. Son objectif est alors de réinterroger la relation entre l'imaginaire, qui prend racine dans la littérature, et la rationalité matérialisée dans les sciences. Il propose une approche de la science qui prendrait en compte la charge affective et émotionnelle présente dans tout objet d'étude. Ainsi, l'objectivité n'est pas, puisque pour être, il faudrait que le sujet étudié soit dénué de toutes pensées, elles mêmes à l'origine de l'identité humaine en philosophie.

Cette approche semble intéressante à mobiliser car elle permet d'aborder notre sujet d'études selon un angle divergent de la majorité des études déjà existantes sur le sujet, en y étant complémentaire. Cela invite à dépasser une forme de dualisme, que nous justifierons en nous appuyant sur l'approche de Descola sur les cosmologies (Descola 2005). En géographie sociale, cet usage de la poétique de Gaston Bachelard ouvre à une géographie du sensible, et un changement d'échelle dans la conception du territoire. Nous mobilisons la pensée bachelardienne en y trouvant des appuis via ses concepts, mais surtout au moyen de sa méthode d'analyse qui favorise l'étude d'un sujet par les images qu'il génère et justement par les idées préconçues qui y sont associées.

Afin de cerner au mieux la problématique qui va suivre, il est nécessaire de cibler les termes et définitions dont ce mémoire fera l'usage. Dans un premier temps, il est question d'*habiter*, et bien que les termes gravitant autour de cette notion seront explicités dans la première partie, nous tenons dès l'introduction à définir dans sa globalité, l'*habiter*. On ne s'accordera pas une définition unique de l'habiter comme il en existe pour l'habitat. *L'habitat*, se définit selon Théry, Ferras et Brunet comme *l'ensemble et l'arrangement des habitations dans un espace donné* (Théry 1992). Mais au-delà d'une géographie du visible, l'*habiter* ne concerne plus le logement matériel, mais bien sa construction par l'image et en lien avec l'environnement social direct, ou indirect. Il s'agit en réalité d'une action qui engendre la perception d'un rapport entre soi et les autres. C'est par les écrits de l'anthropologue britannique Tim Ingold que nous choisirons d'en établir une définition. Dans son ouvrage *Faire anthropologie, archéologie, art et architecture*, au moyen d'une expérience de terrain, Tim Ingold

choisit de faire explorer à ses étudiants la notion d' *habiter* (Ingold 2017). Rendus dans une maison en ruine il demande à ceux-ci de regarder par la fenêtre, leurs demandant d'identifier ce qui pouvait relever d'une séparation ou d'un lien entre l'*intérieurité* et l'*extériorité*. L'objectif étant d'appréhender la fenêtre et ce qu'elle donne à voir, comme une passerelle qui ouvre vers, et permet la relation intérieur / extérieur. L'*intérieurité* désignant tout ce qui est *soi*, connu et répondant à une forme de contrôle et de sécurité, et l'*extériorité* définissant ce qui est au-delà de ce *soi* connu et contrôlable, c'est selon Ingold dans cette jonction *intérieurité* / *extériorité* que réside la principe même d'*habiter*, dont l'espace domestique est devenu un élément incontournable.

La cohabitation qui découle de ce premier terme d'*habiter* fait l'objet d'une attention particulière puisqu'au-delà de sa signification étymologique, il nous faudra préciser son usage concret qui peut être paradoxal. En effet, le terme cohabiter renvoi d'avantage au terme et à l'aspect matériel de l'habitat qu'à la notion d'*habiter*. La colocation se rapproche davantage de l'idée d'*habiter* a plusieurs, c'est à dire, d'agir à la construction immatérielle d'un lieu, ainsi qu'à la construction du rapport entre *soi* et les autres.

Dans un contexte de société où la notion d'habitat est sans cesse reconsidérée, et où les questions portées sur le *vivre ensemble* deviennent centrales pour les communes, cette recherche se veut être une ouverture à la réflexion quant à ce *vivre ensemble*. Si cette notion est éloquente puisque faisant partie intégrante du langage des politiques publiques et collectivités territoriales, nous souhaitons revenir sur son sens, et nuancer son utilisation. Dans la mesure où il s'agit justement d'un terme employé dans des discours adressés au grand public, qui se veulent percutant, nous considérerons que dans l'imaginaire collectif aussi bien que dans la bouche des personnes qui l'emploient, ce terme a perdu de son sens. Il devient difficile de savoir ce qu'il laisse transparaître. C'est pourquoi nous lui préférons les mots *organisation collective*, *collectif*, *vie de groupe*... Si ces mots nous semblent plus appropriés, c'est parce qu'ils nous entendent que vivre à plusieurs n'est pas le fruit d'un élan spontané, mais bien d'une réflexion organisée, là où le *vivre ensemble* ne sonne plus que comme un label attribué par les aménageurs malgré eux, et n'est pas le résultat des initiatives habitantes. L'*organisation collective* ne se prête pas qu'à la question de l'*habiter*. Cependant nous considérerons ici qu'étant donné que s'organiser collectivement nécessite des lieux et des espaces, la problématique spatiale est intrinsèquement liée à celle du *collectif* et de l'*habiter* comme nous l'entendons au sens de l'identification d'un lien entre *intérieurité* (*soi*) et *extériorité* (*les autres*).

De cette réflexion sur l'organisation collective découle notre définition du *commun*. Ainsi, ce qui est commun correspond à ce qui est d'usage collectif. Un objet, espace, ou une idée dont plusieurs personnes ont l'usage, ou se partage l'usage. Nous distinguerons la communauté de la collectivité en instaurant que leur différence se fait sur une question d'organisation. La communauté relève de ce qui est commun, qu'il s'agisse des espaces, des outils, d'un mode de vie. Mais cela n'implique pas une organisation partagée et réfléchie. A l'inverse la collectivité existe sur la base de l'organisation. Il s'agit de l'occupation d'un lieu, fictif ou réel, par la négociation sans cesse renouvelée des usages communs. Il est en fait question de savoir à qui revient le pouvoir de décision, et si celui-ci est partagé et remis en cause. Dans sa majorité, l'existence et le fonctionnement des communautés est défini par une puissance extérieure, il peut s'agir des lois ou des mœurs d'un pays, d'une intention ou d'une croyance commune, qui relèverait des usages, des contraintes géographique ou sociale d'un territoire, ou autre facteur qui ne relèverait pas d'une organisation interne à la communauté même. La définition que nous faisons de la collectivité correspond à certaines sous catégories de communautés telles que les communautés intentionnelles, dont le nom trahit justement un aspect actif dans le fonctionnement de la communauté, ou bien les communautés libertaire qui ne sont autres que des communautés intentionnelles dont les valeurs communes sont libertaires (Amiotte-Suchet, Salzbrunn, et Sainsaulieu 2010)... ces typologies de communautés entretiennent des liens étroits avec les modes d'habiter alternatifs dont nous cherchons à explorer certains aspects dans le présent mémoire.

En opposition à ce qui est commun et/ou collectif, se positionnent les notions d'intimité, et d'individuel. Bien que nous prendrons le temps de revenir sur ces notions choisies, voici ce qu'il faut prendre en compte lorsque nous ferons allusions à l'intimité, ou à l'individuel.

La notion d'*intimité* (Aries, Duby, et Ranum 1999) ne peut être considérée séparément de celle de *civilité*. Comme nous l'expliquerons dans la partie 2.a. *émergence et développement de la civilité et de l'intimité à l'origine du privé et du public*, les règles de civilités, soit le paraître en société, ont participé à la construction de ce qui est aujourd'hui l'intimité. Appartient au domaine de l'intime, tout ce qui n'appartient pas au paraître social. Pour autant l'individuel ne répond pas exactement à tout ce qui est intime, bien que l'intimité soit une chose individuelle d'abord, et éventuellement partagée. Il s'agit plus précisément de ce qui relève de l'individu, en opposition au collectif, et sous entend donc un aspect décisionnel qui réside dans le libre arbitre.

Cet ensemble de termes succinctement définis, nous reviendrons de manière plus étoffée sur la

construction et l'utilisation de ceux ci dans les parties qui suivent. Cela nous permet de comprendre la problématique de recherche, et d'imaginer au mieux les visées de ce travail.

L'objectif de notre recherche sera donc d'avoir une meilleure compréhension de la manière dont un groupe d'individus s'organise au quotidien pour partager des espaces communs dans le contexte de confinement lié à l'état d'urgence sanitaire dû à la propagation du virus Covid-19. Les modes d'organisation habituels à l'égard des usages communs du lieu étant remis en question par le contexte du confinement, il s'agit de savoir si les espaces de solitude traditionnellement générés par une présence alternée dans les espace communs, restent accessible dans les conditions énoncées plus haut qui sont celle de notre étude de terrain.

Quels sont les mécanismes d'usage collectif de l'espace domestique en contexte de confinement ?

Afin de répondre au mieux à cette question, il nous faut développer une argumentation en plusieurs sous-problématiques auxquelles chaque partie s'efforcera de répondre. Ces sous problématiques sont incarnés par des hypothèses que voici. La première partie trouve son fondement dans l'idée qu'habiter un espace n'est pas une affaire exclusive de gestion et de logistique, et qu'il existe une dimension immatérielle qui construit l'habiter. Il s'agit donc de mesurer l'importance de demeurer, et d'explicitier en quoi et comment la maison est construite d'images. On émet ensuite l'hypothèse que nos modes d'habiter actuels sont conditionnés par l'histoire des espaces et sociétés. Ce à quoi nous répondrons dans la deuxième partie. En troisième lieu, dans une partie qui traite de l'appropriation et de l'organisation de l'espace, nous interrogerons la manière dont se partagent les différents espaces. S'il y a partage des espaces, cela implique une conception commune, du moins, des communs dans la conception. Enfin, la quatrième et dernière partie, qui est aussi celle de l'analyse du terrain d'étude, est consacrée à la recherche de ce qui transparaît dans l'usage concret de ces espaces. Notre hypothèse sous-entend que ce que l'on retrouve dans l'usage des espaces domestiques collectifs sont les habitudes importées et la culture spécifique à chacun.

La méthodologie employée pour le travail de terrain consiste à réaliser une série d'entretiens avec chacun les membres du collectif temporaire formé pendant le confinement. Ces entretiens sont analysés sur la base d'une grille qui suit différents axes de travail. La première partie permet de révéler le profil de l'enquêté. Son âge, son genre, sa situation professionnelle et le type d'habitat dans lequel il vit habituellement. Dans notre cas, nous avons neuf individus entre 24 et 35 ans, dont quatre sont des femmes, et cinq des hommes. Chacun de ces individus définira pour poursuivre, sa propre vision du lieu en en décrivant les différents espaces. Ensuite, il s'agira de cerner au mieux les points importants du fonctionnement collectif : l'organisation, les règles formelles ou informelles appliquées, la gestion du travail domestique et l'héritage familial qui l'accompagne, la gestion du travail non domestique... pour ensuite le mettre en lien avec le fonctionnement individuel, ce qui permettra d'évoquer la place de l'individu au sein du collectif. Pour terminer, nous tenterons de définir la conception de l'habitat par l'individu et les images qu'il y projette. Dans cette ultime partie de la grille d'entretien, il s'agira d'évoquer les notions du *chez soi*, de l'*isolement*, de la maison refuge et la manière dont l'enquêté se réapproprie ces notions.

Les entretiens obtenus d'en moyenne une heure, en suivant une organisation chronologique des thématiques à aborder doivent permettre des entretiens fluides. En réalité, en fonction des gens, la chronologie des termes abordés n'est jamais la même, et les ponts d'un sujet à l'autre varient en fonction de la personne. Ci-dessous, un tableau synthétique reprenant le profil des enquêtés, leurs lieu d'habitat hors lieu de confinement, quel lien j'entretenais avec chacun d'eux, le contexte dans lequel s'est déroulé l'entretien, sa durée, ainsi que les sujets majeurs abordés avec eux.

	Profil (âge, genre, domaine d'exercice)	Lieu d'habitat hors confinement	Nature du lien qui nous relie	Contexte et durée de l'entretien	Thèmes majeurs
Fabien	Homme, 34ans, vidéaste	Colocation masculine à trois (dont Hector). Appartement	Ami	Dans sa chambre, assis sur le lit face à face. 1H10	Habitat ville campagne, appropriation de l'espace, mode de vie, choix politique, espaces à soi
Hector	Homme, 23ans, étudiant en géographie	Colocation masculine à trois (dont Fabien). Appartement	Conjoint	Dans sa chambre, sur le lit côte à côte. 0H33	Appropriation de l'espace, usages et choix des objets et aménagements, pratiques du collectif
Peter	Homme, 27ans, pâtissier	Colocation masculine à trois. Appartement	Connaissance puis ami	Dans sa chambre, assis sur des chaises face à face. 1H17	Pratique du collectif, usages des espaces de travail, aménagement et décoration
Camille	Homme, 28ans, brasseur	Colocation mixte à trois dont couple (avec Marie et Léa). Appartement	Ami	Dans sa chambre, assis sur le lit face à face. 0H39	Appropriation de l'espace, pratique du collectif, appropriation de l'espace, Habitat ville campagne
Marie	Femme, 28ans, étudiante de l'enseignement	Colocation mixte à trois dont couple (avec Camille et Léa). Appartement	Amie	Dans sa chambre assises sur le lit face à face. 1H00	Appropriation de l'espace, décoration et aménagement, pratique du collectif, espaces à soi
Léa	Femme, 28ans, sans emploi	Colocation mixte à trois dont couple (avec Marie et Camille). Appartement	Amie	Dans ma chambre, assises l'une sur une chaise l'autre sur un rebord de fenêtre, face à face. 0H49	Espaces à soi, aménagement et décoration, habitats ville campagne, mode de vie et choix politique

Valérie	Femme, 32ans, sans emploi ex contractuelle fontion publique	Habitat parental. Maison. Anciennement en habitat individuel	Connaissance puis perte de contact	Dans ma chambre, assises l'une sur une chaise l'autre sur un rebord de fenêtre, face à face. 0H48	Habitats ville campagne, pratique du collectif, espaces à soi
Jordan	Homme, 30 ans, étudiant de thèse en art	Habitat individuel. Appartement	Connaissance puis ami	Dehors sur la table d'une maison du voisinage, assis face à face. 1H08	Mode de vie et choix politiques, pratique du collectif, habitat ville campagne,

1. L'importance de demeurer

1.1. Chez soi, reflet du rapport de l'être au monde

Qui viendra remettre en doute l'importance d'avoir un toit et un espace chaud où vivre et s'abriter. Bien entendu, ce n'est pas ce dont il est question dans cette partie, nous ne nous permettrons pas d'intervenir sur des questions d'accès ou de droit au logement, et laisserons ce sujet à d'autres pour ne traiter qu'une problématique à la fois. Il s'agit ici de mettre en place et d'organiser des éléments de réflexions qui permettront de répondre à notre sous problématique :

En quoi habiter est un processus qui résulte de la projection d'une dimension immatérielle sur l'espace matériel ?

1.1.1 La maison, foyer de sécurité ontologique

Ce qui a lieu est fonction du lieu, ce qui a lieu fabrique le lieu. (Collignon et Staszack 2003)

Avant d'établir une sociologie de l'habiter, et de l'espace intérieur de la maison, un retour sur les termes utilisés semble nécessaire. Au cours des écrits qui suivent reviennent souvent les notions *d'habitat*, de *logement*, d'*habiter*, d'*espace domestique*, de *foyer de sécurité ontologique*, et d'*univers domestique*. Par le biais de ce premier paragraphe, nous tenterons d'instaurer une réflexion sur le sens et l'utilisation de ces termes.

Un *espace domestique* se définit basiquement comme un espace dont les frontières correspondent aux limites de la propriété, qu'elles soient matérialisées par des murs, des haies ou autres. De manière plus précise, il peut aussi être considéré comme un espace *contenu où la projection de l'être, en chair, construit un monde où sa sécurité ontologique est maximum* (Hoyaux 2003). La *sécurité ontologique* étant selon Von Uexkull³, l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans des routines prévisibles. D'où l'idée selon laquelle, il importe qu'un individu quel qu'il soit ait un certain contrôle

³ Von Uexkull, biologiste et philosophe Allemand est avant tout connu pour avoir établi le concept de l'*Umwelt*. Il s'agit de dire que chaque espèce vivante évolue selon son propre intérêt dans un monde qui lui est propre et qui est conditionné par les intérêts de son espèce.

sur son territoire. *Domestique* est étymologiquement parlant issu de *DOMUS* en latin, qui signifierait *l'endroit ou l'on est bien avec son environnement, et bien avec soi même*. On utilisera d'avantage la notion d'univers domestique, plus qu'espace domestique, qui sous-entend l'existence et la compréhension d'autres lieux fictifs ou réels, auxquels nous renvoient certains objets physiquement présents dans l'espace domestique.

Quant à la notion de protection, ou de sécurité, on établira qu'une des particularités de l'être humain par rapport à l'animal, est qu'il cherche à exister de par la sortie de sa sécurité ontologique dont fait partie l'espace domestique. On distingue un mouvement immatériel d'éloignement et de retour au confort que procure le contrôle de son territoire. La sécurité ontologique alimente d'autres formes de sécurité. Elle est l'expression d'une libération de l'être. *Personne ne sait que je suis là, et c'est bien, c'est parfait* (Collignon et Staszack 2003). Dans le cas du logement individuel, c'est un lieu dépourvu d'actions sociales. On évoquera la notion d'*actions sociales*, selon le concept établi par le sociologue Max Weber, et qu'il définit comme les agissements d'un individu en fonction de son environnement social, en fonction et orienté vers autrui. En d'autres termes, en présence d'autres personnes, chaque individu agit différemment que s'il était seul. Le fait que la maison soit le lieu identifié comme le lieu dépourvu d'actions sociales, le renvoie à un espace de bien-être. Toutefois, cette fonction de bien-être du logement ne se retrouve pas nécessairement dans le cas où le logement est occupé par un groupe de personnes, que celui-ci soit composé sur la base des liens familiaux, de ceux du couple ou même de la communauté.

Pour revenir à l'espace domestique physique, nous ajouterons que ce dernier se distingue du territoire *domestiqué* qui correspond lui à un espace plus ou moins large que celui délimité par les murs de la maison. Moins large quand il s'agit de quelques pièces de la maison seulement, et plus large lorsque les espaces extérieurs correspondent à la définition d'espace de sécurité ontologique. Les limites de l'espace domestiqué sont déterminées par la configuration de lieux symboliques et ne se superposent pas aux limites de l'habitat physique. L'individu n'habite pas un espace domestique fait de limites physiques, mais des mondes domestiqués avec lesquels il est en lien de manière plus ou moins explicite. On retrouve là la notion d'*univers domestique*. Ces mondes sont faits de limites visibles ou invisibles, implicites ou explicites, ne sont pas des territoires définis mais sont configurés par la construction territoriale de l'*être-au-monde*. On peut adopter la perspective Heideggerienne pour

traiter de cette notion de l'*être au monde* (Heidegger 1985) qui se traduit un rapport de connaissance au monde habité. L'univers domestique est une matérialisation de ce rapport de l'*être-au-monde*. On empruntera à Heidegger sa notion de *mondes ambiants*, difficilement traduisible de l'Allemand et dont il fait l'usage dans son ouvrage *Être et temps*, qualifiant ces mondes domestiqués, composante du rapport de connaissance de l'*être-au-monde*.

Enfin, le *chez-soi* est le lieu de permanence, de stabilité, de sécurité. Il peut être compris comme une figure spatiale de l'enfermement, associé à l'immobilité et à la clôture. Mais aussi, comme un rapport à l'espace sans cesse recréé par les espaces parcourus, et par l'élaboration d'un sens qui n'est ni fondé sur la répétition, ni sur l'identification, mais qui est la genèse de structures qui provoquent un sentiment de familiarité.

Afin de mieux appréhender les termes d'habitat, de logement et d'habiter, nous les utiliserons selon les définitions qui suivent. L'*habitat* est un terme issu d'une production juridique, politique et économique. Le *logement* lui est une production fonctionnelle, et technico-rationnelle, là où l'*habiter* est une production poétique et qui relève du vécu. C'est plus particulièrement sur l'*habiter* que repose la réflexion qui va suivre, et qui donne leur importance aux deux premiers termes *habitat* et *logement*. Pour l'*habiter*, qui est comme explicité en introduction, l'essence du rapport entre le *soi* et le *non-soi*, il est nécessaire d'être actif dans la construction de cette articulation. Habiter sa maison, ou habiter son quartier, sa ville, c'est précisément mettre en lien ce que l'on est déjà, avec ce qui n'appartient pas, ou pas encore à notre pratique de l'espace, et ainsi créer les conditions nécessaires à l'appropriation de l'espace. L'*habiter* (Ingold 2017) c'est tout ce qui habille les murs d'un espace matériel, domestique par exemple, et qui viens orienter notre lecture culturelle de cet espace.

Concernant l'espace domestique justement, l'intérieur, cet univers dépourvu de limites physiques, puisqu'il renvoi symboliquement à des espaces immatériels, il semble pertinent, en reprenant les réflexions de Gaston Bachelard sur le sujet, de le relier aux termes de l'*habiter*. Le *nid*, la *coquille*, les *coins*, autant de termes qui qualifient les dimensions poétiques de la maison et renvoient à une forme de sécurité. Car la maison dans tout ce qu'elle a d'imaginaire, apporte bien plus qu'un confort matériel, elle est l'espace d'expression d'une sécurité qui n'est pas matérielle.

On distingue deux maisons, la *maison natale* et la *maison rêvée* (Bachelard 1958) . La maison natale est le berceau d'un songe que l'on retrouvera ensuite dans l'atmosphère de chaque autre maison. La maison rêvée permet la projection vers autre chose. La rêverie. La maison natale, c'est le *nid*. C'est cet habitat chéri qui nous renvoie malgré tout à la primitivité de la maison. Le nid animal nous inspire bien du confort, et de l'humilité. Il incarne le repos et la tranquillité dont les maisons simples font l'objet. Le nid c'est aussi l'objet du retour qu'évoque la vieille maison. Et enfin, c'est la matière que l'on forme de son propre corps, comme l'oiseau qui, branche par branche, presse de son corps, l'intérieur de son nid, pour le modeler à son besoin. Mais le nid est fragile, et c'est de cette fragilité que grandit le besoin d'autant plus justifié, de la sécurité qui devient alors l'objet de la projection future, de la rêverie, de la maison rêvée.

L'image de la *coquille* apporte à l'habitation, un processus d'évolution, et une forme de logique dans la construction du chez soi. Cette image est d'autant plus forte qu'elle exprime la nécessité de la construction par l'intérieur, faisant abstraction du résultat extérieur. Ce qui, rejoignant les dires de l'architecte Christopher Alexander⁴, renforce l'idée selon laquelle, pour construire un chez soi il faut tendre vers l'oubli *de soi* et ne pas souhaiter créer une image de soi adressée aux autres. *Le phénoménologue qui veut vivre les images de la fonction d'habiter ne doit pas suivre les séductions des beautés extérieures. En général, la beauté extériorise, dérange la méditation de l'intimité* (Bachelard 1958). Ce que permet l'imaginaire lié à la coquille c'est aussi le grand, le puissant, le vivant, qui sort du petit, de l'immobile, de la matière morte. Ainsi, tel la coquille, la maison, si immobile et matérielle soit elle, incarne le point d'origine de tout un univers domestique. Lui-même renvoie à des mondes domestiqués, des mondes lointains, ceux que l'on voit par la fenêtre, ceux auxquels font allusions les images et posters, ceux du passé, enfermés dans les linges de l'armoire... Elle est la base de repli à partir de laquelle explose tout un tas d'images projetées vers l'ailleurs, extérieur de la coquille. Et cet intérieur justement, si petit, si recroquevillé sur lui-même, permet l'expression du solitaire qui se met en boule pour mieux dialoguer avec lui-même et faire abstraction du monde autour. Enfin, sa forme creuse est celle de la main qui recueille et dans laquelle se blottit tout être faible et impuissant. C'est le repos.

Bernard Palissy savant, écrivain et céramiste, à partir de l'architecture de la coquille, et pour répondre

4 L'architecte et anthropologue Christopher Alexander a fondé ses théories de conceptions de l'habitat à la fois sur des besoins et attentes fonctionnels, mais aussi sur des motifs culturels. Il est un des premiers à avoir repris et perfectionné la théorie des *pattern langage* qui remet en question l'idée qu'il puisse exister des créations et inventions individuelles originales dans le domaine de la conception. Toute création individuelle découle d'un modèle préétabli.

aux désastres de la guerre, songe à faire une forteresse inspirée de cette coquille. La dimension de la construction par le dedans le fascine. Ainsi, il emprunte aux mollusques des mers leurs moyens de défense face aux poissons à long nez droit, et en imaginant une ville dont tous les murs de maison sans ouvertures sont orientés vers l'extérieur. De par la multiplication de couches des murailles que forment ces maisons, et la forme en spirale des rues, aucun tir de canon ne peut directement pénétrer le centre. Aussi, l'extérieur, pour un meilleur camouflage se servirait de l'apparence du rocher pour disparaître aux yeux des ennemis. Se servant de l'imaginaire effrayant de la grotte, l'entrée, unique accès au centre, n'aura pas besoin de herse. Seul l'imaginaire d'un trou béant et sombre suffira à dissuader les passants curieux. Ce que vise là Bernard Palissy, c'est l'imagination au service de la protection. Les mécanismes de cette protection, dans cet exemple adressé à une ville mais pourquoi pas à une nation, subsistent au changement d'échelles, et se trouvent être les mêmes pour la maison. Et de la même manière, le *chez soi* pouvant être identifié comme appartenant aux limites de la maison se trouve être de circonstance quand il s'agit de qualifier sa propre ville, son propre pays. La notion d'échelle est elle une frontière lorsqu'il s'agit de l'imagination ? L'imagination est ici au service de la protection de la maison.

Car à travers l'image de la coquille, et du nid, ce qui est mis en avant c'est la possibilité de s'y blottir, de s'y adosser, et d'y être stable, tel qu'on l'est dans un coin de sa chambre. Le coin c'est l'immobilité. Il rend petit et sûr. En cela, il s'oppose à l'espace large et plane des palais, il retrace la poussière le renoncement au luxe et à l'abondance d'espace. Par lui, on suit une valorisation du vieillissement du lieu. Comme Mona Chollet qui s'intéresse au *Wabi Sabi* du Japon (Chollet 2016), Bachelard souligne l'important poétique des fissures du plafond et des usures sur les murs. *Que de fois n'a-t-on pas rappelé que Léonard de Vinci conseillait aux peintres en déficit d'inspiration devant la nature, de regarder d'un œil rêveur les fissures d'un vieux mur ! N'y a-t-il pas un plan d'univers dans les lignes dessinées par le temps sur la vieille muraille ? Qui n'a vu dans quelques lignes qui apparaissent en un plafond la carte du nouveau continent (Chollet 2016)*

1.2. Imaginaire et ontologie de l'habitat

La maison est un corps d'images qui donnent à l'homme des raisons ou des illusions de stabilité (Bachelard 1958). En cela, ce que recherche l'homme dans son habitat c'est une forme de stabilité, ce qui fait de l'espace domestique son foyer de sécurité ontologique. Pour ce faire, la maison est imaginée à la fois comme un élément qui s'élève et qui assoit notre verticalité, mais aussi comme la centralité du vécu. Elle concentre en elle les émotions et sensations.

1.2.1. La maison, support de la rêverie

En ce qui concerne le premier aspect de ce qui constitue l'imaginaire de la maison, Gaston Bachelard souhaite aborder la maison comme un lieu qu'il ne faut pas qualifier par son aspect matériel mais en termes de rêverie. Son potentiel de projection à partir d'elle-même et non du passé. Qu'est-ce qui fait que la maison devient notre coquille protectrice, notre refuge, notre *coin du monde*? Finalement, c'est l'acte d'habiter qui fait d'un espace une maison. Celle-ci peut naître d'un trou, d'un grotte, d'un arbre, d'un abri... L'imaginaire, la projection d'un imaginaire de la maison, viendra y construire des murs, un toit, et des pièces fonctionnelles. *l'être abrité sensibilise les limites de son abri. Il vit la maison dans sa réalité et dans sa virtualité, par la pensée et les songes.* Aussi, la maison a sa part de rêverie, son aspect d'imaginaire. À partir de cette projection, le vécu de la maison n'est plus quantifié que sur le présent et l'image directe, mais aussi sur son passé et son histoire. C'est par les rêves que se transporte ce passé d'un abri à l'autre. La maison naît par l'imagination qu'on y projette, et s'assoit et gagne en profondeur, par la mémoire qui y projette un souvenir.

La maison protège et fixe les rêves de l'habitant. En cela, Bachelard soutient que l'enfance a un pouvoir tout particulier sur la mémoire de la première maison, car elle immortalise à jamais la sécurité éprouvée et le souvenir transporté dans chaque futures demeures. Selon lui, la maison natale est pareille au ventre de la mère. Elle nous tient au chaud, et permet un point d'appui vers le monde extérieur. Nous retiendrons de sa pensée qu'aujourd'hui, ce qui constitue le *chez soi* est souvent composé par l'éducation reçue, et l'environnement de vie qui cadre la construction identitaire, dont un moment charnière est l'enfance. C'est la transposition de ce *chez soi* dans nos habitats qui font suite à

la maison de l'enfance, qui permet de toujours avoir cette sécurité ontologique nécessaire à l'exploration d'un ailleurs, extériorité du *chez soi*.

La maison, la disposition des pièces, et ce que l'on trouve dedans est le support d'un univers aux aspects presque sacrés. Inspirant les fictions de Claude Ponti (Ponti 1998), Hayao Miyazaki, ou Roahl Dahl (Dahl, Blake, et Gaspar 2016), à travers les illustrations de Quentin Blake, les représentations de la maison idéale tournent toujours autour d'un assemblage complexe d'espaces imbriqués les uns dans les autres, mêlant verticalité et horizontalité, faisant se rencontrer matière et forme, bien loin de la maison fonctionnelle proposées par les entrepreneurs immobiliers d'aujourd'hui. Certains habitats, comme les Tiny house par exemple, bien que non moins ressaisis par les entrepreneurs immobiliers, permettent de retrouver une concentration habile de ces assemblages complexes, qui, contenus dans un lieu exigus, sont forcés d'exister de manière ingénieuse et tordue. Nous ne nous attarderons pas sur l'aspect marketing de ces Tiny house pour lesquelles l'engouement général ne cesse de prendre l'ampleur, mais n'en utiliserons l'exemple uniquement pour illustrer ce à quoi elles renvoient en termes d'imaginaire et de culture de l'habitat. Plus les espaces de l'habitat sont complexes et nombreux, plus le songe et l'intimité ont d'accroches pour se développer et s'ancrer. Ce que nous étudions donc est la psychologie systématique des lieux de notre vie intime. Bachelard propose pour cela le terme de topo-analyse. *Dans ses milles alvéoles, l'espace tient du temps comprimé* dira Bachelard (Bachelard 1958). Avec ces mots, il exprime l'aptitude de la maison et de l'espace à figer, et fixer les souvenirs et le vécu immatériel. Les lieux et objets de la maison sont les supports de la mémoire qui relate cet impalpable qu'est le vécu.

Mais ces souvenirs, ce vécu et cette sécurité, sont emprunts des autres. Pour analyser au mieux l'être que nous sommes, et le rapport que ce dernier entretient au monde, il faut pouvoir se souvenir de ces espaces dans le rapport solitaire que nous y avons, ce que Bachelard appelle *les espaces de nos solitudes*. Il faut donc *désocialiser nos souvenirs*. Pour cela, plusieurs questions nous sont proposées. *La chambre était-elle grande ? Le grenier était-il encombré ? Le coin était-il chaud ? Et d'où venait la lumière ? Comment aussi, dans ces espaces, l'être connaissait-il le silence ? Comment savourait-il les silences si spéciaux des gîtes divers de la rêverie solitaire ?* (Bachelard 1958)

Le souvenir gagne en solidité quand il est spatialisé. Aussi, le temps n'est pas un indicateur fiable pour se remémorer sa solitude. Et les espaces de la solitude, désirée ou subie, sont des souvenirs

ineffaçables. Ceux-ci sont indispensables à la constitution de l'être. Ce sont eux qui permettent, par le souvenir transporté, de toujours retrouver refuge dans la nouvelle demeure. Comme transposé au nouvel espace, le souvenir du vécu de l'ancienne maison, fait renaître le vécu dans la nouvelle demeure. Un grenier, une mezzanine, une mansarde, un coin de pièce, le souvenir ne garde d'eux leur seul aspect réconfortant.

Ces aspects ne sont permis que par le confort de l'inconscient. Bachelard dira que l'inconscient a un logement heureux. Il sous-entend en disant cela, l'importance du rôle qu'à le logement sur le bien-être individuel. Ce rôle n'est pas le fruit d'une démarche consciente, et c'est ce dont il est question lorsque nous évoquons la notion de sécurité ontologique. Le fait de se sentir en sécurité n'est pas un mécanisme conscient, pour autant c'est ce qui permet d'être bien dans un lieu, et d'en sortir pour se mettre en danger, en insécurité. Car cet aspect bien logé de l'inconscient ne vaut que si on l'étudie au prisme du fait d'en sortir. On ne peut se sentir en sécurité que si l'on expérimente l'insécurité. La psychanalyse, que nous n'emploierons pas ici comme la psychanalyse Freudienne, permet cette sortie de soi. Car l'être, même s'il est indispensable qu'il lui soit alloué un espace de repos et de sécurité, est appelé à sortir de cet espace pour s'inventer à l'extérieur de lui même (Bachelard 1958).

Il est à noter que les espaces de l'intimité sur lesquels sont menés la topo-analyse sont souvent des lieux où un attachement (émotionnel) se manifeste. On y attribue le terme de *topophilie* (Tuan 1990), attachement au lieu. C'est cet attachement qui donne un sens à notre recherche sur le sujet. Les maisons qui portent en elles ces lieux sont indescriptibles. Il est impossible de mettre de mots dessus car les décrire, c'est rentrer dans l'intimité de la maison, et faire visiter nos lieux de solitude. Accepter cette impossibilité là, c'est admettre qu'il faudra parler des espaces dans le développement qui suit, en utilisant des acquis communs dans lesquels prendrons origine les interprétations propres à chacun. Nous faisons donc appel aux images que génèrent les objets et faits matériels sur lesquels nous appuierons notre développement.

Par exemple, pour multiplier ces lieux de solitudes, et ancrer d'avantage les songes et l'intimité, il est nécessaire de ne pas penser la maison en deux dimensions seulement, mais de la considérer dans toute sa hauteur. L'aspect vertical des espaces, leurs extensions du bas vers le haut permet le développement d'une multitude de possibilités d'usages, et invite à s'ouvrir sur les sensations que procurent ces espaces verticalement hiérarchisés.

1.2.2 La maison : expression de verticalité

Mona Chollet, dans ses écrits sur le chez soi, évoque l'escalier comme instrument particulier qui résonne en elle. Élément élévateur (autant spatialement que psychiquement) de l'espace domestique, c'est par l'escalier que s'inventent les lieux de solitudes, espaces d'intimités, et les recoins, des hauteurs secrètes du grenier aux basses profondeurs de la cave.

Sur la verticalité, on retrouve l'analyse de Perla Serfaty Gerzon qui propose comme lecture de la maison la cave, le grenier et toutes les aspérités cachées et cachettes à secret, comme des clés des espaces de l'intime. L'imaginaire qui va être projeté sur la cave se distingue de celui qu'on projette sur le grenier. Le toit (grenier), plutôt rationnel, a une fonction qu'on lui reconnaît volontier : il protège, de la pluie, du soleil et du vent. Il met l'habitant à l'abri. D'ailleurs, selon la région du monde, le toit est un habile indicateur des conditions climatiques. Il est une liaison vers le ciel. Tourné vers celui-ci, il suit la temporalité des saisons, que ce soit au niveau des lumières et températures, ou de ce que l'on y range (traditionnellement, des provisions). La cave conserve la même température et la même lumière (ou absence de lumière), qu'importe la saison, ou l'heure de la journée. Elle est impassible au temps qui passe. Il y a moins de renouveau qu'au grenier, les choses entreposées se sédimentent davantage. En outre, la cave est un indispensable au vieillissement de certaines choses, comme le vin qui par exemple a besoin d'une température constante pour se bonifier. La cave et le grenier ensemble représentent le cycle de l'opulence et des stocks qui tournent en fonction des saisons. Les pots vides sont au grenier, lorsque la saison de production arrive on les remplit et ils sont expédiés à la cave. Une fois consommés, ils retournent au grenier. Il faut noter que ce modèle se base surtout sur les habitats ruraux, renvoyant ainsi à un passé rural fantasmé.

On reconnaît également à la cave, si elle reste un lieu auquel on attribue des usages, qu'elle reste un espace sombre et lourd/riche d'un imaginaire partagé par tous. On projette alors des peurs et des songes irrationnels à la cave qui matérialise l'inconnu, le sombre et le mystérieux, là où le grenier sera le lieu de la clarté, de la rationalité. En ville, la cave, et l'univers souterrain, est aussi l'élément qui permet au rêveur de gagner en puissance. L'imaginaire de la maison château-fort qui domine par sa capacité secrète à évoluer sous les autres rend l'imaginaire de la cave encore plus fort. Aussi, le passage à l'électrification des habitats a changé ce rapport aux profondeurs qui, éclairées non plus par le bougeoir fébrile et tremblant, mais par une lumière irradiante et omniprésente, a perdu une part de

mystère.

C'est dans de tels lieux que la maison abrite ses secrets. Le secret pour Gaston Bachelard, est un élément clé dans l'organisation des espaces intimes de la maison. C'est par lui que se cristallisent les lieux de notre solitude. c'est par lui que l'on passe d'un monde construit à un monde rêvé. *La maison bien enracinée aime avoir une branche sensible au vent, un grenier qui a des bruits de feuillage* (Bachelard 1958).

Dans ses éloges de la verticalité, de la cave au grenier, l'escalier mentionné plus tôt semble jouer un rôle dans cet espace de la maison. L'escalier permet l'extraction des profondeurs, il est le chemin vers les hauteurs, et il est surtout le trait d'union entre ces deux mondes. Notons en plus que ces escaliers sont caractérisés par leurs usages. L'escalier de la cave est celui que l'on descend. Quant à celui du grenier, il sert à grimper : *L'escalier du grenier plus raide, plus fruste, on le monte toujours. Il a le signe de l'ascension vers la plus tranquille solitude. Quand je retourne rêver dans les greniers d'antan, je ne redescends jamais* (Bachelard 1958). Ceux du reste de la maison sont souvent des passerelles à aller-retour.

Gaston Bachelard prête une attention toute particulière au grenier qu'il érige en lieu de solitude pour l'enfant (Gaston Bachelard s. d.). C'est, dit-il, l'endroit où l'on monte pour boudier. Mais il est bon de boudier, de s'ennuyer, afin de développer le dialogue avec soi-même. Et le grenier est l'espace qui est emprunt de tout ce dialogue et le fixe à jamais dans la mémoire de la maison natale. Et, au-delà de sa fonction protectrice, à la maison natale qui finit par appartenir au passé, par le grenier survivent les songes, des valeurs de sécurité, de solitude et le rapport particulier au monde.

Sans sa capacité à la rêverie, une maison sera qualifiée d'oniriquement incomplète. José Bousquet dira d'un homme sans rêverie que *c'est un homme à un seul étage: il à sa cave dans son grenier* (Bachelard 1958). De la même manière, les appartements de villes, dénués de racines, d'espace autour d'eux, de grenier où s'isoler et d'escaliers pour y parvenir, n'ont plus aucun moyen de *distinguer et classer les valeurs d'intimités*.

La maison est faite de pièces où l'on (s') expose et d'autres où l'on (se) cache (repli sur soi). Cave et grenier sont des lieux de stockage où s'entreposent les objets que l'on est incapable de trier, de purifier. Il est le lieu du désordre intérieur, que celui-ci soit domestique ou identitaire. Les objets qu'on

y trouve sont en attente d'être triés, d'être répartis en catégorie à *garder* ou *a jeter*. C'est d'ailleurs là l'origine étymologique du mot *secret* qui donne aussi secréter, soit exulter, trier.

En cela, les appartements urbains qui n'existent que sur un étage sont réduits car alors, *le chez soi n'est plus qu'une simple horizontalité. Il manque aux différentes pièces d'un logis coincé à l'étage un des principes fondamentaux pour distinguer et classer les valeurs d'intimité* (Chollet 2016). Le besoin n'est plus de protéger physiquement son corps des intempéries, mais de développer intérieurement son bien-être, pour le mettre à l'abri de l'extérieur social.

Au-delà de la seule fonction de se loger, naît alors la passion des maisons que nourrit l'acte d'habiter. Dans cette optique, on se souviendra de George Perec qui, remaniant l'usage normé des espaces, projette dans son livre *Espèces d'espace* (Perec 2000) un appartement dont les pièces ne correspondent non plus à une utilisation spécifique, mais à une temporalité. A chaque jour de la semaine sa pièce de maison. Ainsi on a le mercredoir, le lundoir, etc.

Mais, comme évoqué dans *le travail domestique*, une maison n'est pas la seule projection d'un désir, elle répond en premier lieu à une forme de fonctionnalité, d'autant plus lorsqu'on en a la charge et l'entretien. Ces fonctionnalités sont incarnées par l'urbanisme et l'architecture. Deux disciplines responsables à elles seules de ce dans quoi la majorité des gens (ceux qui ne peuvent se payer le luxe d'habiter et entretenir une maison comme celles imaginées par Claude Ponti) doivent passer leur vie, et qui influencera leurs états d'âme et développement identitaire. *Si une pièce peut modifier notre état d'âme, si notre bonheur peut dépendre de la couleur des murs ou de la forme d'une porte, que nous arrivera-t-il alors dans la plupart des lieux que nous sommes contraints de regarder et où nous devons habiter?* (De Botton 2007). L'architecture moderne, d'un côté sur-conditionnée par des contraintes financières et réglementaires et de l'autre congestionnée par les besoins luxueux et par sa dimension d'objet d'art qu'incarnent à titre d'exemple les travaux de l'architecte déconstructiviste Peter Eisenman⁵ que cite Mona Chollet dans son essai (Chollet 2016), ne remplit plus la fonction de réflexion à propos d'espaces à habiter. C'est pourquoi l'architecture ne sera abordée ici pour n'en retenir que la dimension de conception de l'habitat. La considération faite d'un espace importe autant que l'espace lui-même.

5 Peter Eisenman à l'origine de travaux d'architectures basés sur le principe de vouloir *déstabiliser l'idée de chez soi* pousse la réflexion d'architecture au-delà de la fonction d'habiter.

L'architecte et anthropologue autrichien Christopher Alexander définit ce petit plus des habitats qui ont une âme comme la *qualité sans nom* (Chollet 2016). Pour lui, la réussite en architecture n'est pas qu'une question de goût, mais dépend de cette qualité sans nom qui fait la différence entre une réalisation vivante, et une réalisation morte. Cette *qualité sans nom* est l'alchimie qui naît d'un espace, et qui en fait un espace sacré, elle correspond à l'intention que l'on pose sur un lieu, et que le lieu pose sur nous. *Car elle n'existe en nous que dans la mesure où elle existe dans nos bâtiments ; elle n'existe dans nos bâtiments que dans la mesure où elle existe en nous* (Chollet 2016). A ce propos on rejoindra le point de vue du géographe Augustin Berque qui étudie la manière dont les milieux humains et leurs habitants *s'engendrent et se façonnent mutuellement* (Berque 2000). Aussi, face à l'urbanisme aseptique de certaines maisons ou immeubles, aux volets trop droits et aux pièces trop carrées, on positionne ceux qui façonnent leurs espaces de vie selon les usages qu'ils en ont. Sur ces usages trônent l'architecture et l'artisanat traditionnel qui, loin d'être adopté comme un élément décoratif à la mode, ou comme incarnation d'une nostalgie du passé, ont la qualité première d'avoir été façonné et sélectionné par l'expérience pratique. A la différence des espaces de vie dont ce que nous avons nommé *urbanisme aseptique* est à l'origine, ces espaces de vie sont façonnables par l'individu, et à échelle individuelle. Les grands ensembles le sont moins car bien qu'ils permettent un usage de l'espace réduit et par conséquent, organisé autour de l'essentiel, ils sont souvent le fruit de politiques territoriales globales. Celles-ci, de par leurs objectifs de réponses à des problématiques d'accès massif à des logements peu coûteux, ne permettent pas de mettre au centre de leurs mesures, l'intérêt de l'individu. Outre cela, l'existence et l'utilité de ces logements traduisent une certaine précarité des habitants y logeant.

1.2.3. La maison lieu de centralité du vécu

1.2.3.1. habiter avec tous ses sens : un principe d'accès à la *qualité sans nom*

Un bâtisseur ne peut espérer atteindre la "qualité sans nom" que par l'oubli de soi, en se

dépouillant radicalement de la tentation de dire quelque chose, de véhiculer une image quelle qu'elle soit (Chollet 2016). Ce que sous-entend ici l'architecte c'est que l'espace domestique se doit d'être davantage un espace à soi qu'une vitrine révélant la transparence de l'individu irréprochable conditionné par le carcan des normes sociétales, comme cela a pu être le cas sous l'influence des Lumières (cf. 2.2.1. *Émergence et développement de la civilité et de l'intimité à l'origine du privé et du public*), où l'individu se devait d'être irréprochable, et n'avoir rien à cacher. Ce n'est que dénuée d'action sociale que le comportement de l'individu sera apte à créer les conditions propices à l'existence de la *qualité sans nom*. Il faut alors taire l'aspect démonstratif trop bavard de la *maison apparat*. Cette tendance fâcheuse est en lien étroit avec un travers de société qui a axé sa culture sur l'image et la vue. La vue considérée comme premier sens par lequel tout passe, et qui se doit d'être flatté, délaissant ainsi les autres sens. Nous renverrons cette référence à l'architecte Finlandais Juhani Pallasmaa qui publiera un essai à ce sujet (Pallasmaa et Bellaigue 2010). Dans cet ouvrage, il cherche à remettre en question l'utilisation dominante de la vue au sein de notre culture occidentale et vient se positionner en critique de ce *centrisme oculaire* (*Le regard des sens* 2019). Il construit son argumentaire sur la domination de la vue en retraçant l'histoire, puis en tentant d'examiner la manière dont sont sollicités les autres sens dans l'exercice de l'architecture. *Dès la Grèce antique, la culture occidentale a considéré la vue, assimilée à la connaissance, comme le sens le plus noble. Férue d'abstraction et de rationalisation, inondée d'images, notre époque la met plus que jamais à l'honneur* (Chollet 2016). On comprend bien le point de vue défendu ici dans l'ouvrage *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique* de Mona Chollet, et qui nous permet de mieux appréhender sa critique de l'architecture moderne.

Rejoignant cette critique, nous souhaiterons appuyer son propos en mettant en exergue l'importance dans l'habiter de la sensation de chaleur dans le foyer, de douceur dans le lit, et de contentement olfactif dans la cuisine. D'ailleurs, la cuisine incarne parfaitement ce lien entre l'usage des sens autres que la vue, et le fait de ne plus être dans une démonstration axée sur l'image renvoyée. On dit des cuisines qu'elles sont les coulisses du théâtre social dont le salon est la scène. La cuisine rassemble en ses lieux tout ce qui n'appartient pas au *bon-gôût*, et qui est de rigueur au salon. C'est le privilège *d'être soi chez soi*. Là se développe le rapport aux aliments, l'imaginaire et la nostalgie culinaires (Assouly 2004).

Les bruits sont aussi un indicateur du sentiment de sécurité dans l'habitat. En ville, ou hors des villes, la rêverie est touchée différemment par les bruits. Le repos, la tranquillité et la solitude du citoyen

seront sans cesse perturbés par le bruit de la ville. Alors, il faudra pour y survivre, faire de ce bruit, celui d'un océan urbain. *Il est salutaire de naturaliser les bruits pour les rendre moins hostiles (Bachelard 1958)*. Cette méthode nous renvoie à la domestication des éléments naturels, dans le même but de les rendre moins hostiles, dont fait part Jean Paul Filiod dans son ouvrage sur le désordre domestique (Filiod 2003) (cf. Protéger sa maison pour se protéger soi). Dans les deux cas, il s'agit de projeter sur une substance matérielle, des images qui en permettent l'interprétation, pour rendre la substance la plus acceptable possible. On emprunte cette qualification du monde par l'opposition de la substance et de l'esprit, à Bateson (Ingold 2013).

Le temps qui passe se présente également comme un allié supplémentaire dans cette quête de la *qualité sans nom*. Un habitat moderne est souvent un habitat immunisé contre le passé et l'avenir. Le temps a peu d'emprise sur lui, et il ne laisse pas transparaître de faiblesses. Le désir de maîtrise du temps, ou de l'altération des matériaux passe au-dessus de tout. On prônera alors au côté de l'architecte Patrick Bouchain (Chollet 2016), la dimension éphémère de la maison. Éphémère car vouée à évoluer sans cesse, et à ne jamais rester figée. Cette volonté de mise en valeurs du vieillissement et de l'évolution des bâtiments et objets avec le temps, est un élément très présent dans la culture japonaise. *Wabi-sabi est le concept clé de l'esthétique japonaise (Chollet 2016)*. *Wabi* désignant la simplicité, et l'humilité, et *Sabi* l'acceptation du temps qui passe et marque les objets par leur usage et le souvenir qu'ils ont bien servi.

1.2.3.2. L'image du foyer, une perception conditionné par l'environnement proche

Maintenant, après la verticalité de la maison c'est à sa capacité de condensation de l'intimité que nous nous intéresserons. Là, Bachelard nous propose la notion de primitivité qui évoquerait la simplicité, mais pas une simplicité normée et calculée que donne à habiter les maisons modernes et minimalistes répondant à des codes de bon-goût issu des classes supérieures. On retrouve dans le terme de primitivité, l'idée de quelque chose de primitif, qui renvoie à l'animal. La maison est comme un nid, comme un trou, une tanière où l'on se blottit, où seul dans sa cabane on affronte les angoisses. La maison apparaît ainsi comme le centre de la sécurité, le lieu de protection. Et ce refuge trône au

milieu de la simplicité et de la pauvreté. Elle ne peut être enrichie par le monde extérieur, seuls ceux qui l'habitent, et la perception du monde extérieur qu'ils ont, y apportent des rêveries supplémentaires. C'est la solitude extrême, l'épreuve devant Dieu, devant la nature, ou devant soi-même. Et c'est toute la force et la puissance des rêveries qui émanent d'autant de simplicité, qui rendent la hutte encore plus puissante. D'où vient cette puissance de l'imagination à partir de substances si minimales ? C'est en puisant dans le vécu que les images du présent gagnent en profondeur et en stabilité, c'est sur la base d'images anciennes que les nouvelles se construisent.

On se sentira davantage au chaud, près d'un feu de cheminée au sein d'une maison, si l'hiver dehors est froid et piquant. Et de la même manière que la chaleur du foyer croît avec l'hostilité du dehors, la valeur de protection de la maison est d'autant plus forte que le danger à l'extérieur est grand. On fait ici référence aux propos de Jean Paul Filiod qui traite le désordre domestique en abordant la question des catastrophes naturelles, comme des potentiels éléments à l'origine du désordre domestique (Filiod 2003). La sécurité dont on bénéficie au sein des murs de la maison, s'accroît avec la puissance des éléments. Mais tout vacille lorsque ceux-ci pénètrent l'habitat, et renversent l'ordre référent en place, remettant ainsi en cause la protection et l'intimité de la maison.

Le risque augmentant avec la vulnérabilité des habitations, de par sa densité de bâti qui la rend plus vulnérable aux intempéries, la ville se présente comme un territoire à risques. L'habitation en ville et celle loin de la ville réagissent différemment à l'environnement qui les entoure. Et le vent, la pluie et le tonnerre semblent plus hostiles à la maison urbaine qu'à celle au milieu des champs, que le vent semble presque bercer. La densification de l'habitat présent en ville et la présence d'infrastructures toutes proches les unes des autres, augmentent les chances de dégâts à partir d'un même élément extérieur. Alexander insiste sur cet aspect de l'architecture moderne qui, sous couvert de vouloir paraître vierge des fantômes du passé et immuable contre les dangers futurs, ne prend pas en compte les forces extérieures des éléments, et le vécu intérieur des habitants qui viennent marquer par le temps qui passe, les murs de la maison. Souhaitée éternellement neuve, cette architecture moderne ne reçoit pas le temps comme un élément qui la façonne, mais comme celui qui la détruira. La maison loin de la ville, marquée du temps qui passe, se renforce des intempéries, et résiliente, prend de la valeur avec l'âge.

1.2.3.3. imaginaire de la maison

Mais la valeur de la maison va chercher encore plus loin. Face à la tempête et aux éléments de la nature, qu'on aurait tort d'interpréter sans distinction comme des expressions de courroux, la maison est seule à se défendre, sans jamais attaquer. Elle incarne les valeurs les plus convoitées que l'Homme porte religieusement; l'humilité, la simplicité, le pardon. Cette maison, seule face aux éléments, devient presque une deuxième peau pour celui ou celle qui vient s'y réfugier, s'y blottir. Ayant appris de sa lutte avec le dehors, elle devient même l'enseignante qui peut donner des conseils de survie dans la solitude face au monde social (l'extérieur), des conseils de résistance. La maison devient alors humaine. On lui prête des émotions, des sentiments, des valeurs. Et ces images, aussi images soient-elles, sont des supports de développement pour l'individu. Parfois plus que ne peuvent l'être les relations avec d'autres individus.

Je reprendrais cette formulation plus qu'éloquente de Gaston Bachelard qui dit de la maison qu' *elle est cellule et elle est monde* (Bachelard 1958). En cela, elle coupe, et elle ouvre sur l'extérieur. Elle est autant une frontière, qu'un passage, un pont. Ou plutôt, la frontière que ses murs matérialisent, est un pont vers autre chose. Sans les murs, pas d'ailleurs. Pour habiter une maison, un espace, un logement, les fonctions de l'imagination, de la mémoire, et de la perception sont mêlées. Car à la maison appartiennent des dimensions du réel, et de l'irréel.

En opposition aux maisons du passé dans lesquelles on a projeté toutes les images de l'intime, de la sécurité et d'un vécu emprunt de rêveries, en opposition à la maison natale, se positionne la maison du futur (qui restera indéfiniment dans le futur), la *maison rêvée*. Elle permet de projeter un accomplissement sur toutes les rêveries jusqu'ici évoquées. Elle matérialise les souhaits, et les volontés les plus irréalisables de l'individu. Le fait est que nous rêvons toujours de ce que nous n'avons pas, ce qui n'existe pas, du moins, pas dans notre réalité propre. Elle n'est rien de vraie, et tout à la fois. Elle possède les qualités de l'humble chaumière, et les airs châtelains des palais royaux. De plus, si la maison est la cristallisation de toutes les rêveries, c'est sans parler de l'ailleurs sur lequel elle ouvre. Tout ce que l'on voit depuis la maison, *L'accueil de la maison est, alors si total que ce qu'on voit de la fenêtre appartient à la maison* (Bachelard 1958). Elle donne à voir des images qui, s'ancrant dans la maison, participent aussi à sa construction. Mais si cette dimension onirique et riche

d'images que l'on alloue à la maison est puissante, elle ne participe en rien à l'entretien, et à l'action ménagère de la maison qui, pourtant, constitue tout autant le développement d'images, et le rapport à l'ailleurs.

Ce qui garde activement la maison, ce qui lie dans la maison le passé le plus proche et l'avenir le plus proche, ce qui la maintient dans une sécurité d'être, c'est l'action ménagère. Mais comment donner au ménage une activité créatrice ? (Bachelard 1958) Considérant que l'action ménagère permet de redonner vie à l'ancien, ouvre en rangeant, donne l'opportunité à de nouveaux usages de l'espace, faire le ménage est une action de création. C'est par là que l'on rend à la maison son état *d'origine*. Avec cette volonté de tendre vers l'origine, c'est la valeur d'authenticité de la maison qui est mise en avant.

Dans ce chapitre, Bachelard, au-delà de son analyse poétique de l'action ménagère, indique tout de même par le choix de ses mots, que cette action appartient aux femmes. Elles seules connaissent la *civilisation de la cire*, elles seules savent bâtir une maison de l'intérieur. On note à travers ses allusions, que la construction genrée de l'espace domestique est ancrée dans la conception même de la maison.

1.2.4. les différents espaces de la maison, expression de l'habiter

Cette projection du dedans vers le dehors est l'expression du rapport du *soi* au *non-soi*, de l'*intérieurité* à l'*extériorité*, le rapport de l'être au monde. Mais cette dialectique entre le dedans et le dehors est ponctuée par les images que l'on projette. Et ainsi, le dedans n'est pas concret, et le dehors n'est pas vaste. Le vaste s'applique aussi bien aux petits et aux grands espaces. Encore faut-il que les petits espaces soient propices à la naissance d'images suffisamment puissantes. Et d'ailleurs, il n'est jamais dit que c'est l'espace du soi, aussi petit soit-il, qui paraît limité et enfermant. Le trop plein d'espaces extérieurs, vastes est dénués de sens peut paraître prison certains jours. A la frontière du dedans et du dehors, les murs de l'habitat sont l'origine de la projection du chez soi. Ces murs sont une ouverture à autre chose, ils sont le point de départ d'un univers qui sans eux n'existerait pas. Ils engendrent un lieu nouveau et indépendant de ce qu'il y a de l'autre côté. Les murs permettent un espace. L'acte fondateur de l'habitation s'appuie sur la capacité humaine à distinguer et séparer ce qui est relié dans l'étendue naturelle (Serfaty-Garzon 2003). La porte est une passerelle. Elle est l'objet de

lien entre deux entités séparées. Cette frontière est aussi la limite protectrice d'un intérieur. La notion de limite, permet le déploiement d'une forme de liberté. Comme élément symbolique de cette liaison entre le dedans et le dehors, la porte incarne l'interface idéal. Elle peut être fermée, à clé, claquée, barricadée, traduisant ainsi le désir de s'isoler, se mettre à l'abri, et de se sécuriser. Et elle peut être ouverte, favorisant les entrées et sorties, symbolisant l'accueil et laissant entrer, avant l'individu, l'air, les odeurs et les bruits, premiers aperçus de l'extérieur (ou de l'intérieur selon où l'on se place). Selon Aries (Aries, Duby, et Ranum 1999) C'est la porosité qui définit les échanges entre l'intérieur et l'extérieur.⁶

La fenêtre est l'un de ces interfaces entre l'intérieur et l'extérieur, notamment ce que l'on appelle *Bow Window*. Mona Chollet y fait également référence dans son livre sur le chez soi, et évoque cette fonctionnalité de la fenêtre qui permet de voir sans être vu. Ou plutôt d'observer, là où l'on n'est pas observé (pas par manque de capacité des gens dans la rue, mais par comportement social, action sociale justement. On ne regarde pas chez les gens, mais il est tout naturel que depuis chez soi on regarde la rue.) De la même manière, la décoration, mosaïque, tapisserie, photo et tableau, sont des interfaces entre l'intérieur et l'extérieur. Il représente des mondes (domestiqués par l'habitant) extérieurs, à l'intérieur même du logement⁷.

Le seuil permet également cette porosité. Il est une invitation vers l'intérieur, et un lieu à part entière. C'est un temps de pause après avoir quitté le dehors et avant de rentrer dans le dedans, il est une transition temporelle. Il y a donc, un franchissement du seuil qui fait suite à la conscience de ce seuil. Ce franchissement est mis en jeu par la présence d'un individu sur le pallier, porte ouverte ou porte fermée, (les deux sont différent), il varie selon si depuis le seuil on aperçoit ce qui se passe à l'intérieur, ou s'il est ponctué de l'acte de se déchausser. En bref, le franchissement du seuil est conditionné par le contexte. Qui vient ? Est-il obligé de venir, ou répond-il à une invitation ? Pourquoi vient-il ? Combien de temps ? ... Le seuil est aussi un lieu sacré où se produisent des sortes de rituels sociaux, de cérémonies, d'interdictions parfois aussi. Il y a donc bien une dimension spirituelle à la maison, proche du temple où l'on se recueille. En vue de cette sacralité, le seuil est un lieu de jauge, d'évaluation, d'estimation, de sélection des entrées. Tout habitant d'un lieu éprouve le besoin de

6 Dans le cas des demeures seigneuriales, le dedans c'est l'ordre face au désordre extérieur du peuple. Il marque la volonté de s'en distinguer. D'ailleurs les jardins "à la française" traduisent cet ordre symétrique, et cette volonté de maîtrise et distinction par rapport à la nature sauvage. On y voit là un désir de domestication de l'univers directement proche de l'habitat. *Chez soi les territoires de l'intimité*

garder le contrôle territorial, le seuil symbolise ce contrôle ou cette perte. Tant que l'entrant est tenu à distance par un maintien de l'occupation du seuil, il n'a pas franchi le seuil, et n'a donc pas pénétré l'espace domestique sacré. Une fois rentré, il a acquis une forme de légitimité à être dans ce lieu sacré qu'est la maison. Ce qui a pour conséquence principale la perte de contrôle de l'habitant sur ce que l'entrant perçoit de son univers identitaire.

Les relations de voisinages passent par ce rapport au seuil. On respecte la barrière du seuil et s'y cantonne. Un bon voisin ne peut être un bon ami car l'un et l'autre sont définis par leurs distances au seuil, qui est différente dans chacun des cas. A ce seuil fait suite l'entrée. Il peut y en avoir plusieurs. Vestibule, hall, paliers, autant d'étapes nécessaires à une pénétration progressive dans l'intimité de l'habitant. Chacune de ses étapes est un passage vers le suivant. On notera le lien évident de cette pénétration graduelle avec le domaine de la relation charnelle et du rapport au corps, qui maintient encore une fois la comparaison entre intérieur domestique, et l'intimité individuelle.

Souvent, ces différents paliers de l'espace domestique sont présents pour des besoins thermiques. Ils permettent une entrée progressive du monde extérieur vers le monde intérieur, limitant ainsi l'entrée de froid, ou de chaud, mais aussi de saleté, poussière, boue, ou autre.

Certains logements sont dotés d'entrées collectives. Ces dernières procurent un sentiment d'insécurité de la part des résidents qui sont réticents à partager cette étape du seuil. Ces entrées collectives font également office d'espaces intermédiaires, qui permettent l'échange, mais aussi le conflit. Elles peuvent être le reflet de ceux qui habitent les logements sur lesquelles elles ouvrent. Certaines entrées sont d'ailleurs des mises en scènes de salons, permettant ainsi de passer un message de bienvenue, mais aussi d'asseoir une norme en vigueur, qui a pour rôle, la soumission des comportements, et la surveillance de ceux déviants. Les espaces intermédiaires ont un impact direct sur ce qu'il se passe dans l'intime du foyer.

Bien qu'elle en soit le premier élément, l'entrée n'est pas le seul indicateur du mode d'habiter. Chaque pièce de la maison endosse un rôle utile à la construction identitaire de l'individu.

7 La télé endosse aussi ce rôle de passerelle, à la différence que son utilisation a bouleversé le rapport intérieur extérieur, puisqu'elle n'est plus seulement le support de mondes domestiqués, mais un support d'informations massives.

Le salon justement opère comme une avant scène de la maison. Il est comme une vitrine, de cette dernière, mais aussi et surtout de la personnalité du ou des individus y vivant. Il reflète des normes de société et des traits de individualités du résident. Il se doit de transmettre une image idéale de l'hôte. Il retranscrit une vague idée du bonheur; ici on vit heureux. Inutile de préciser qu'il est en fait une façade illusoire de ce que, percevant ce qui est laissé visible pour être perçu, on croit être le bonheur de l'hôte. Ce salon dit « Moi je suis heureux. Et vous ? » Y a t-il alors une forme de course au bonheur? Une défiance à autrui quand à son rapport à la vie? Ci suivent les mots justes de Mona Chollet (Chollet 2016) quand elle parle du rapport de Mimi Thorisson, femme du net, à son espace domestique, comme d'un idéal qui épouse la norme (Mimi Thorisson (@mimithor) • Photos et vidéos Instagram s. d.). En dressant son portrait, Mona Chollet, fait l'éloge d'une femme a qui tout réussit et qui en cochant toute les cases de la féminité (Chollet 2016) arrive à être une bonne mère, une bonne épouse, et une bonne ménagère. Les images que son blog laisse paraître de son chez soi, intérieur domestique irréprochable, ont endossé le même rôle que la psycho-sociologue et essayiste Perla Serfaty Gerzon connue pour ses travaux sur le chez soi et l'intimité, prête au salon : Exposer son « Moi je vis heureuse et vous ? » aux yeux de tous. Mais ce qui est mis en exergue ici n'est pas tant la vie rêvée en question que l'on envie à tel ou tel hôte de maison, mais plus la conformité des aspirations de ce dernier à la norme qui font de lui l'individu sur lequel se projettent les idéaux de société.

C'est cet aspect du salon qu'il s'agit de mettre à l'épreuve lorsque l'on parle de vitrine : montrer que les aspirations de l'hôte accueillant sont conformes à la norme (peut être pas toujours la norme dominante d'ailleurs). Le salon incarne alors le théâtre de Goffman (Goffman 1973). Il en est la scène principale, là où les cuisines et les chambres en sont les coulisses. On y expose des photos de famille, plaçant celles-ci comme un objet de bonheur, évinçant toute les tensions et conflits qui la compose aussi. Cette utilisation de l'objet théâtre pour réinterpréter les interactions au sein des espaces de l'habiter est argumentée par Goffman dans La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi (Goffman 1973). Il y développe la manière dont une personne se présente aux autres, ce qu'elle laisse entrevoir, mais aussi ce qu'elle cache. Cette métaphore se prête particulièrement bien à l'espace du salon, puisqu'on y retrouve toutes les caractéristiques auxquelles Goffman fait appel pour parler de la présentation de soi. La conviction de l'acteur qui permet de rendre crédible la mise en scène qu'il expose dans son salon, l'acteur pouvant lui même être convaincu de son propre jeu. Il parle aussi de l'idéalisation qui permettrait à l'acteur (l'hôte) de laisser le public entrevoir ce qu'il y a de plus intime chez lui, mais de le présenter sous un certain angle qui aurait en réalité pour objectif de le valoriser. Il

s'agit de laisser en évidence des indices qui prêtent à croire à une fausse humilité ; une impression idéalisée de la relation de l'acteur à lui même. Mais ce théâtre traduit surtout de la part de l'acteur, un désir d'appartenance à une norme, et donc à un groupe, qui se caractérise souvent par l'importance des revenus, ou par un équilibre dans l'aménagement qu'il place comme étant référentiel, situé entre accumulation et refus d'encombrement.

La construction de cette image que l'hôte renvoie via son intérieur de maison est nourrit par deux dimensions qui nourrissent la rivalité entre appartenance à un groupe, et refus d'appartenance à la norme : 1. Celle de l'appropriation (rendre propre à soi) 2. Celle de la visibilité du soi habitant pour les visiteurs.

Autre dimension du salon, si celui-ci se veut accueillant et un musée du bonheur familial, il est aussi un élément de mise à distance. Cette mise à distance reste fragile car elle ne fonctionne que si le visiteur joue le jeu (dont les règles sont fixées par l'hôte accueillant). Tous deux sont conscients des règles en vigueur, et avec elles, la mise à distance s'effectue par le ton de la conversation, la disposition des sièges, la proximité des corps les uns aux autres, ... qui indiquent le comportement à adopter. Pour emprunter à Goffmann sa métaphore, recevoir des invités dans sa maison, c'est jouer une pièce de théâtre, dont on (hôte accueillant) est le metteur en scène.

Si le salon est le lieu d'exposition, la cuisine, cachée du public est le lieu du secret. Elle est également le lieu des sociabilités de l'intime où se libère la parole (en opposition au salon où elle est bridée), et avec le franc-manger, viens le franc-parler. C'est le lieu du tri, de la séparation de ce que l'on garde avec ce que l'on jette : les consommables, des déchets. C'est aussi le lieu où prennent place les gestes du faire souvent rendus invisible de par leurs banal nécessité. On y fait ce qui est indispensable au quotidien, mais est paradoxalement voulu efficace et discret, voire invisible. Le faire à manger quotidien et la cuisine de femme (traditionnellement) se distinguent de la cuisine de chef qui ne se produit qu'à de rares occasions, ou contextes exceptionnels. Une distinction genrée qui affirme l'usage féminin des espaces domestiques.

Comme complément de ces deux espaces qui incarnent des modes d'habiter différents, la salle de bain permet un troisième aspect de l'habiter. En matérialisant la frontière entre ce qui est propre et ce qui ne l'est pas, elle marque la distinction de classe. Le propre incarnant l'opulence, le pouvoir et l'oisiveté, la malpropreté incarnant la pauvreté associée à la classe ouvrière. Elle est souvent associée

aux phases urbanistiques d'assainissement des eaux et habitats. L'action de laver son corps rejoint aussi des principes de pureté du corps et pureté de l'âme que prône la religion catholique entre autres. Corbin (1982) défendra d'ailleurs que l'émergence de l'intimité dans la sociétés n'est due qu'à l'assimilation de cette distinction de l'âme et du corps qui donne lieu à une conception nouvelle du désir sexuel et de la répulsion construits eux aussi sur la scission de ce qui est propre et ce qui ne l'est pas (Serfaty-Garzon 2003). La salle de bain est le lieu où on l'on permet l'ouverture vers sa propre intériorité, mise en opposition avec l'extériorité in-sécurisante, en lien avec l'apparence et l'image du corps en société. Sur ce sujet de l'acceptation sociale en fonction de l'apparence, nous notons qu'un individu propre et de bien habillé est un individu de bonnes valeurs, de mœurs droites et honnêtes. En revanche, une grande difficulté des personnes sans domicile est de paraître suffisamment présentable pour avoir accès à ce à quoi ont accès les individus de la société : un travail, des droits, une considération...

Mais la salle de bain est aussi le lieu de re-centration sur soi, de valorisation de soi-même, et où le narcissisme est admis. C'est l'espace du secret du corps et de sa vulnérabilité, sa réalité corporelle s'impose à l'individu, là ou dans le salon il se doit d'être le maître du jeu pour lui et pour tous les autres présents dans la pièce, il contrôle son territoire et le défend face à l'altérité. La salle de bain est le lieu de reprise de contrôle sur soi-même.

On ne peut aller à l'encontre de ces observations qui montrent que l'habitat n'est pas que matériel et logistique. Il s'agit de considérer que l'habitat se construit aussi par le vécu, et les images qui constituent l'habiter, font partie du logement. Un des indicateurs les plus concrètement mesurables de cet aspect, est la valorisation de la vue depuis un logement. La vue, qui ouvre vers l'extérieur et permet une projection en dehors de l'unité d'habitation, est aujourd'hui un élément incontournable de la valeur d'une maison. Cet accès vers l'extérieur est monétisé et devient même une caractéristique clivante sur le cahier des charges. Au delà de la vue, la lumière et la circulation de l'air, qui bien qu'elles fassent appel à une conception hygiéniste, sont aussi des éléments concrets qui renvoient à des images construites sur le vécu passé ou la projection future, qui orientent notre perception du monde. La couleur des murs ou la matière au sol ne sont que des exemples de plus qui viennent valider notre sous hypothèse : habiter un espace n'est pas qu'une affaire de gestion logistique, il y a une dimension immatérielle.

Bien que dans la pratique individuelle des espaces de l'intérieur, la maison ait une dimension ontologique importante, dans le contexte familial ou autre modèle collectif, elle reste un espace de reproduction des rapports sociaux. Elle est le marqueur premier de l'état d'une société et de ses normes. La manière dont l'espace intime est habité et organisé indique l'appartenance à un groupe social, souvent dépendant de la classe, donc de l'accès à la culture, et de l'identité individuelle. Aussi, l'évolution de l'espace domestique est le reflet de l'évolution sociétale, et l'habitat est un élément profondément social.

2. Construction historique et politique de l'espace domestique

2.1. Autour du travail, et des classes

L'objectif de cette deuxième grande partie est de démontrer qu'il y a eu une construction historique et culturelle de nos habitudes et modes d'habiter actuels. Pour cela il nous faudra traiter du travail, domestique ou non, du rapport au logement qu'il conditionne, mais aussi des évolutions sociétales qui ont construites le rapport au public, au privé, et à leurs origines, les notions d'intimité et de civilité.

La sphère du logement (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018) est considérée comme *sphère* car elle comprend un ensemble de caractéristiques sociologiques à la dimension essentielle. Parmi ces caractéristiques figurent les suivantes que l'on reconnaîtra comme dominantes. En premier lieu, le fait qu'il s'agisse d'un certain type d'espace séparé des espaces collectifs et que ce soit un lieu pour la reconstitution des forces. Mais il est également question concernant le cadre de vie familial que l'espace domestique soit identifié comme le lieu de développement d'une vie intime et des éventuelles activités professionnelles. Pour finir, il est le déterminant d'un statut social qui définit le lien entre un individu et son logement (propriétaire, locataire, squatteur...).

Les catégories d'analyse politique et historique de l'espace domestique qu'incarnent le genre, les classes, et le rapport au privé et public, constituent la suite de notre développement. Ces catégories sont indissociables les unes des autres, et se font écho malgré la césure qu'implique la construction d'un plan par parties. Pour autant, il a semblé intéressant de segmenter l'analyse afin d'y rattacher des études spécifiques et plus abouties, du genre, des classes, et de la relation entre privé et public.

Si l'évolution dans l'histoire de l'espace domestique n'est pas qu'une question liée aux femmes, il y a des liens forts entre le rapport des genres à l'espace, et la division du travail que traduit l'occupation de différents espaces dans la maison. L'ouvrage *Le monde privé des femmes, genre et habitat dans la société française* (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018) paraît être un appui intéressant pour étudier la construction de l'espace domestique en utilisant le genre comme grille de lecture. Aussi, en reprenant les questions que posent les auteurs dans leur introduction, nous amorçons la réflexion sur les mécanismes du processus de construction de l'espace domestique dans l'histoire. De la même

manière, l'évolution de l'espace domestique est en liens avec celle des classes sociales, et des milieux d'habitat. Au cours de la réflexion exposée dans cette partie, nous prendrons le parti de suivre les tendances à l'initiative des grandes évolutions, celles-ci ne répondant pas au suivi d'une classe ou d'un milieu spécifique. Nos exemples serviront donc à illustrer les évolutions globales de l'*espace domestique* et pourrons donc être issus de différents contextes de classe, de milieu d'habitat (ville campagne), ou de genre.

Cette deuxième partie s'intéresse donc à la construction socio-historique de l'espace de la maison, et à son emprunte dans nos usages actuels de celui-ci. Nous tenterons ici de répondre à la question qui suit :

Quels sont les héritages historiques qui constituent nos modes d'habiter actuels ?

2.1.1. le rapport au travail conditionne le rapport à l'habitat

Ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle que la conception de l'habitat et l'organisation dans l'aménagement intérieur change de manière conséquente. Avant le XVIIe (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018), les habitations sont des espaces qui se définissent par une promiscuité entre les habitants, et une poly-fonctionnalité des pièces. On y regroupe les tâches et actions propres à la vie quotidienne, mais aussi bien souvent, au travail. Du XVIIIe au XIXe les femmes se retirent progressivement de la sphère économique matérialisée par l'espace public, et se cloîtent à l'intérieur de leurs maisons, tandis que les hommes développent leurs activités d'apparence publique (Dufrancatel et Perrot 1978). On commence donc à distinguer au sein de la maison les espaces privés des espaces de réception. Distinction qui va s'accompagner d'une sexuation des usages des pièces.

En Angleterre, avec la révolution industrielle, on observe chez la bourgeoisie une évolution dans la construction du foyer qui est désormais pensée comme le lieu du huit clos familial et de l'enfermement féminin, ce point sera abordé par la suite. Cependant, la bourgeoisie se distingue ici des autres classes sociales telles que l'aristocratie et les classes laborieuses pour qui cette ségrégation et sexuation des

espaces est alors moins prononcées et se fait plus tardivement. Pour les classes laborieuses, l'évolution de l'espace intérieur et des habitats ouvriers à cette époque se fait en plusieurs étapes. D'abord avec l'éloignement de la maison de l'espace de travail, ceux-ci étant auparavant un seul et même lieu, exception faite du travail domestique, puis avec la spécialisation dans l'utilisation des pièces.

La séparation entre le domicile et le lieu de travail productif ne caractérise pas les sociétés humaines en générales, mais les sociétés industrialisées (Chollet 2016) rappelle Mona Chollet s'appuyant sur l'ouvrage *Housewife* de Anne Oakley (Oakley 1974). En effet, avant la période d'industrialisation, les principales activités, selon l'exemple fourni, en Grande Bretagne, sont la production de textile et l'agriculture. Ces dernières, tout comme les activités d'entretien de la maison, soit le travail domestique, font partie d'un tout productif, auquel participe la famille au grand complet (mari, épouse, enfants, serviteurs des deux genres, apprentis...) questionnant ainsi les actuelles notions de famille, de maison, et de travail domestique. Ce mode de fonctionnement est également à mettre en lien avec l'utilisation des pièces. Car c'est avec le début de l'industrialisation et l'émergence de la période ouvrière, que s'est accentuée pour les classes laborieuses, l'usage spécifique de sous-espaces dans la maison, et avec elle, la fin de l'utilisation du hall comme espace de repos, de cuisine, et de vie. L'usage de la cuisine comme espace isolé du reste de la maisonnée, ne se répand au sein de la classe ouvrière qu'à la fin du XIX^e siècle. Cette spécialisation ayant commencé pour les classes plus élevées, peu après le Moyen Age. Ces pratiques se propagent jusqu'en France, et y développent un nouveau style de vie organisé autour de l'autonomisation des logements, l'affirmation de la famille nucléaire et l'évolution du statut des femmes. L'adoption de ces pratiques par les classes bourgeoises et la diffusion de ces valeurs [...] pour la classe ouvrière sont permises par l'intervention d'un grand nombre d'acteurs privés et politiques. Pour résoudre la crise du logement, le patronat encourage *leurs ouvriers à acquérir au moyen de l'épargne, la propriété de leurs foyer domestique, et d'y retenir en tout temps la mère de famille* (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018). Les courants de pensées affiliés au catholicisme et les conservateurs vont venir appuyer cette norme de la famille nucléaire idéale qui se doit d'être propriétaire.

Quant au fonctionnement domestique pré-industriel, les femmes produisent au même titre que les hommes – et de la même manière, ces derniers appartiennent également à la sphère domestique. Cette équité se retrouve aussi du point de vue de l'éducation des enfants. Pour beaucoup de nos

réflexions, nous nous appuyerons sur les théories et partis pris de l'architecte Christopher Alexander. Aussi, ce dernier nous partage son point de vue sur la maison comme lieu qui réunit espace du travail et celui de la vie de famille (Chollet 2016). Selon sa conception de la maison, cet usage de l'univers domestique serait le plus bénéfique pour l'être humain. De cette façon, la femme n'est plus la ménagère, ou la mauvaise mère qui travaille ; le travail domestique est socialement reconnu et n'est plus attribué qu'à un seul des deux genres. On ajoutera à ces faits qu'en dehors des activités de tissage et d'agriculture, les femmes en Angleterre au XVIIIe siècle *fabriquaient, en tant que boulangères et brasseuses, la majorité du pain et de la bière [...] consommé dans le pays. [...] Les corporations d'imprimeurs, de libraires, de drapiers, d'orfèvres, de charpentiers, de forgerons, de pharmaciens...-admettaient les "sœurs" au même titre que les "frères". D'autres travaillaient comme prêteuses sur gages, agentes maritimes, assureuses ou souffleuses de verre. [...] On trouvait aussi des chirurgiennes, des oculistes et des dentistes renommées. [...] Que tous deux partagent ou non la même activité, la notion de dépendance financière d'une femme envers son mari était inconnue* (Chollet 2016).

Avec la montée en puissance du système de production capitaliste, la femme se trouve un nouveau rôle, celui de produire la ressource sur laquelle tout reposera ensuite : la main d'œuvre. Renvoyées au statut de procréatrice, les femmes deviennent au XVIIIe en France et en Angleterre, des individus affaiblis, privés de tout pouvoir, et cibles des chasses aux sorcières (Chollet 2018). La famille devient par suite logique une institution essentielle dans la production d'une force de travail. Parallèlement, le système capitaliste et ses modes de productions reposent sur une destruction massive de la vie (esclaves, biodiversité, communauté...) créant ainsi un fossé dans la considération sociale des emplois, sur lesquelles les femmes se rabattent. *Et le travail domestique fut.*

Dans la bourgeoisie du XIXe siècle, la norme est d'avoir des domestiques pour effectuer ce travail. Norme si bien installée, qu'il est difficile, car peu accepté socialement, de s'en passer. Certaines familles réduisent même leur budget nourriture pour pouvoir embaucher un domestique, et jouir de cette reconnaissance sociale que se permettent les plus aisés.

2.1.2. travail domestique, origine et évolution jusqu'à aujourd'hui

De nos jours, le ménage, et l'entretien de la maison traduisent à la fois un rapport de l'individu à l'espace, et à la fois, le travail invisibilisé des tâches domestiques. Mona Chollet dans son roman *Chez soi, odyssée de l'espace domestique* maintient que l'éternel recommencement du ménage chaque semaine, ou chaque jour, fait du travail domestique un travail ingrat, pénible, non valorisé, et qui n'est visible que quand il n'est pas fait. L'aspect ingrat de ce travail a en grande majorité été confié aux femmes, ou aux minorités ethniques immigrées, soit, les populations pour qui la considération est amoindrie (Chollet 2016).

De ce fait, l'aménagement intérieur est marqué par ce rapport à l'espace. Et les intérieurs dont le travail domestique est délégué à un employé (ou un esclave) ne répondent pas aux mêmes critères qu'un intérieur que l'on entretient soi-même. Ainsi, les intérieurs bourgeois en France au XIX^e siècle sont caractérisés par une importante présence d'objets décoratifs, bibelots, et tentures qui retiennent la poussière et rendent le nettoyage difficile. De la même manière, aujourd'hui, les parois entièrement vitrées et les sols en bois précieux des villas sont des calvaires pour l'entretien, et la pénible tâche du travail domestique est sans cesse reportée sur autrui. La volonté de mettre une distance entre le sale et le propre, le pur et l'impur, est marquée par l'aménagement d'espaces réservés aux domestiques, souvent cachés du restant de la maison. Le maître de maison préfère ne pas croiser ceux qui nettoient ce que lui salit, niant ainsi l'existence de cette crasse. Si celle-ci n'a rien de honteux à l'origine, elle devient (et avec elle ceux qui s'en occupent), objet de honte et de fuite. Cette conception de la maison comme merveilleuse machine magique qui fonctionne toute seule, et apparaît comme un havre de paix à l'abri du monde, devient l'idéal domestique.

Les femmes se sont retrouvées support de la projection de cet idéal domestique. Le modèle social occidental dans lequel nous évoluons a longtemps fait, et fait toujours de la femme, le modèle personnifié de la maison parfaite. Notamment à travers les images de la fée du logis, ou de l'ange du foyer, l'icône de la femme, reine de sa maison, qui en maîtrise et dompte tous les aspects, est devenu l'objectif à atteindre (Lawson 2012). Il faut dire que si l'image de l'épouse parfaite, femme de foyer dynamique et disciplinée a connu autant de succès chez la gent féminine, c'est qu'elle est apparue comme un sauvetage. Avant l'apparition de *l'ange au foyer* (Patmore 1992) créé par l'écrivain britannique Conventry Patmore, les femmes avaient pour elles peu d'occupations à leur disposition,

menant certaines jusqu'au suicide. *L'épouse oisive, délicate, effacée et, pour tout dire, le plus insipide possible représentait pour un homme l'attribut suprême de la réussite sociale. En rentrant chez lui il désirait trouver en elle une négation du monde violent qu'il avait construit au dehors, sur le dos des colonisés et des ouvriers (Chollet 2016).* Est alors arrivée une nouvelle image, l'image d'une femme moderne, qui trouve de la reconnaissance dans le fait d'être active dans la maison. L'action de fonder une famille deviendra alors pour ces nouvelles femmes un gage de réussite sociale, incluant ainsi le devoir d'entretien de la maison, où se jouent les rapports familiaux.

En termes d'expression de soi et d'épanouissement individuel, le soin apporté à l'espace domestique, bien qu'on puisse lui attribuer une dimension créative, est peu reconnu comme tel. Pourtant, trier, accorder, disposer, aménager, faire des assemblages d'objets complexes et cohérents relève bien d'un travail de réflexion et de création propre à chacun, comme le serait une œuvre peinte ou littéraire (Chollet 2016). C'est pourquoi il semble important de garder en mémoire que la perception du monde est dépendante du rapport au logement, et que la perception au logement traduit une norme sociétale, et donc un rapport au monde. Pour autant, on a souvent distingué par le passé travail domestique et esthétique domestique, notions qui aujourd'hui se confondent.

Mona Chollet établit un lien entre l'action de rangement, et l'écriture d'un roman. *Pourquoi respecter cette activité dans le domaine intellectuel et la mépriser dans le monde matériel? (Huston avançait une hypothèse intéressante: parce-que le texte a vocation à nous survivre, alors que le travail lié à l'entretien du corps nous rappelle notre mortalité (Chollet 2016).* Car oui, finalement, ranger son intérieur, c'est comme trier les mots, ne garder que ceux qui donnent du sens à la phrase, les plus essentiels donc, jeter, changer de place les morceaux de phrases... On verra plus tard, quel lien clair est établi entre l'ordre et la propreté physique et matérielle de la maison, et l'ordre intérieur moral. Qui n'a jamais éprouvé un bien être paisible après avoir lavé de fond en comble sa maison, sa chambre ou son bout de jardin ? Selon le philosophe Jean-Marc Besse, *Faire le ménage, c'est réunir de nouvelles conditions pour que quelque choses puisse avoir lieu (Chollet 2016).*

Ce besoin de faire de son chez-soi un espace propice au soi, se traduit par un certain intérêt pour l'intimité et l'individu.

2.2. Entre espace public et espace privé

2.2.1. Émergence et développement de la *civilité* et de l'*intimité* à l'origine du privé et du public.

2.2.1.1. L'espace privé : lieu d'épanouissement de l'individu

Les notions d'*intimité* et de *pratique individuelle* sont en lien étroit avec l'histoire du public et du privé. Pour en revenir aux prémices de cette séparation aujourd'hui admise, il faut revenir au Moyen-Age. En effet, le Moyen-Age marque le début d'une affirmation de l'État comme entité. À cette époque, vie privée et intimité se confondent au sein de la vie collective. Aussi, on associera rapidement ce qui relève de l'État au public, et ce qui relève du particulier, au privé. La porosité de la limite entre public et privé s'explique alors par le manque d'affirmation de l'État avant cette époque. Mais la division de ces notions semble plus complexe au regard de certains cas où les motifs d'action de certains individus se justifient par l'attrait de l'intérêt collectif, le fait que des individus se fassent eux-mêmes justice, ou devant les défaillances de l'État à assurer protection à chacun dans les périodes de crises. Quoiqu'il en soit, cette scission va avoir pour conséquence à la fois l'amorce du développement de l'intimité et d'une nouvelle pratique de l'espace centrée sur l'individu, mais aussi, en faisant de la famille une entité qui échappe au regard de l'état, le développement de celle-ci comme unité d'entreprise. Autonome sur les actions bonnes et mauvaises de chacun de ses membres, la famille devient une institution avec un ordre propre qui régule la vie domestique comme le ferait l'état dans l'espace extérieur à la maison. Ainsi, la famille est à la fois le territoire de replis, lieu d'intimité et de protection, mais aussi un espace de règles et de normes. Les jeunes femmes y sont formées à la vie domestique et au rôle de bonne conjointe, elles y apprennent le sens du devoir, catalysant ainsi au sein des espaces intérieurs, les codes sociaux imposés au sein des espaces extérieurs. C'est ce que remettront en cause les révolutionnaires, contestant l'abus d'autorité et l'influence de l'état sur la vie privé (Aries, Duby, et Ranum 1999).

Jean Louis Flandrin émet une hypothèse selon laquelle le développement du goût de l'intimité serait lié à l'émergence d'une société moins tolérante des choses du corps et d'une morale trop stricte (Jean-Louis 1976). Morale à laquelle les libertins offrent une réponse. *Le goût de l'intimité semble avoir été*

d'abord une réaction des libertins contre la sévérité de cette morale. Il paraît naître à la fin du règne de Louis XIV, lorsqu'elle est devenue étouffante, et manifeste la volonté de vivre librement sous une société extrêmement sensible au scandale (Flandrin) (Serfaty-Garzon 2003). Mais encore une fois, il s'agit d'une pratique surtout initiée par les bourgeois. La conquête de l'intimité se fait au travers des siècles, en voilà donc plusieurs indicateurs (Aries, Duby, et Ranum 1999): évolution de la littérature de civilité qui indique ce qu'il est bon de faire en public, et ce qu'il faut garder pour l'espace privé. Le corps est au centre de ces changements. Il s'agit désormais d'éloigner son corps de celui des autres, grâce à des gestes, des vêtements, des pratiques nouvelles. C'est l'apparition de la pudeur, mais aussi de sa transgression.

Autre indicateur, la littérature autographe qui marque une nouvelle connaissance de soi. C'est naturellement aussi un indicateur flagrant de la propagation de l'alphabétisation. Aussi, les valeurs ne sont pas placées aux mêmes endroits. Et si auparavant la qualité d'être seul ne convenait pas à un Homme, désormais elle lui confère un statut valorisé. Quatrième apport engendré par l'émergence de l'intimité : l'amitié. En effet si aller seul est une nouvelle pratique appréciée, partager cette solitude avec une personne de choix est tout aussi nouveau et appréciable. D'avantage portée sur l'intérieur de la maison, se développe en parallèle la notion et la pratique du goût. Ce nouvel art deviendra inspirant pour les peintres, notamment en Hollande qui font de l'espace domestique le support d'un réel mouvement (Collignon et Staszack 2003).

Enfin, ces évolutions de mœurs ont leur impact sur l'agencement matériel des maisons et intérieurs domestiques. Les pièces deviennent plus petites et plus nombreuses, les espaces se spécialisent. La pièce qui servait auparavant de grande salle est désormais divisée en trois parties : la galerie décorée (prestige de l'habitat à la mode), la salle à manger et le salon. Se créent des espaces de communication (couloir, escalier) entre les pièces, et avec la quête du confort, une nouvelle répartition de la lumière et de la chaleur. On se référera ici à l'histoire de la cheminée aussi bien élément central de chaleur, de lumière, ou même outil de cuisine. Les modifications de l'intérieur de la maison, entraînent des modifications sur la conception du corps et de la pudeur. Mais si l'intimité trouve ses espaces particuliers au sein de la maison, celle-ci reste emprunte de la norme familiale. Aussi, à la rue, et aux espaces extérieurs, il convient d'avoir des espaces de secret, d'intimité cachée des normes sociétales, où sont permis, parce que non surveillés, les caractères et comportements déviants. Là où la maison incarne le lieu des sociabilités normées, la ruelle permet une alternative et devient le lieu du secret amoureux, politique ou d'affaire.

On peut donc résumer en trois phases ce qu'a engendré l'émergence de la notion de privé dans la société depuis le Moyen Age : 1. La conquête de l'intimité individuelle. 2. Des aménagements de l'espace domestique. 3. Une nouvelle forme de sociabilité non plus régie par la famille, mais par l'idée qu'on puisse échapper à la norme présente dans l'*espace public*.

2.2.1.2. L'espace privé : une alternative à l'influence étatique présente dans les espaces publics

Car la notion de privé s'est aussi construite avec et en complément de ce qui est civil, soit public, à savoir la rue. Le sociologue Norbert Elias identifie la rue comme un espace social. Elle est le théâtre de la mise en scène de l'individu (Elias, Laurent, et Kamnitzer 1939). C'est un lieu de travail pour la majorité, et jusqu'à la fin du XVIII^{ème}, début du XIX^{ème}, elle est marquée par une grande précarité et des illégalités (commerce de rue), mais celles-ci sont tolérées car elles participent au fonctionnement économique de la société. Toutefois, les efforts des autorités pour faire exister des marchés physiquement définis et contrôlables, et donc affirmation d'une autonomie de l'échange marchand sur le reste des activités sociales, sont aussi un des mécanismes à l'origine de l'émergence des institutions policières européennes. En nous appuyant sur la pensée développée par Michel Foucault, nous soutiendrons que c'est cette police qui permet de définir et faire respecter la frontière entre ce qui est privé et ce qui est public.

La rue est aussi un lieu où l'honneur est mis en danger. On y répand des rumeurs, défie les individus, et les déviances y sont pointées du doigt. L'espace domestique apparaît alors comme un espace où il y a une volonté de protéger / contrôler son honneur. La sexualité aujourd'hui affaire de l'intime et de l'espace domestique était également une pratique de l'espace public. On la considérait comme un rite, une norme viriliste, et le viol était une chose banale et non punie.

La porosité entre le public et le privé est due à l'exiguïté des espaces domestiques et à la nécessité du travail dans les maisons. Cette porosité est d'autant plus forte lorsqu'il n'y a pas de spécialisation des pièces de la maison, ni de séparation entre les pièces et espaces de circulation. *À l'époque, la société est la règle, la solitude est l'exception* (Evans 1982). La société entière est marquée par la promiscuité spatiale. Ce qui n'implique pourtant pas une proximité sociale.

La sacralisation du domestique augmente avec le développement de la dimension immorale de la rue, et avec le raffinement de la convivialité. Et le privé a des répercussions sur le public : la santé publique, la politique publique, l'économie, la culture en sont améliorées. L'évolution de cette dimension immorale de la rue amène à un remaniement de l'aménagement urbain et des pratiques de rues, menant à sa neutralisation. L'espace public de par son côté *mouvement révolutionnaire*, conflits, violences, revendications ouvrières et autres formes de revendications font l'objet de surveillance policière et font lieu de cérémonie de l'état. La rue est dès lors un espace de circulation, soit un espace *secondaire* en termes d'appropriation de la vie publique, là où avant la majeure partie de la vie se faisait dans l'espace public. Les pratiques des espaces se résument avec donc une multiplication des lieux de sociabilités en intérieur, accompagnée de la neutralisation des rues. Ces espaces intérieurs vont avec l'intensification et la diversification des activités politiques. Ces lieux permettent ce que la convenance ne permet pas chez soi. Ces lieux associés à la fête, la sociabilité, l'échange et le partage, sont essentiellement des lieux de pratique masculine. Cependant les femmes développent aussi leurs pratiques "intérieures". Les lieux de travail s'étendent aux usines, lavoirs, marchés, boutiques... et le foyer voit son utilisation s'étoffer.

Les espaces de pratiques de l'époque sont classables en trois catégories. Le cercle public, territoire d'échange État / privé. Le cercle intermédiaire, lieux de sociabilités choisies, et enfin le triptyque gagnant, le Foyer, accompagné de Femme et Famille : l'espace domestique. Ce dernier est empreint de valeurs morales et politiques, et son entretien, comme sa décoration sont appelés *art féminin* catégorisant ainsi en travail genré une tâche qui relève du nécessaire et de l'indispensable.

2.2.1.3. L'espace privé : reflets et transparence des codes de la vie publique

Avec l'apparition des chambres privées, arrivent les lits individuels, et le développement de l'autonomie de la personne, prière, monologue intérieur, ce qui vient impacter rêves et cauchemars (Corbin 1982). Le développement des pratiques hygiénistes laisse paraître la volonté de purifications. Influence de l'ordre physique sur le moral, la purification va désormais tenir une place importante dans l'usage des espaces domestiques. Toujours dans un usage bourgeois de la maison, les intérieurs rangés et esthétiques marquent une volonté de se distinguer du peuple « crasseux ». Cette distinction va avec

la dissociation de l'âme par rapport au corps. Certains mouvements de pensées présentent le corps comme ennemi de l'âme. Le physique comme ennemi du psychique. C'est en tout cas la représentation que se fait la bourgeoisie, faisant ainsi écho à leurs conditions, qui craint d'être menacée par le désordre des classes laborieuses.

Concernant le lien entre propreté physique et la propreté morale, il devient le leit-motiv des acteurs sociaux et des sociétés de l'époque et de maintenant, les *sociétés de prophylaxie sanitaire et morale* (Serfaty-Garzon 2003). Elles tenteront d'ailleurs de faire entrer l'éducation sexuelle dans l'enseignement public féminin en 1903, mais en vain. L'évolution des normes d'hygiène joue sur la manière dont l'habitat populaire et ouvrier est conçu. Les classes bourgeoises endossent le rôle d'exemple suivi par les classes laborieuses. Les classes aisées éduquent et moralisent les classes populaires qui perçoivent l'intérieur bourgeois comme habitat modèle. On parle de philanthropie de l'habitat. Ce nouveau mode d'habiter se positionne en opposition aux cités ouvrières où règnent le contrôle social, l'intrusion, le conflit de cohabitation, et où on notera une absence d'autonomie domestique.

Au milieu du XIX se dessinent alors trois acquis.

1. Le droit à la solitude (qui prend pour biais l'individualisme)
2. Le principe de sociabilité élective qui qualifie l'association avec des individus ou groupes d'individus choisis. Ces groupes sont en général formés sur un partage de communs (goût pour la littérature, la science, le sport).
3. Une valorisation de la famille. La famille représente l'élite, la norme, l'objectif à atteindre. Cette valorisation participe à créer un affect de la maison. Les notions de familles et de maisons sont alors très proches.

De ce changement des mentalités qui amène un repli sur la famille et les valeurs domestiques, apparaissent des changements dans la vie matérielle et spirituelle, notamment dans la relation aux institutions étatiques et familiale. Le besoin de s'isoler en pièces séparées apparaît à la Renaissance en Toscane (toutes classes confondues), puis Byzance X^{ème} et XI^{ème}, bourgeoisie Angleterre victorienne, France urbaine XX^{ème}... (Aries, Duby, et Ranum 1999). Aussi les besoins d'espace privé se font à travers trois grandes évolutions sociétales :

1. L'intervention de l'état dans l'espace social : *interdiction des pratiques personnelles de défense sur l'honneur, promulgation des lois somptuaires* (Serfaty-Garzon 2003) les gens ne se font plus justice eux-mêmes, et risquent même d'être punis pour des pratiques auparavant normées. Cette prohibition en lieux publics justifie un besoin grandissant d'espace privé car les agissements n'y sont pas répréhensibles.
2. Le développement de l'alphabétisation, qui avec les lectures silencieuses amène des moments de réflexion solitaire.
3. Enfin, le développement de nouvelles formes de pratiques religieuses qui proposent un retour sur soi (prières, examen de conscience, journal intime, méditation solitaire).

Du point de vue du rapport de l'individu à la société, l'époque des Lumières est une époque révolutionnaire. Notamment dans la prise de position des individus, et les exigences du contexte de société. La vertu de la vie privée s'accorde avec la vertu de la vie publique. C'est à dire que l'individu doit atteindre sa révolution individuelle et se doit d'être transparent afin de montrer qu'il n'a rien à cacher et qu'il place, comme le veut la norme contemporaine, son intérêt après l'intérêt public et celui de la nation. C'est une forme d'obligation à l'égard de la sphère publique. A cette époque où gronde la crainte du complot, tout ce qui n'est pas public est considéré comme caché, et donc suspect. On assiste alors à une politisation de la vie privée.

Le patois, mal vu, est éradiqué de la langue acceptée. On lui préfère le français, compris de tous, lissant ainsi les aspérités identitaires. De la même manière le vêtement tend à intégrer tous les individus à la norme, une identité nationale unique. L'État attaque la religion, atteignant ainsi la dimension intime et privée des pratiques religieuses. Du point de vue de la recherche d'intimité, on a donc fait un pas en arrière. Pourtant, dès 1791, l'article 184 du code pénal prône la punition pour atteinte à la pudeur. Le domicile est targué d'inviolabilité. En 1795 les perquisitions nocturnes sont interdites. On reconnaît au privé une forme de dignité légitime, mais on retrouve également dans cette reconnaissance du privé, le rôle de la police, et des autorités.

La privatisation devient un droit et pourquoi pas une revendication. Mène-t-elle pour autant à l'individualisme contemporain ?

2.2.1.4. L'espace privé, lieu de développement des identités individuelles, et base arrière de l'espace public revendicatif

Le XIX^{ème} siècle est l'âge d'or de l'individualisme. Individualisme qui dynamise la sphère publique et le débat social qui y a lieu. La sphère publique devient alors un enjeu d'appropriation et d'expression collective. Enjeu présent dans toutes les couches sociales, mais qui se traduit de manière plus particulière chez les groupes de contre-culture et cultures opprimées par une "reconquête" de la rue. *Qu'il s'agisse des avant-gardes intellectuelles et artistiques, des groupes féministes, des catégories sociales que les médias ayant recourt à un vocable amalgamant appellent "les exclus" ou de la jeunesse, la poussée de l'individualisme se traduit de nos jours dans la sphère publique par une reconquête de la rue, où se déroule accessoirement leur activisme lorsqu'il veut acquérir sa pleine force symbolique* (Serfaty-Garzon 2003).

Une reconquête qui se répercute sur la vision du chez soi, du privé et familial, et de la sphère publique. Les espaces publics sont des espaces de revendication d'une individualité (orientation sexuelle, condition sociale, handicap...) la seule souffrance intime socialement acceptée dans l'espace public et privé est le deuil. Malgré tout, la famille conserve une place importante dans l'espace domestique et dans l'identification à un *nous*. Pour autant dans chaque lieu collectif, on garde un besoin d'espaces privés.

Selon Norbert Elias, la privatisation est consubstantielle à la civilisation. Levinas complétera même en disant que l'habitation est consubstantielle à l'intimité avec soi-même. Enfin, selon Michel Foucault, l'espace domestique se définit comme un *produit d'un état de la société destiné à se transformer avec elle* (Serfaty-Garzon 2003). Nous retenons de ces affirmations que l'intimité, la privatisation, et l'usage individuel de certains espaces de la maison et de la rue, sont inhérents au mode d'existence par lesquels ils sont produits. Ils fonctionnent de pair avec leurs homologues, et ne peuvent exister sans être en opposition avec ce qu'ils ne sont pas. L'intimité découle des civilités, le privé du public, l'aspect individuel de l'habitat, de sa dimension sociale.

Il est donc admis ici que les modèles de logement et les formes de l'habiter sont en lien direct avec l'environnement et les évolutions de société. Les héritages historiques dont sont empreintes nos pratiques de l'espace domestique aujourd'hui sont le travail domestique, qui reste aujourd'hui et

malgré sa construction historique reconnue comme genrée et inégalement répartie, une tâche au centre des préoccupations féministes actuelles. Si les pratiques sont bien moins majoritairement attachées à un schéma binaire classique dans leurs conceptions de la femme au foyer, et de l'homme aux tâches *rudes*, elles n'ont toujours pas dépassé cette dualité. De la même manière, la conception de l'intimité et des civilités, bien qu'ayant longtemps et souvent changé, ces notions sont aujourd'hui au fondement de la gestion des espaces d'une maison. On alloue désormais à la maison une dimension d'épanouissement solitaire, un espace de droit à la solitude.

Il est temps d'étudier maintenant si ces héritages de l'espace domestiques classiques sont réemployés dans un contexte de gestion collective, et de quelle manière ils le sont. Comment sont pratiqués la gestion collective du travail domestique et le droit à la solitude.

3. L'appropriation dans l'acte d'habiter le chez-soi

Ce chapitre s'intéresse justement à l'appropriation et à la cohabitation dans des espaces collectifs. Nous tenterons d'y intégrer des réflexions sur la conception de l'espace, l'objectif étant de venir valider ou invalider l'hypothèse selon laquelle il faut une conceptions commune des espaces pour en partager les usages. Pour cela nous avons fait le choix de centrer le développement qui va suivre sur l'individu et son rapport à l'espace et aux autres, utilisant comme point de départ le postulat que c'est par le rapport individuel à autrui que se constitue le collectif. Dans cette partie, nous cherchons alors à répondre à la question que voici:

En quoi habiter des espaces communs implique une conception commune de l'habiter ?

3.1. L'appropriation du chez soi par le marquage et la protection de l'univers domestique

Voici quelques affirmatives qui viennent se positionner en résumé des parties précédentes. Au XVII^{ème} siècle, l'*espace domestique* est un territoire qui a suivi de nombreuses évolutions sociales. L'aménagement domestique devient un enjeu au centre des préoccupations individuelles et collectives, qui ont pour objectif la préservation de l'autonomie de l'individu, et le développement de nouvelles formes de sociabilités en place. Toutes ces modifications entraînent une évolution dans les rapports qu'entretient l'individu avec son habitat, ainsi que dans la considération du corps dans l'espace (Serfaty-Garzon 2003), que l'on rapporte aujourd'hui à la notion de *proxémie*⁸. On a une transformation de la sensibilité et avec elle, de la notion d'intimité et des règles de civilité qui en découlent. Ces phénomènes de retour sur soi, développement de l'espace domestique, et de *société choisie*, sont les fruits de l'apparition du *bon-goût*, qui succède à la *courtoisie* du Moyen-Age et au *bien dire* de la Renaissance.

8 La **proxémie** ou **proxémique** est une approche du rapport à l'espace matériel introduite par l'anthropologue américain Edward T. Hall à partir de 1963. Ce néologisme désigne d'après lui « l'ensemble des observations et théories que l'Homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique ». Hall a remarqué que ces distances varient selon les cultures considérées, elles varient également selon les lieux où l'interaction se déroule, ce qui signifie qu'elles doivent être prises en compte par les architectes et designers. Elles sont par exemple différentes dans des lieux publics comme les ascenseurs ou les transports en commun.

Le *bon-goût* c'est ce qui, à l'origine des règles de civilités, façonne irrémédiablement les règles de l'intimité qui s'inscrivent en opposition du paraître en société. Il traduit à la fois l'apparence mais aussi l'intériorité des individus, leur façon d'apparaître au monde, leur rapport aux choses, là où la courtoisie et le *bien dire* se rapportaient à la relation entre soi et autrui. Selon l'historien Jean Louis Flandrin, le *bon-goût* est l'affaire de l'apparence et de l'intimité (Jean-Louis 1976). Le trait d'union entre ce que l'on est pour soi et ce que l'on montre aux autres. Ce bon-goût peut être aujourd'hui associé aux théories issues de la réflexion bourdieusienne qui traitent de la *distinction* (Bourdieu 1979). Ce qui marque la différence entre ce qui appartient au bon-goût et ce qui n'y appartient pas, c'est la capacité à avoir eu l'occasion ou non d'acquérir une disposition esthétique. Pour Bourdieu cette disposition n'est pas seule conséquence de la classe liée à la profession et au niveau de richesse, mais de tout ce qui en découle et qui nourrit l'appartenance à une identité ; la distinction se fait avant tout sur une appréhension de la culture. A titre d'exemple, la classe bourgeoise construit son identité sur un principe de *distance au monde* qui fait que ce qu'elle identifie comme n'appartenant pas au *bon-goût*, correspond à tout ce qu'elle n'identifie pas comme relevant de la culture bourgeoise. Dans *trente ans après la distinction de Pierre Bourdieu*, l'auteur Fabrice Ripoll s'intéresse à la spatialisation des structures sociales dont il est question dans *la distinction* (Ripoll 2013). Si cette spatialisation se fait à un niveau résidentiel par une répartition géographique des logements, nous préciserons qu'elle agit également à l'échelle domestique avec une organisation des objets, formes et couleurs dans l'espace intérieur de la maison. Ce mode d'organisation de l'espace ultra local et privé vient ainsi marquer visuellement les divergences culturelles qui s'étendent des classes laborieuses, aux classes bourgeoises. Car ce bon goût influence des nouveaux besoins et donc les dispositions matérielles, et architecturales. C'est aussi ce qui définira la norme d'un intérieur domestique selon laquelle la disposition matérielle semblera en ordre ou en désordre. Il place l'individu comme consommateur et le commerce s'organise donc autour de l'individu pour développer ses produits et de cette manière, conditionne ce qui selon les époques et lieux paraîtra *beau* ou *adapté* dans un intérieur de maison, et donc indirectement la décoration et la manière de s'approprier les espaces et objets par le *marquage* de ceux-ci.

3.1.1. Culture de l'habitat et *marquage*

Le modelage des espaces est fonction des différents espaces, et typologie d'objets ou de groupes d'objets qui y figurent. La décoration comme manière de marquer l'espace selon sa propre image et son propre référentiel de norme, la bibliothèque qui indique un rapport au savoir mais aussi à l'objet livre comme objet de décoration, le placement de l'ordinateur ou de la télévision, l'exposition d'une collection, tout dépend d'une norme d'ordre. L'aménagement et le modelage des espaces est aussi fonction du rapport au travail et de ce que chaque profession permet en termes de *travail à la maison*, et surtout d'espaces de travail dans la maison. Opère alors une *micro-politique des territoires personnels et communs* (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018). Nous aborderons les mécanismes de cette *micro-politique* selon les axes de l'appropriation par la décoration et l'entretien de la maison, ainsi que celui de la protection comme éléments intégrés à l'habiter. Ces axes seront à ré-évaluer au prisme de la cohabitation en contexte de confinement.

Versant actif du chez soi, l'appropriation est action sur ce qui est "hors-soi" pour le rendre propre et y reconnaître le soi, et retentissement de cette action sur l'habitant. Dans sa traduction morale elle est de l'ordre de la non violence et du gauchissement de l'être (Serfaty-Garzon 2003). S'approprier l'espace varie selon la culture et les individus. La culture détermine la production et l'appropriation de l'espace. *Un groupe social appelé culture produit une organisation de l'espace en fonction des valeurs de représentation du monde* (Filiod 2003). D'ailleurs, le système social est selon le système spatial. Il existe quatre facteurs déterminés par l'anthropologue Amos Rapoport qui régissent l'organisation de l'espace (Rapoport 1968):

- la *culture* : ensemble des idées, des institutions et des activités ayant pris forme de convention pour un peuple
- l'*ethos* : la conception organisée du sur-moi
- la conception du monde : la manière caractéristique dont un peuple considère le monde
- le caractère national : le type de personnalité d'un peuple, le genre d'être humain qui apparaît en général dans cette société.

L'appropriation c'est l'ajustement d'un objet, sujet, espace pour qu'il sonne juste avec le soi, l'adapter à soi et donc en faire un support de l'adaptation du soi. Ce besoin de s'approprier des lieux ou objets nourrit et traduit un besoin de sécurité. Une fois appropriés, s'en dégage une forme de légitimité à en disposer ou reconnaissance sociale dans l'injustice d'en être dépossédé.

En termes d'appropriation sociologique, d'après l'école Marxiste, cette approche rejoint une conception selon laquelle le travail serait une impulsion motrice humaine primordiale. La nature est utilisée pour produire, et représente ainsi la ressource nécessaire à la réalisation du potentiel humain, qui pose ainsi sa marque sur un objet. Ainsi, les capacités de l'humain passent du statut de potentialité, à celui de réalisation matérielles. Cependant, les objets réalisés sont déjà dans le hors soi. Ils ont *acquis une existence autonome* (Serfaty-Garzon 2003) et n'appartiennent déjà plus au processus même d'appropriation. L'action d'appropriation réside dans le savoir-faire intériorisé par l'individu, qui a permis la réalisation. L'action d'appropriation est le fait d'avoir une action sur le monde, permise par des aptitudes elles-mêmes héritées d'une éducation et d'une socialisation.

Les phénomènes de personnalisation et de marquage se distinguent de l'appropriation de par leur aspect matériel et essentiel. De plus, le marquage prend toute sa légitimité et son sens dans l'existence d'un *nous*. Ils sont des indicateurs de la territorialité car ils indiquent une intention d'usage exclusif d'un espace ou domaine abstrait par une personne ou un groupe. Conditionné par des facteurs conjoncturels (peurs, besoins, envies...), le marquage se fait via des habitudes, des rituels. Il permet le contrôle et la maîtrise du territoire, mode selon lequel l'individu s'inscrit dans son rapport au monde. C'est ce rapport, doublé des marquages donc, qui vient conditionner l'ordre et le désordre. Pour reformuler, la référence de l'ordre découle des marquages et de leur organisation dans l'espace.

Les objets donc, sont des indicateurs de territorialité et leur disposition traduit l'ordre référent en place. Ils sont la mémoire intime. Leur transmission, ou autre mode d'acquisition sont réglés et sont des marqueurs de position sociale, d'une place dans la famille et donc de la pérennité d'une lignée. L'expression du soi à travers les meubles et objets est tributaire des relations sociales. Ces relations varient selon leur nature, leur structure, et leur force. Selon Duncan, plus on a de reconnaissance sociale, moins on a besoin de décorer et dépenser pour montrer qui on est et *faire ses preuves*. D'ailleurs, certains objets, tels que les éléments d'un salon bien équipé pour accueillir, un vidéo-projecteur qui permet des soirées de couple réussies, ou une cuisine moderne toutes options, sont

maintenant utilisés par la société de consommation comme garantie d'intégration sociale. Ces objets et aménagements sont donc un reflet et fonction du soi, mais aussi ceux d'une culture. On parlera de culture de l'habitat

La culture de l'habitat est à la fois un acte de soumission à des normes culturelles, un mode d'intégration sociale, et à la fois un acte de résistance à ces normes par l'expression de l'ipséité. On recherche la liberté d'exercer sans conformité. Mais la maison n'étant pas le seul espace d'expression du soi, il existe la possibilité de ne pas s'en servir comme espace de libre exercice et uniquement comme objet de valorisation sociale.

Cette culture de l'habitat est composée d'homologues opposés qui structurent les espaces de l'habiter. Un de ces couples d'homologues le plus prégnant et sur lequel nous nous appuyerons pour développer la suite de notre réflexion est l'opposition ordre/désordre.

3.1.2. Ordre, désordre et décoration comme éléments de l'appropriation

La décoration et l'entretien de la maison sont des composantes essentielles du marquage. D'ailleurs l'un est déterminant du second puisque l'ordre et le désordre étant deux définitions d'une manière d'organiser l'espace, il ne tient qu'à une action d'entretien pour œuvrer à une remise en ordre, et donc à une forme d'agencement des objets dans l'espace. Cet agencement des objets dont dépend l'action de remise en ordre est fonction d'un choix de décoration. C'est en choisissant une décoration, telle ou telle manière d'organiser l'espace, qu'on détermine l'ordre référent. L'ordre n'est qu'une variation algorithmique subjective du désordre [...] une manière d'être et d'arranger le monde (Filiod 2003).

Dans tout désordre il y a une cohérence dans l'assemblage, une esthétique de l'hétéroclite, dans le sens qui n'a pas d'unité. Aussi, le désordre est déterminé par la complexité et la cohérence (variables selon les cultures/ influences culturelles) d'assemblages d'objets. La qualification du désordre dépend de la perception (esthétique) et de la catégorisation (scientifique) : goût et classification.

Les mots intégrés à la langue française qui font référence au désordre sont des mots empruntés aux marchés et foules animées de l'Orient. Veulent-ils dire que le désordre est un autre ordre qui ne

correspond pas aux normes occidentales ? Cela fait appel à une logique de classification. Classification et opposition sont une forme d'ordre. La pensée structurale opère donc "par la diversification et la multiplication des catégories opposées – pur/impur; propre/sale ; comestible/non-comestible ; ordre/désordre ; masculin/féminin ; doux/amer (Warnier 1999)... Homologues opposés qui permettent de classer les objets et de créer de l'identité de l'habitat.

Le désordre domestique n'est rien de moins qu'un ordre qui ne correspondrait pas aux codes en vigueur et l'agencement de l'intérieur et de ses objets correspond à une scénographie artistique dont les habitants sont les metteurs en scène, régisseurs, spectateurs et acteurs.

Pour qualifier la complexité et la cohérence des objets qui s'y côtoient (objets venant d'époques différentes), on peut parler de sédimentation de l'espace domestique, voire de sédimentation complexe⁹, pour filer la métaphore géologique. L'univers domestique serait composé de dépôts successifs inscrits dans des temporalités, temporalités qui donnent une clé de lecture au désordre. Le rendu est alors plus lisible, et donc plus acceptable, plus supportable. Savoir que tel ou tel objet est ici pour un instant, ou à long terme change la conception qu'on aura de son inscription dans l'espace. Au vu de l'objet d'étude qui nous anime, la renégociation du partage des espaces collectifs en temps de confinement, cette notion de temporalité à son importance. Elle incarne l'inscription à long terme ou à court terme de l'utilisation d'un espace par un individu ou un groupe d'individus. L'utilisation de ces espaces, est déterminée par la manière dont est organisée la disposition des objets.

Concernant la décoration, à savoir, la disposition d'objets de couleurs ou de matières, elle se distingue du reste par son caractère non fonctionnel. Les espaces où s'entreposent les objets de décoration sont comparables à des autels. On y retrouve bien souvent une catégorie d'objets à part, des objets issus de l'extérieur, des matériaux brut non transformés comme des pierres, plumes ou coquillages. Dans ces objets porteurs d'histoires (pierres, branches, images, décoration, cadeaux...) chacun y voit le sens qu'il veut y mettre : la grandeur de la nature, que d'autres sont passés avant nous, le souvenir d'un lieu... Ils matérialisent un sentiment, une intention. L'espace domestique traduit souvent un rapport cultivé à l'environnement de vie, et à la nature, une domestication de celle ci, comme en témoignent l'entreposage de pierres ou les posters de paysages. On y retrouve aussi des objets fabriqués, soit avec

⁹ La sédimentation complexe fait référence à une accumulation d'objets se cotoyant alors même qu'ils sont issus de contextes différents et n'ont pas de point de convergence dans leur usage. Ce qui rentre en compte dans ces divergence c'est surtout la projection de court ou long terme de l'existence de ces objets à un endroit précis.

une fonction détournée, un vieux casse noix, une pipe de grand-père, des vestiges d'autres personnes, d'autres époques, ou d'autres lieux. Enfin on retrouvera des objets destinés à être décoratifs, marqueurs d'une époque et d'une mode bien spécifique.

Ces autels domestiques (Filiod 2003) sont des lieux d'entreposage d'objets non directement fonctionnels, porteurs de symboles, en lien ou non avec la religion. Ils sont des supports d'objets singuliers qui entrent dans l'univers domestique au fil de la trajectoire de vie des résidents (Filiod 2003). La cheminée s'est souvent vu jouer ce rôle d'autel entrepôt d'objets. Mais après l'entre-deux-guerres, les conduits ayant pour la plupart été bouchés, le chauffage au bois perd de sa centralité. Les autels ont migré et se sont multipliés. Aujourd'hui, presque toutes les pièces de la maison ont un semblant d'autel. La multiplication des lieux d'autels et l'absence de leurs cohérence augmente la potentialité du "désordre" comme un résumé biographique fragmentaire possédant ses règles et ses supports, ainsi que sa propre chronologie (Filiod 2003).

Nous aborderons dans le paragraphe qui suit le nettoyage comme mode de réappropriation des espaces. Le rangement permet de mettre/initier l'ordre en vigueur, redessiner les frontières du chez-soi. Lorsque l'on évoque une esthétique du désordre pour parler de compositions réfléchies ou se côtoient des objets de différents styles, combinant complexité et cohérence, il s'agit du principe de l'action de décoration qui n'est autre que la mise en scène de différents objets, couleurs, matières, et formes. Le ménage joue un rôle particulièrement savant dans l'appropriation de l'espace en collectif car il permet de remanier un espace, et de le restructurer à sa façon. Après quoi, s'y identifiant d'avantage, on saura y passer plus de temps.

Le philosophe Gaston Bachelard posera d'ailleurs sur le rangement et les objets du rangement une analyse fine. Dans la complexité du rangement, la maison, ses tiroirs et ses coffres plus que ses recoins ouverts, sont l'abri des secrets de l'intimité. L'armoire, pour Bachelard, dans toute sa dimension poétique, est, en plus d'être le lieu où l'on range, où l'on stock, l'espace de l'ordre. Ordre qui porte l'histoire de la famille, des aïeux, et qui malgré sa discrétion est son secret, est l'ordre référent de la maison. Qui pensait qu'on pouvait ranger n'importe quoi n'importe comment ? Ceux là font défaut à l'acte d'habiter proprement, c'est à dire d'habiter selon soi, en plongeant ses racines dans les aspérités de la maison (Bachelard 1958). L'armoire, en bonne gardienne, porte aussi en elle les saisons qui passent. En hiver on y stock le linge d'été, en été, les couvertures chaudes des longues nuits d'hiver.

En réemployant les écrits du socio-anthropologue Sofian Beldjerd (Beldjerd 2011), on établira ici que l'appropriation se fait par différents vecteurs, non substituables les uns aux autres et complémentaires. Ces vecteurs sont traduits par une intervention matérielle telles que le marquage et l'entretien affilié au travail domestique, mais aussi au moyen de pratiques plus rituelles telles que la domestication des espaces qui implique la mise en place de routines et habitudes. Ces routines traduisent eux même la manière dont le corps occupe l'espace.

Toutefois, avec un tel besoin de marquer les espaces et objets autour de soi, l'appropriation du chez soi peut facilement tendre vers un renfermement sur soi, un repli sur la famille, une quête de l'identité qui se veut rassurante. Car l'altérité représente aussi le risque de la perte de soi. La culture du chez soi est elle une crainte de la différence?

3.1.3. Protéger sa maison pour se protéger soi

La protection du chez soi prend différentes significations suivant les pays. Au Japon par exemple, l'usage d'attributs de surveillance et sécurité augmente à Kyoto, alors que le taux de cambriolage de Kyoto est inférieur à celui de Paris ou de New York (Bonnin 2000). Ces attributs ne sont pas seulement des outils de sécurisation du chez soi, ils marquent aussi la modernité, le rang social (Filiod 2003).

Il existe des communautés qui prônent un mode de vie qui serait recentré sur le *soi*, et qui nourrit l'objectif de s'isoler de manière hermétique à tout ce qui en est extérieur. Souvent ces *Gated communities* ne sont possibles que pour des individus aisés, riches, qui fuient la pauvreté, et la violence urbaine que celle-ci génère. Ce qu'ils fuient en réalité, ils ne l'ont peut-être jamais réellement expérimenté, et relève presque du fantasme. C'est en fait leurs croyances fondées par la médiatisation qui leurs donne un aperçu souvent biaisé de ce qu'ils qualifient de *violence urbaine*, *pauvreté*, *pollution*, et qui les pousse à se protéger. On retrouve ici le rôle important des images, et des croyances associées dans l'acte d'habiter (cf. 1.2.2.1. habiter avec tous ses sens) . Se développent dans ces communautés un sentiment *anti-urbain*, urbain dont elles se protègent au moyen de caméras et de système de surveillance, ce qui alimente une nouvelle forme d'économie ; l'économie de la peur. Toutefois, le sentiment de sécurité importe beaucoup dans la conception du *chez soi*. Pour les retraités,

on les appelle *retirement communities*. Elles sont destinées aux classes les plus aisées qui en marquent l'exclusivité en y interdisant l'accès aux plus jeunes. Elles prônent le *Golden Age* comme étant l'âge consacré aux plaisirs de la vie et à soi. Ce sont des espaces de vie où la séparation entre le *chez soi* et le monde extérieur est accentuée par différents dispositifs sociaux et spatiaux. Cela se traduit socialement par un groupe d'individus partageant une identité commune. Spatialement, cela est permis grâce à l'isolement géographique ou bien au moyen de dispositifs de protection ou sécurité.

Ce qui est recherché dans la protection du chez soi, que ce soit dans des communautés fermées ou dans une maison individuelle, c'est la certitude que l'intimité n'est pas accessible à n'importe qui. Lors d'un cambriolage on établit qu'il y a une relation qui se crée entre le cambrioleur et l'habitant. Cependant cette relation est déséquilibrée. Le voleur voit sans être vu. Il pénètre l'habitat et peut voir qui est là : ses objets personnels, des photos, ce qu'il lit, ce qu'il mange, où il vit. L'habitant ne sait rien de cette personne qui est venu visiter son intérieur. Il pénètre l'intime tout en gardant l'anonymat. On rapporte l'intérieur domestique au corps, et le cambriolage au viol. Nous noterons toutefois que cette appréhension du logis associé au corps de la femme, et probablement une qualification qui résulte du conditionnement subjectif des populations dominantes. Nous faisons ici référence à une conceptualisation du logement, qui serait construite selon des codes de masculinité et de bourgeoisie. D'où une définition plus ontologique du terme de chez-soi, qui serait *l'expérience immédiate d'une intériorité à laquelle le sujet, l'être à la conviction d'avoir l'accès le plus complet, et le plus privilégié (Serfaty-Garzon 2003)*.

Après un incendie, un cambriolage, une inondation, les victimes ressentent le besoin de purifier l'espace, renouveler, nettoyer. L'espace domestique est pareil à l'individu et son identité, il peut s'exprimer pudiquement ou non. Les objets de décoration sont orientés vers les catastrophes du passé, et l'intérieur paré d'objets totem qui conjurent le sort (Filiod 2003).

Dans cette optique, on réalise que dans les espaces jugés à risques, les éléments naturels et les catastrophes sont *domestiqués*. On leur prête des émotions humaines *le fleuve en colère* (Filiod 2003), ils font partie de la vie locale, et incarnent une forme de domestication de la nature. On retrouve dans ce discours ce que l'on a pu évoquer plus haut à propos du chez soi non pas comme un espace domestique limité par les murs de la propriété, mais comme un ensemble de mondes domestiqués. Ici, l'environnement élargi des habitants, à risques ou non, est empreint de ces processus d'appropriation

et de domestication. Les individus apprennent à vivre avec le risque car ils préfèrent rester dans ce qu'ils identifient être chez eux. Cette volonté née d'une forme de déni psychologique qui fait que l'être humain ne peut accepter de vivre dans des conditions où la nature peut anéantir la culture. Cela traduit un rapport au monde déjà orienté selon lequel la culture devrait et se serait construit en opposition à la nature (Descola s. d.). Cette dissociation est une ontologie, soit un rapport au monde parmi d'autres, et indique que l'analyse de la nature à travers celle du désordre ici inspiré de Jean-Paul Filiod (Filiod 2003), s'appuie sur un héritage culturel propre aux pays de l'occident. Toutefois, ce rapport à la nature, ici constitué d'une forme de crainte, explique la nécessité d'existence dans chaque lieu de vie d'un processus de mise en mémoire des catastrophes. Cette mise en mémoire permet d'améliorer la préparation et l'anticipation face aux potentielles catastrophes, et ainsi de réduire le risque. Elle devient un acte rituel inscrit dans le quotidien des individus.

3.1.4. Le désordre comme réaction à une mise en danger du sentiment de sécurité matérielle

Dans les années 1960, Edgar Morin a montré combien avec le journal, la radio, la télévision, le chez soi n'a jamais été autant un ailleurs (Filiod 2003). On voit apparaître, avec l'évolution des sociétés, un effacement progressif de la frontière intérieur, extérieur. La transformation des espaces privés se fait par le prisme de la radio, et de la télévision qui amènent des irruptions de sons et d'images au sein de l'univers domestique. Avec Internet, les sociétés connaissent une mise en réseau des espaces domestiques. La recomposition de ces espaces qu'amènent le réseau et les téléphones vient impacter les traditions. Cela va même jusqu'à rentrer en contradiction avec les rites du seuil au Japon. Là où l'on avait une pénétration progressive et graduée dans l'intimité, le téléphone permet de se faire appeler où que l'on soit, à n'importe quel moment. De la même manière en Europe où les individus comme les domestiques appartenant à la bourgeoisie pouvaient se faire sonner. Aussi l'évolution du rapport au travail et aux savoirs va modifier la valeur et la séparation de ce qui est intime et ce qui ne l'est pas, et donc, le rapport à la protection.

Certains milieux sociaux sont marqués par le besoin ou le manque, que l'on observe dans la manière d'occuper l'espace domestique. Ce mode d'habiter traduit une autre forme de besoin de

protection axée elle autour de la peur du manque et ou du besoin de démontrer un certain luxe dans la possession de la multitude. Selon Berque, la quantité et l'accumulation d'objets permettrait une illusion du grand. On multiplie les formes et objets pour agrandir l'espace. *On peut multiplier l'espace (net) à partir de l'étendu (brut)* (Serfaty-Garzon 2003).

Pour qualifier les intérieurs populaires, on parle de *Bric à brac prolétarien*. Ces intérieurs se caractérisent par une surcharge de bibelots, de couleurs, de fleurs... L'effet recherché est celui d'une forme de chaleur domestique. Là où l'absence indique la privation et la pauvreté, l'abondance est une forme illusoire de richesse : *un intérieur populaire présente toujours un décor encombré et désordonné qui lui donne un aspect un peu animal de retrait à l'abri du monde extérieur* (Hoggart et Passeron 1970). On associe souvent le logis aux notions de *nid*, *cocon*, *bulle* ou *coquille*, d'ailleurs, tous issus de la métaphore animale. C'est ce dont parle Gaston Bachelard quand il évoque la primitivité de l'habitat. Ainsi l'espace domestique est vu comme une partie intégrante d'un organisme complet dont chaque objet/espace a son utilité. La voiture et la télé nourrissent aussi cet organisme.

Nous précisons que l'accumulation et les formes de désordre ne sont pas propres à la classe populaire. On s'accordera plutôt à dire qu'il s'agit seulement d'une tendance liée à la crainte du manque. Le désordre équivaut à une liberté d'usage des lieux, mais aussi à une forme de confort. Et contre les idées reçues, le désordre n'est pas de la saleté. Il est une manière de s'inscrire dans le lieu, de s'approprier des espaces en s'y affichant un peu ; *Je laisse derrière moi les traces de mon passage* (Filiod 2003).

Ainsi, l'usage et l'organisation d'espaces collectifs dépend d'un système de valeurs et de norme référent. C'est sur ce standard de norme que va se construire la notion d'ordre et de désordre. Le risque d'habiter un espace à plusieurs est qu'il n'y ait pas un ordre référent, mais une multitude d'ordres référents, et donc de possibilités de désordre ou de désaccord avec la norme initiale. Les standards de chacun dépendant du parcours individuel, il devient difficile d'espérer que tout un groupe d'individus aient le même standard de normes. Cependant, et c'est le cas du groupe d'individus étudiés dans ce terrain de mémoire, il existe des valeurs communes qui, bien que dépendant d'un construit culturel et d'un parcours spécifique, répondent aux besoins de la totalité, ou la majorité des individus, ce qui permet d'établir l'ordre référent. Lorsque ce n'est pas le cas, partager des espaces à plusieurs devient problématique. Dans le cadre de nos recherches, nous le verrons dans la partie qui va suivre, la

situations est permise par une projection à court terme qui entraîne une certaine tolérance à l'égard de pratiques ne répondant pas aux standards de la totalité des individus.

4. Repenser l'habiter en confinement

Après avoir identifié que l'habiter n'était pas qu'une question matérielle, que l'histoire de l'espace domestique avait laissé un héritage et des empreintes sur nos pratiques actuelles, et qu'une mise en commun de nos conceptions de l'habiter en découlant, sont nécessaires à un mode de vie collectif, nous allons identifier la manière dont ces observations théoriques sont mise à l'épreuve dans le cadre d'un terrain d'étude. Il est alors temps de prendre en considération le vécu des premiers concernés, et de les confronter les uns aux autres afin d'établir des liens entre les différentes expériences. Après la conclusion de la dernière partie nous interrogeons sur ce qui permet ou non la mise en commun de valeurs importées. On émet l'hypothèse que, les comportements spatiaux des individus habitant en collectif, sont des comportements importés de leurs anciens logements.

En quoi le contexte du confinement vient-il impacter le partage des usages en habitat collectif ?

4.1. Les nouveaux mode de l'habiter.

4.1.1. Le privé individuel et privé collectif

Dans notre étude de l'évolution sociale de l'habiter et du partage des espaces, on s'intéressera également aux logements individuels. Ce qui est mis en avant dans l'usage de ces logements individuels, et que l'on cherche à retrouver au sein des logements collectifs, c'est la capacité à développer son *soi* individuel (Chollet 2016). On définira la recherche du *soi* individuel comme la réponse au besoin de contrôle sur un espace ou une portion d'espace. C'est ce dont il est question lorsque l'on parle de besoin de sécurité *ontologique*.

L'étude *Going solo* du sociologue Américain Eric Klinenberg édité en 2013 se penche également sur cette question de recherche du soi, exprimé à travers la quête d'une forme de solitude (Klinenberg 2012). Motivé par le développement d'habitats en solo, l'auteur s'aventure en Suède pour terminer son enquête, où le nombre de foyers d'une seule personne est au plus haut (entre 47% et 60%). Selon lui, le modèle de société dans l'ensemble de la Scandinavie, incluant un bon système de protection sociale,

rend possible cette tendance. Mais ce qui est permis par cette pratique est l'acquisition d'une autonomie plus grande chez les citoyens. L'architecte Christopher Alexander viendra appuyer cette affirmation en déclarant que la famille nucléaire n'est selon lui, *pas une forme sociale viable* (Chollet 2016). C'est de ces observations que se nourrissent nos recherches, orientées à présent, vers l'habitat groupé. En réponse à ses critiques sur le mode d'habiter en famille, l'architecte préconise donc de former *de larges maisonnées composées de divers ménages de plusieurs types* (Chollet 2016). Afin d'éviter les travers des *Gated communities*, principe souvent inaccessible au commun des mortels, et pour permettre à une plus large part de la population de vivre selon ces principes, un partage des ressources finit par devenir indispensable, comme c'est le cas en France pour le village vertical de Villeurbanne. En mutualisant leurs ressources, ils obtiennent une qualité de vie inatteignable individuellement. *tout le monde veut avoir son confort privé, mais on ne réalise pas que le confort collectif peut être beaucoup plus grand* argue l'écrivain suisse Hans Widmer prônant ainsi le développement des relations de voisinage (Chollet 2016). Il écrira que le voisinage est le modèle d'organisation urbaine le plus *socialement et écologiquement soutenable*. Avec une telle forme d'organisation, les habitants peuvent avoir accès à de meilleures ressources, et comme le soutient Marie Verdier journaliste, *Ce n'est pas l'écologie qui coûte cher, c'est l'individualisme* (Chollet 2016). Mais attention cependant à ne pas tomber dans la mise en commun de tout et tout le temps. L'architecte Christopher Alexander, maintient que selon lui il est indispensable à chaque entité, mais à échelle plus petite, à chacun, d'avoir un espace d'intimité qui, en lien avec les espaces collectifs, répond au besoin d'un territoire propre. Cela correspond au besoin de contrôle de son territoire évoqué plus haut.

Ces nouveaux modes d'habiter sont aussi l'objet de remise en question de l'héritage de l'habiter en famille, et de l'habiter en couple. La famille, institution de longue date, est l'un des éléments les plus conditionnant de l'intérieur domestique. C'est par elle que se dessinent les rapports de domination au sein de la maison, que ce soit du mari sur la femme, ou des parents sur les enfants. En cela, l'habitat individuel permet à la fois l'émancipation féministe pour les couples, mais aussi, l'accès à l'indépendance et le développement de l'autonomie chez les enfants.

Mona Chollet aborde le sujet de la colocation. Après avoir mis en avant la nécessité d'avoir un espace à soi, ou plutôt, la *non nécessité* de vivre dans le même espace quand on est en couple, elle parle de l'habitat entre amis comme d'une forme d'habitat qui permet une construction individuelle non pas en fonction d'un autre qui traditionnellement correspond au genre opposé, mais en autonomie tout en

étant avec d'autres individus. Rejoignant ainsi la critique faite par François de Singly dans son article de revue fictif *pourquoi nous avons abolit le mariage* et à qui nous empruntons la citation qui suit : *La figure du couple hétérosexuel dominante jusque dans les années 2040 obligeait chacun à se penser et à se construire d'abord comme complémentaire à l'autre sexe* (Singly 2011). La colocation permet une alternative à cette construction binaire et genrée, mais elle n'est possible qu'à la condition que l'habitat combine espaces personnels avec espaces collectifs. Nous rappelons ici la distinction faites entre la cohabitation, où il n'est question que d'occuper des espaces limitrophes, voir superposés, mais de manière individuelle, et la colocation où naît une forme d'organisation dans le partage des espaces. Le terme co-habiter faisant écho à l'habitat, production plutôt juridique, là ou la colocation, bien qu'elle n'exprime dans sa construction lexicale la location d'un bien à plusieurs, naît plus souvent d'un accord entre plusieurs individus quant à l'occupation d'un même espace. Cette explication semble paradoxale lorsqu'on regarde l'étymologie et la composition des mots, c'est pourquoi nous ne parlons ici que d'usage. Cependant, toute colocation implique une cohabitation organisée. Ce mode d'habiter conviendra aussi bien aux étudiants, qu'aux plus âgés, comme on peut en donner l'exemple les maisons des Babayagas, qui constituent le modèle de colocation pour femme seules et retraitées le plus idéalisé jusqu'à aujourd'hui.

Dans ce contexte de remise en question de l'habiter, la colocation attire notre attention quant au partage et à l'appropriation des espaces. La question est de savoir, en conservant un prisme d'analyse qui s'appuie sur les précédents écrits historiques relatant la construction de l'univers domestique, si et comment se partage et s'utilise un lieu, lorsqu'il est habité par un collectif d'habitants qui ne répondent ni aux liens de la famille ni à ceux du couple. Là où habituellement, ce partage des espaces s'organise autour d'emplois du temps individuels différents (les individus investissent les espaces de manière temporaire et discontinue) qui permettent une présence alternée dans les lieux, et qui implique une circulation des flux entre l'intérieur et l'extérieur de l'habitat, nous souhaitons interroger ce phénomène de l'habiter à l'épreuve du confinement mis en place par le gouvernement suite à la crise sanitaire causée par le virus Covid-19. L'objectif est de savoir de quelle manière se fait la négociation dans un lieu dont les habitants n'ont d'autres choix que d'occuper les espaces en continu, avec peu d'échanges entre l'intérieur et l'extérieur de cet habitat. Comment les colocations qui s'organisent traditionnellement autour de négociations spatiales et temporelles se sont-elles réorganisées en période de confinement?

Pour cela il est important de cibler le rapport identitaire des individus à l'espace, et la projection dans

le temps que permet un habitat. Avec ces indicateurs développés dans la partie qui suit, ce que l'on va chercher à collecter sont les comportements et usages de l'espace intime par l'individu, et de quelle manière ce rapport à l'espace devient un vecteur de construction identitaire. En confrontant ensuite ces analyses aux données de terrains révélant le vécu d'un groupe d'individus dans une maison en contexte de confinement, le but sera de voir s'il existe des liens, ou des contradictions entre ce que l'on sait être vrai pour un habitat hors confinement, et l'expérience d'un habitat groupé en confinement.

4.1.2. Le désordre au milieu des enjeux de cohabitation

La relativité du rapport au désordre est modulée par appartenance à une région du monde, un genre, une génération, mais en premier lieu, par la singularité des itinéraires personnels. Il y a un ensemble de processus qui caractérisent l'acte d'habiter, tout comme il y a un ensemble de processus qui caractérisent l'acte du *co-habiter*. La dimension *altéritaire* joue un rôle dans l'appropriation de l'espace et il existe différentes échelles d'appropriation et de cohabitation, que l'on parle d'habitat individuel, de logement de couple, ou de famille. On ajoutera à cette analyse que certaines cohabitations sortent de ce panel, notamment celle qui nous intéresse ici : la colocation. Cette façon de cohabiter diffère de la famille dans le sens où elle n'est pas support de rôles de domination préétablie. Cohabiter est une forme d'*habiter* qui prend en compte à la fois l'altérité, et l'appropriation, ce qui demande un ajustement des normes propres à chacun. Dans ce processus de cohabitation, la temporalité viens se superposer à l'altérité. Au delà d'un ajustement des normes d'ordres et d'usage des espaces, il faut noter une différence entre l'utilisation des objets associés à des activités de court terme et ceux associés aux activités de long terme. Chacun de ces objets suit le mouvement des activités et se retrouvent entreposés à se côtoyer, ce qui peut parfois amener de l'incohérence. Naît alors un conflit spatial lié au cloisonnement architectural d'une part et à la pluriactivité d'autres part.

4.2. Comment se fait le partage d'espace collectifs traditionnellement négociés autour de temporalités plurielles et spatialités plurielles en contexte de confinement.

Cette partie destinée à l'analyse des données de terrain va nous permettre de cerner au mieux le contexte de mise en pratique des connaissances théoriques jusqu'ici accumulées. L'objectif étant de mettre les lectures et observations sur l'espace domestique écumées jusqu'à maintenant à l'épreuve du confinement dû à un état d'urgence sanitaire mondial. Comme évoqué dans l'introduction, il s'agit ici d'un terrain réalisé selon le cadre méthodologique de l'observation participante. L'observation participante est défini par *le mode de présence du chercheur au sein du milieu observé* (Peretz 1998). Ce mode peut varier, et conditionne ainsi l'approche du chercheur sur son terrain. Par exemple, selon l'ouvrage de sociologie qualitative *Qualitative research methods* (Bogdan et Taylor 1975), l'observation participante réside dans l'échange avec les sujets étudiés et le partage de leurs expériences. L'étude débute lorsque le chercheur se rend sur le terrain, et s'achève quand il le quitte.

Dans notre cas, la position de chercheuse qui fut la mienne, semble un peu différente. S'il s'agit bien d'observation participante, puisque j'ai partagé le quotidien des sujets observés, échangé avec eux et vécu avec eux, je ne me suis pas rendue sur les lieux avec l'objectif d'étudier les gens y habitant. Le milieu étudié comme le groupe d'individus l'occupant dont je faisais partie, s'est constitué à l'occasion du confinement, et s'est terminé à la fin du confinement. C'est donc par d'autres biais que ceux de la recherche que j'ai été intégrée à ce groupe d'individus, nous verrons dans les explications qui suivent comment et selon quelles logiques s'est composé ce groupe d'individus. C'est seulement plus tard que la méthodologie d'observation participante s'est révélée pertinente et adaptée au sujet traitant du partage collectif des espaces domestiques.

Les données récoltées au moyen de cette méthode ont été les observations et ressentis en partie retranscrits sous la forme d'un journal de bord, mais aussi de photographies et croquis. En parallèle de ces observations, j'ai eu l'occasion de mener des entretiens dont la grille est en annexe, avec chacun des individus confinés, afin de déterminer quel vécu ils avaient pu expérimenter dans ce lieu, en contexte de crise sanitaire, et comment ils s'étaient organisés pour partager l'usage des espaces. Les caractéristiques principales étant la contrainte d'habiter le même lieu, une liberté de circulation entre l'intérieur et l'extérieur restreinte, un emploi du temps régulièrement jalonné par des temps communs,

tairons le nom du village pour des questions d'anonymat. Nous caractérisons ce que nous appelons ici milieu rural par la distance aux services publics, la proximité d'activités ou d'une économie locale dépendant d'activités agricole, et par la proportion d'espaces agricoles, forestiers et non anthropisés, qui constituent la grande majorité des espaces environnants (Espace rural, espaces ruraux — Géoconfluences s. d.). La propriété, lieu central de la vie quotidienne au cours de cette période de confinement, est constituée d'une maison d'habitation dans laquelle nous retrouvons un salon et un espace cuisine au rez de chaussée, deux chambres et une salle de bain à l'étage, et encore deux chambres sous les combles. Au delà de la maison principale, un hangar aménagé qui autrefois servait de salle de création, ou de deuxième salon, offre la possibilité de disposer d'un grand espace dans lequel sont disposés une deuxième salle de bain, une cuisine d'été, et des toilettes. A l'extérieur, un jardin devenu jardin potager pour l'occasion, un petit verger puis un grand verger occupé par soixante-dix pommiers à cidre, une cidrerie, un atelier où sont entreposés les outils de bricolage et jardinage, et un hangar agricole sous lequel nous trouvons une caravane abandonnée, des matériaux comme du bois, etc.

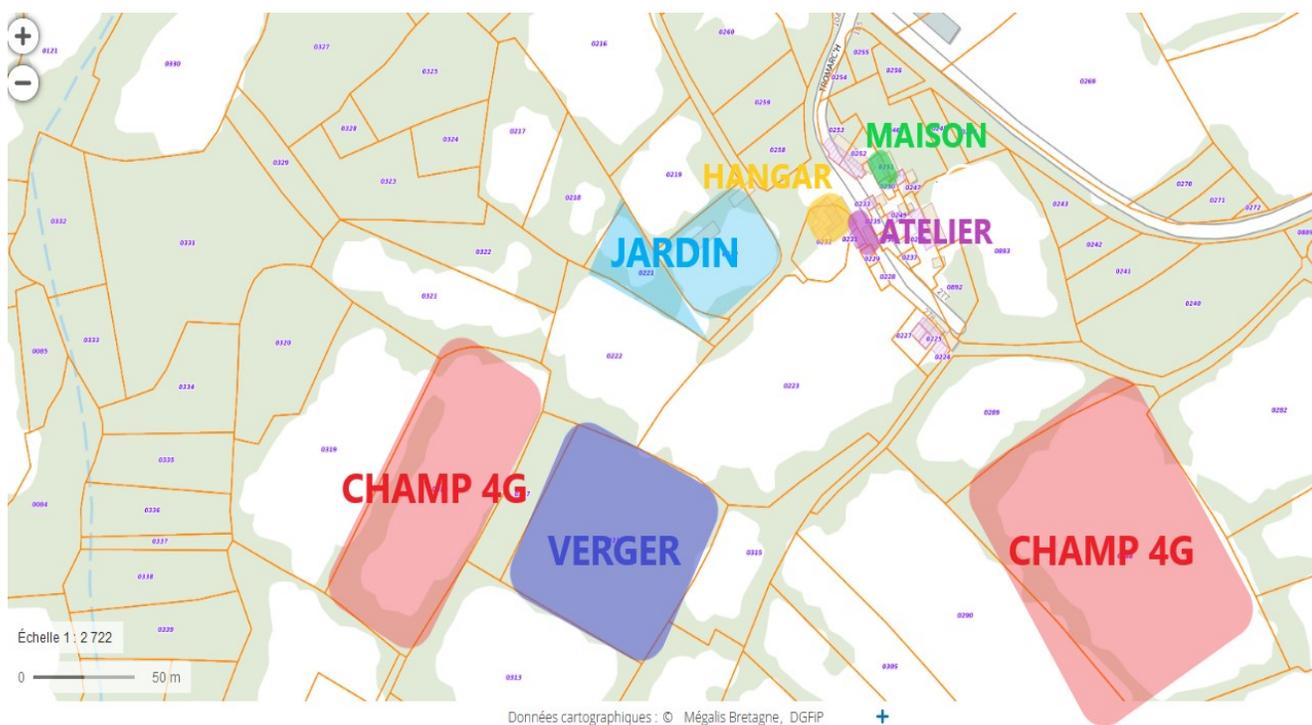


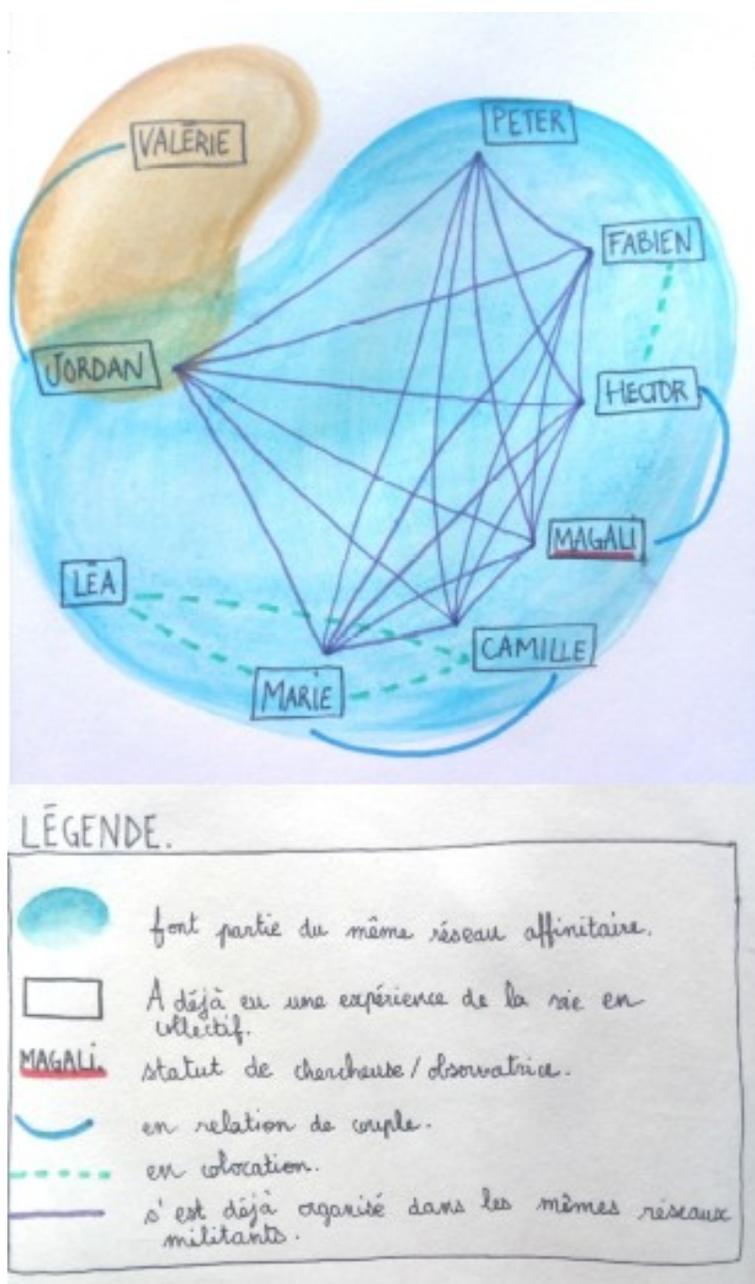
Figure 2: Plan cadastral des espaces utilisés. Source: Megalis Bretagne. Réalisation: Magali Jalade

De manière plus globale, la propriété s’inscrit dans un paysage de campagne. Elle est située à proximité d’une rivière , d’une départementale, et d’un nombre important de champs de culture, et d’élevage .

Ce lieu à été acheté peu de temps avant l’annonce du confinement, soit en février 2020 avec des objectifs de production, de réflexion et de création. Les envies initiales étaient : avoir la possibilité d’organiser des temps collectifs, et accueillir des groupes ayant besoin d’un lieu pour une résidence de création, les principaux acheteurs et membres de l’association propriétaire exerçant eux mêmes dans le domaine du graphisme et du documentaire.

Le week-end du 15 et 16 mars 2020, week-end qui à précédé le premier jour de confinement, s’est tenu l’inauguration du lieu. Y était conviés les principaux intéressés soit, les investisseurs, ceux qui avaient des envies de s’y projeter et produire ou créer sur place, et pièces rapportées, conjoints, etc. A la fin du week-end, l’actualité médiatique déjà congestionnée par l’annonce potentielle d’un confinement à

venir, les membres de l'association propriétaire proposent la maison comme lieu de confinement. Le lundi reviennent approximativement les mêmes personnes, certaines en moins, certaines en plus. Se retrouvent alors pour passer un confinement ensemble neufs personnes qui se connaissent peu, ne se sont pas rencontrés par les mêmes biais, ne se côtoient pas de la même manière, pas avec la même proximité, et avec chacun une expérience différente de la collectivité. Néanmoins, par les visées initiale à l'origine de l'achat du lieu, on considère que chacune des personnes présente est à minima intéressé par l'idée de nourrir l'organisation collective d'un lieu (cf. Figure 3. *Organigramme des relations entre confinés*).



Les deux propriétaires de l'association, Jordan et Fabien, ont chacun permis à leurs connaissances de profiter du lieu. Fabien et documentaliste, il vit en colocation à Rennes, à déjà participé à des projets collectifs mais n'a jamais vécu à neufs dans des espaces communs. Jordan lui vit aussi à Rennes, seul, et à également participé à divers projets collectifs. Ils se connaissent peu, mais ont déjà fonctionné ensemble sur des projets militants.

Du côté de Jordan, Valérie, une amie et donatrice pour le projet du lieu. Elle ne connaît personne, excepté Jordan, et vivait précédemment chez sa mère, seule, ou en colocation. Elle à souvent vécu dans des habitats occupés par

Figure 3: *Organigramme des relations entre confinés.*
Source et réalisation : Magali Jalade

plusieurs personnes, de ce vécu ressort une expérience qu'elle juge positive de la vie à plusieurs. Valérie et Jordan partagent leur chambre en tant que couple.

Hector est le colocataire de Fabien, il à vécu dans une maison à neuf, et en est parti car la manière d'y vivre ne lui convenait pas. Il est également un des donataires du projets.

Camille et Marie sont venus en couple, et avec leur colocataire Léa. Ils ont tous les trois réfléchi toute la nuit précédent le confinement à venir (cf. Figure. Liste des pour et des contres), exposant les points avantageux, et désavantageux de rester dans leur appartement à Rennes et de venir dans la maison de Fabien et Jordan. Camille, et Marie connaissent tout le monde, ce qui n'es pas le cas de Léa. Tous les trois seront dans la même chambre.

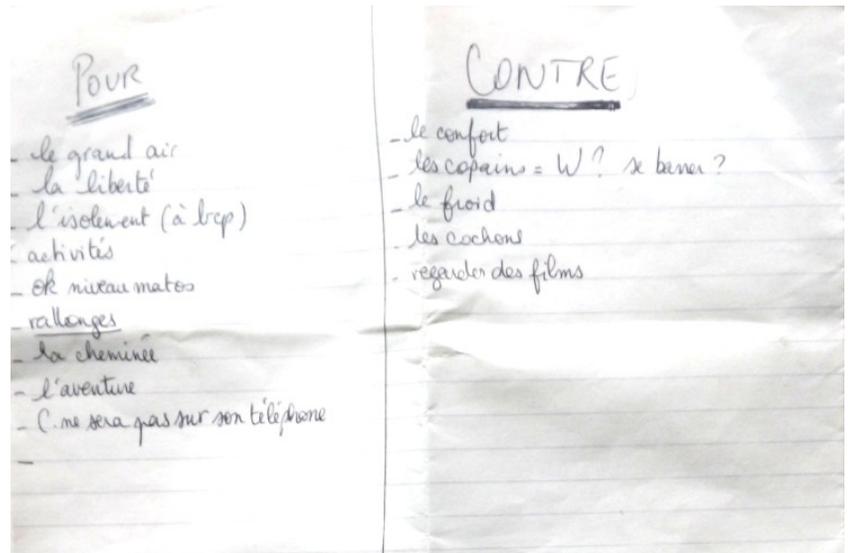


Figure 4: Liste des pour et des contres. Marie, Camille, Léa

Peter à également participé au financement mais il s'est aussi investi en tant que membre du bureau pour tout ce qui concerne fonctionnement interne. Il s'est aussi déjà organisé collectivement, à participé à des projets communs avec Jordan et Fabien, et connaît les codes du fonctionnement collectif. Il dormira dans la même chambre que Fabien.

Pour finir, je suis venue parce que Fabien et Jordan me l'ont proposé, mais je suis venue en couple avec Hector. On a partagé la chambre pendant le confinement. Me concernant, je vivais avant le confinement dans une colocation de neuf personnes, ce qui avait déjà orienté mon sujet de recherche, et outre cette expérience, j'ai aussi déjà eu l'occasion de m'organiser collectivement dans des projets associatifs, militants...

Après avoir contextualisé la nature des liens qui unissaient les membres composant le collectif, et explicité la logique de composition de ce collectif, voici l'aboutissement des réflexions qui résultent de l'analyse des entretiens individuels et de la tenue du journal de bord. Les productions immatérielles de ce confinement viendront enrichir cette analyse.

4.2.1. Habitat ville campagne

Dans cette première sous partie de l'étude de terrain, il est question de mettre en commun les avis et réflexions convergentes ou divergentes des enquêtés, sur le thème de l'environnement de vie. La localisation du lieu dans lequel ils étaient confinés s'est révélée un élément redondant au cours des entretiens. Ce que nous cherchons donc à mettre en avant en traitant cette thématique est la réponse à la problématique qui suit. *En quoi les réflexions sur la dualité ville campagne viennent-elles orienter les pratiques spatiales en contexte de confinement ?*

On notera donc, que de ces entretiens émerge un postulat sur l'habitat urbain et l'habitat rural. En effet, les espaces extérieurs qu'impliquent l'un ou l'autre de ces modes de vie changent le rapport à l'espace domestique. Si les temporalités plurielles d'une colocation standard sont réduites ici à un rythme commun, les espaces au contraire sont décuplés par l'environnement direct de l'habitat, qui ouvre les possibles d'utilisation du territoire.

Dans le cas précis de notre terrain, le fait que le lieu soit à la campagne fait parti du cahier des charges dès son achat.

C. Ce lieu qui à été acheté par des amis, pas trop collectivement, mais si quand même un peu. Par deux personne en gros. [...] les copains qui étaient sur ce truc là avaient un peu fait le tour des gens qui étaient intéressés par le fait de trouver un lieu à la campagne, par le fait d'y développer une activité. (Camille)

Rural se traduit ici par un éloignement à la ville, aux structures et services publics, une proximité aux activités de production agricole ou d'élevage, et la présence justement de terrains extérieurs vastes qui en supplément donnent sur des terrains communaux, et non sur une autre propriété individuelle. On

n'y retrouvera pas les mêmes manières de s'appropriier les lieux qu'en ville, ni le même relationnel avec l'entourage proche ; les voisins.

4.2.1.1. L'environnement de vie comme choix stratégique

Le choix de la campagne s'accompagne aussi de valeurs politique pour certains, valeurs qui vont de fait changer le rapport aux espaces et aux activités (cf. Travail et espaces de travail). Ici, Jordan fait part des raisons qui l'ont amenées à choisir la campagne, et ce qu'il y projette.

J. ça fait 5 ans que je suis revenu en ville, et ça fait un moment que je me dis que je veux quitter la ville pour aller à la campagne, ça c'est quasiment certain, et le truc c'est quand, pour quelles raisons, et tout ça. A Rennes moi j'ai rencontré des gens, et des collectifs un peu politiques, ces collectifs là m'ont amenés à penser ce pourquoi j'allais à la campagne, et notamment dans l'idée que, aller là bas, ce soit pas une régression. [...] l'idée d'aller à la ville et de rencontrer ces collectifs c'était un gain de capacité de faire, de produire, de produire aussi parce que y a tout une pensée de la force matérielle, et du coup aller à la campagne pour moi ça doit aller avec ce renforcement là. Un espèce de renforcement progressif d'un réseau plus ou moins vaste, enfin d'un tissu de connaissance plutôt, qui vont de ces bandes de potes à d'autres collectifs plutôt artistes. (Jordan)

Ce qui ressort de ce discours c'est que le choix de vie à la campagne va avec une mise en lien du mode de vie urbain. L'un alimente l'autre, et ne peut être pensé que s'il est considéré avec celui ci. Cette façon de voir la campagne et le territoire rural s'accompagne d'une considération stratégique pour les territoires. A titre d'exemple, ici, Jordan envisage l'acquisition de terres en milieu rural comme une réponse qui fait suite aux luttes de la ZAD de Notre Dame des Landes. Il faut repenser le territoire comme une ressource dont il faut s'emparer et sortir de la gestion actuelle du foncier.

J. On a refait un espèce de bilan il y a quelques mois, avec les potes surtout, un bilan post Gilet Jaune, et on s'est dit que justement il y avait cette idée de repenser des trucs, de penser le foncier, pour qu'il y ait un lieu post Gilet Jaune d'une part et post victoire contre

l'aéroport. C'était repenser le rapport au foncier, et d'essayer de sortir le foncier de la spéculation, alors nous comme on était en lien on pensait spécialement à ces endroits là, et en même temps que on est déjà pas mal de gens à vivre à la campagne, qu'on sait faire et que c'est pas une nouveauté. (Jordan).

Du moins c'est par ce biais stratégique et politique que Jordan explique comment il s'est rapporté au projet d'achat de cette maison dans laquelle nous faisons notre terrain, et ce que le choix d'habiter à la campagne implique en terme de conception du territoire et des activités à y permettre. S'ajoute à ce discours un extrait du récit de Camille qui aborde aussi la campagne comme quelque chose qu'il faut habiter, et non comme une extension de la ville qui servirait d'annexe pour les vacances.

C. Moi j'ai l'impression que si t'achète une maison à la campagne faut pas que ce soit une résidence secondaire, si t'achète une maison c'est pour avoir un projet autour, soit de travailler là soit d'avoir un projet au moins une bonne partie de l'année, Pas juste venir en vacances, vraiment avoir une activité, que ce soit du houblon du cidre ou autre chose, quelque chose qui fait vivre le lieux, et la région aussi, le coin, tu viens pas juste consommer l'endroit à la campagne etc, du coup faut mettre l'énergie pour que ça marche. Du coup c'est un peu flou, j'ai ni pour l'instant..., le fait de par exemple vouloir aller la campagne, s'ancrer dans un territoire qui est loin de ce que j'ai actuellement, d'un côté j'ai envie de le faire, d'un côté ça fait peur aussi partir de la ville tout ça. je sais pas c'est des gros questionnement, notamment le fait d'avoir passé deux mois ici c'est... la campagne, la ville, même si c'est tout le temps, ça fait 10 ans que je me pose la question, est-ce que je vais à la campagne est-ce que je vais à la ville? J'ai vécu gamin à la campagne, et après j'ai fait mes études en ville. Mais tu vois ça fait deux mois que je suis à la campagne et la ville m'a pas manquée. (Camille)

On voit à travers leurs dires que le choix de vie en milieu rural n'est pas irréfléchi, et qu'il s'accompagne aussi d'un mode de vie orienté, en tout cas dans le cas du terrain ici étudié. Ces points de vue conditionnent de fait le choix du mode de vie rural dont découle un accès aux espaces extérieurs importants, mais aussi la manière dont vont être investis ces espaces, qu'ils soient intérieurs

ou extérieurs. Chez certains individus confinés parmi nous, il a été établi lors de leurs entretiens, un lien entre cette maison et leurs maison d'enfance où ils vivaient également à la campagne. En comparaison, leurs logements urbains leurs permet une proximité au centre ville et aux services publics qui y sont rattachés, mais ils avouent y perdre en qualité d'environnement de vie, ce qui n'est pas systématiquement le cas lorsque l'on vie en ville, mais qui traduit ici que l'intérêt pour le milieu rural peut aussi être généré par un désintérêt du milieu urbain. En effet, d'après Camille, sa colocation en ville, outre l'avantage d'être accessible financièrement, et *bien placée*, ne lui permet pas de voir depuis sa fenêtre des espaces verts, ce qu'il juge négatif, phénomène davantage mis en exergue qu'il a connu la campagne enfant.

4.2.1.2. La campagne augmente la capacité d'isolement

L'environnement dans lequel se situe l'habitat va également influencer la manière de trouver des espaces et des temps *à soi*. En admettant ceci, nous posons le postulat que chacun va exprimer comme un besoin le fait de devoir se retrouver seul de temps en temps d'une part, mais aussi de sentir *Chez lui*, soit dans un lieu qu'il s'est approprié et au sein duquel il se sent bien (Cf. 4.2.5. *Espace à soi*). Amplifié par le fait de vivre à nombreux dans un espace réduit, la fuite vers l'extérieur est redondante dans les discours des enquêtés. On parle de fuite, mais la plupart du temps, l'action d'aller vers ces espaces n'est pas conscientisée comme telle. En revanche, les individus admettent, que c'est là qu'ils iraient s'ils devaient se retrouver seuls, ou s'ils avaient besoin de s'éloigner physiquement du collectif pour un temps.

C. Après sur les moments individuels, prendre du temps pour soi, s'évader un peu etc, au niveau de l'espace, le fait de pouvoir aller se promener, fait que, personnellement si y a des moments où j'ai envie d'être tout seul, je vais me promener dans les champs, je vais bouger, sortir. Mais pas forcément me mettre dans une pièce, si, ça m'arrive mais, c'est pas, j'arrive à trouver l'équilibre à pouvoir sortir, à pouvoir m'évader au moins mentalement, ou physiquement si j'en ai le besoin (Camille).

D'un autre côté, Hector confie dans son récit que ville ou campagne, l'extérieur permet cet isolement du collectif quand le besoin s'en fait sentir. La seule différence peut résider dans le moment de la journée. En ville, il mentionne le fait que s'il va se balader pour s'extraire du collectif ou il a vécu, c'est tard le soir, voire la nuit. Peut-être pour croiser moins de gens, ou sans doute parce qu'en dehors de la ville il n'est pas possible de sortir la nuit faute d'éclairage, on ne peut pas faire de conclusion hâtive à partir de son récit.

H. moi j'ai l'impression d'être une personne qui s'adapte assez facilement, le groupe me pèse pas trop, y a une bonne dynamique, et là j'étais content d'être avec les gens. Après y a des moments quand même où j'allais me balader tout seul. Mais là on a l'avantage d'avoir un espace extérieur qui est très ouvert et on très facilement être seuls, du coup j'ai été plusieurs fois me balader dans les forêts ou dans les champs, explorer un peu les alentours, faut trouver un équilibre, mais en tout cas j'ai jamais senti un truc pesant dans le groupe. [...] ça m'est arrivé dans les derniers mois de mon ancienne coloc, où y avait beaucoup de monde qui habitait et de passage du coup on était majoritairement, régulièrement, huit personnes dans une maison, en plus y avait un fonctionnement collectif qui m'allait pas trop, du coup y avais des moments où j'avais besoin de sortir, surtout le soir, je sortais me balader la nuit tout ça. (Hector)

En outre, on distinguera différents types d'espaces dans ceux qui sont pratiqués. Basiquement, et définit en opposition l'un par rapport à l'autre, il existe les espaces appartenant à l'univers domestique, ceux qui ont été domestiqués, et ceux qui y sont extérieurs. Cependant, la limite entre les deux n'est pas toujours évidente à cerner. En cartographiant les différents lieux pratiqués, nous avons pu identifier des caractéristiques propres à chacun des types de lieux. Dans un premier temps il y a les espaces de la maison matériellement délimités par les murs, puis ceux proches physiquement et dans l'utilisation que les individus en ont eu qui jouxtent la maison : le hangar, le jardin, le verger... Une troisième sphère concerne les lieux plus distants et moins pratiqués au quotidien tels que la rivière et les espaces de promenade. Et enfin, répondant à une quatrième famille de caractéristiques, les lieux à la fois distants en kilomètres impliquant ainsi de s'y rendre véhiculé, et impliquant également de passer par des routes potentiellement contrôlables donc, et par conséquent de se munir d'une attestation, ce qui n'était pas nécessaire

pour les autres lieux. Avec le durcissement des mesures il est devenu nécessaire d'en avoir une également pour se promener, mais les chemins pour y parvenir étant des chemins et non des routes, il était moins probable de s'y faire contrôler. Si nous devons donc établir une typologie des lieux pratiqués on pourrait résumer à l'aide de ce graphique et des cartes qui suivent.

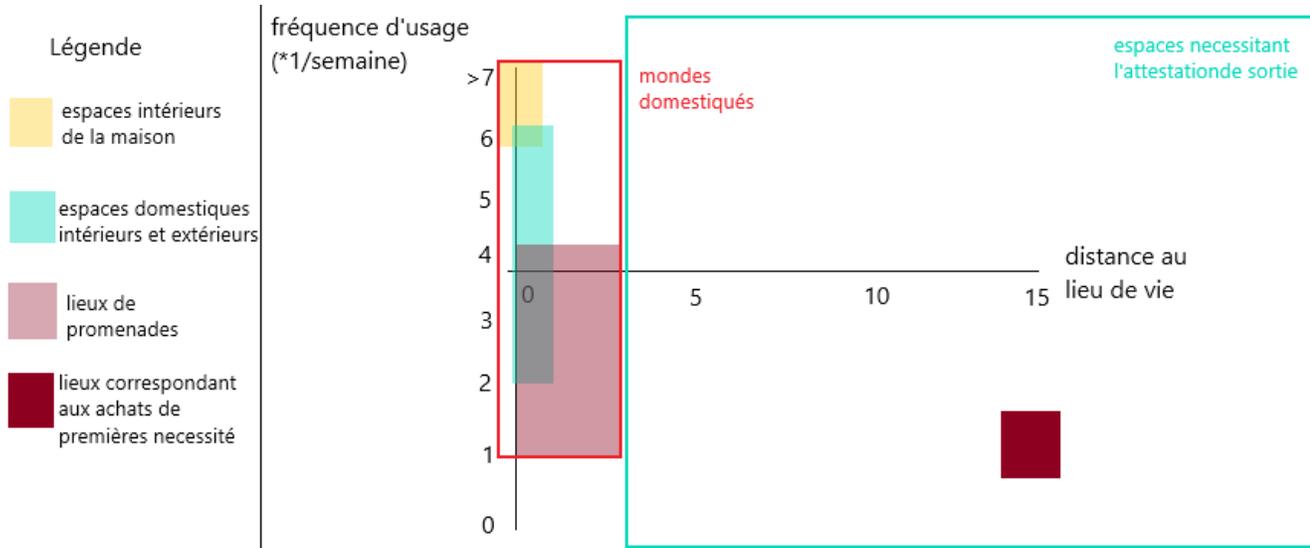


Figure 5: Graphique des typologies d'usage des espaces. Sources et réalisation: Magali Jalade

Sur ce graphique on voit apparaître deux axes correspondants à l'intensité de fréquentation des espaces, et à la distance au lieu de vie. Les données positionnées sur ces deux axes sont inversement proportionnelles dans le cas de notre étude. Aussi, on présume que les lieux que l'on pourra qualifier de *mondes domestiqués* sont fonction de l'éloignement au lieu de vie, et de la fréquentation d'usage de ces lieux. S'ajoute à ces deux facteurs, le fait que pour s'éloigner du lieu de vie d'avantage, cela nécessite dans le cas de notre étude, de se munir d'une attestation ce qui rend la démarche encore différente puisqu'elle fait appel à une entité extérieure pour autoriser ou sanctionner un déplacement. On émet l'hypothèse que l'intervention de cette tierce personne vient complexifier la domestication des espaces qui est un processus individuel, et conditionne ainsi son bon déroulement. Cette modification dans la perception et pratique des différents espaces joue un rôle dans le rapport à ces lieux, l'appropriation et le marquage que l'on peut y poser, et aussi leur partage.

Pour identifier spatialement les distances et localisations des espaces pratiqués, nous avons cartographié les trajets empruntés, lorsque ceux ci dépendaient d'une voie d'accès officielle, chemin ou route.

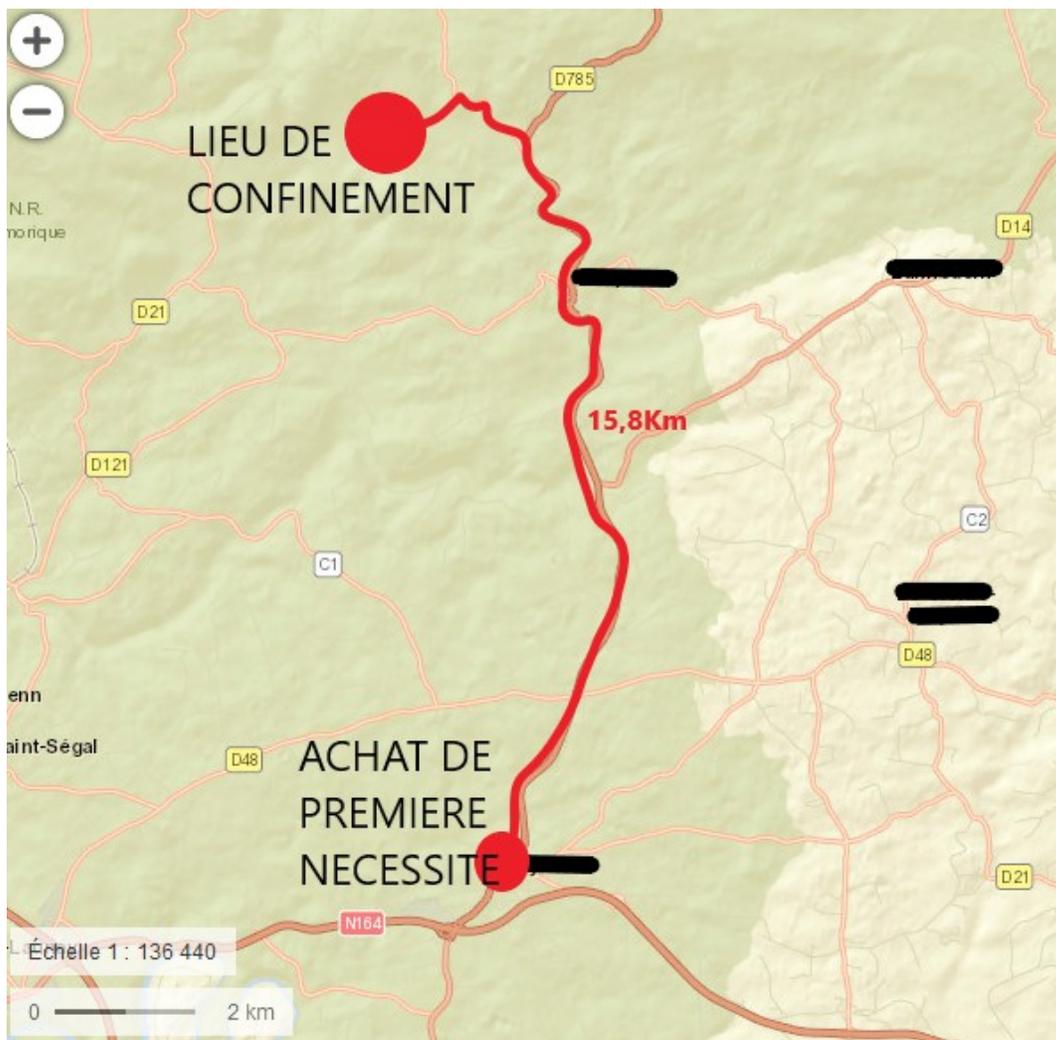


Figure 6: Carte du trajet "achats de première nécessité". Source : Géoportail.
Réalisation : Magali Jalade



87 Figure 7: Carte du trajet vers la rivière et les promenades. Source: Géoportail.
Réalisation: Magali Jalade

4.2.1.3. Les espaces extérieurs orientent la nature des activités au sein du lieu

Le fonctionnement quotidien à plusieurs, qui plus est en espace rural, amène à s'occuper différemment dans le lieu. En outre, le fait d'avoir une importante capacité d'activités à l'extérieur, et la réalisation de celles-ci par la majorité des confinés, à pu être ressenti comme une injonction à *faire* en extérieur. Léa confie que pour elle qui ne se reconnaît pas de compétences spécifiques dans ces domaines, elle s'est sentie dans l'obligation informelle de devoir creuser, construire, planter, couper sur les terrains extérieurs. Pour elle l'arrivée de la pluie à été une forme de soulagement parce que les activités qu'elle faisait désormais à l'intérieur ne s'accompagnait pas d'un sentiment de culpabilité. Elle associe ça au retour à la campagne et aux choses *concrètes*. Si l'on vient ici, et que l'on doit s'occuper des terres de l'entretien, des problèmes d'électricité ou du jardin, il faut fonctionner différemment pour développer des aptitudes afin d'assumer ces chantiers. Nait alors le sentiment que ces choses sont indispensables, et le sont d'autant plus lorsqu'on ne peut faire appel à un professionnel pour qu'il en ait la charge. On retrouve le manque d'accès aux services de proximités permis par la vie en ville.

Cet accès à l'extérieur va également conditionner le rapport à l'activité et au travail des individus confinés. Après un temps d'adaptation, et au vu des besoins d'entretien du lieu, se sont organisés des temps d'activités et de réalisation de petits travaux autour de la maison. La plupart étant à l'extérieur du fait de la taille du lieu, l'habiter de chacun s'est construit autour de ce rapport à l'extérieur. Bien-sûr, tous les travaux n'ont pas été organisés au sens formel du terme, la plupart ont été fait sur l'initiative d'un ou deux individus, mais le rapport aux espaces extérieurs en reste inchangé. Cela détermine aussi la relation au travail domestique.

Pour certains, le fait que le lieu soit orienté principalement vers une activité extérieure implique un seuil de tolérance au salissement des sols plus élevé que lorsqu'on vit majoritairement en intérieur. De fait, la rapidité à salir l'intérieur de la maison de par les allées venues n'amène pas la même perception de l'action de rangement et de ménage. Pour d'autres, l'importante quantité d'activités extérieur amène à une considération inégale des travaux intérieurs. Mis à part le ménage des sols, la gestion de la vaisselle est aussi impacté par cette multiplication des lieux de travail rendu possible par la taille de la propriété, et le développement de l'activité extérieur. Par exemple, les tasses et élément de vaisselle

transportable sur un chantier auront plus facilement tendance à être éparpillés et utilisés en plus grand nombre que lorsque l'espace est réduit. Enfin, en considérant le travail domestique comme étant réduit au triptyque ménage, vaisselle, cuisine, la cuisine justement pourrait être la tâche la plus inchangée par la nature des activités du lieu. Seule la disponibilité des individus à l'heure de faire le repas changera la réalisation de cette tâche. Dans un espace fermé, ou restreint, chacun à conscience de qui fait quoi, et où dans l'habitat, ce qui permet de déterminer qui va faire à manger. Le cas de notre terrain se traduit différemment. La capacité de dispersion des individus dans l'espace étant augmenté par la possibilité de le faire et par la taille du territoire, la conscience de ce que fait chacun et dans quel lieu diminue. On est ainsi contraint de revenir au lieu d'habitation central pour prendre conscience du fait que la tâche *faire à manger* ai été pris en charge ou non. De ce constat est né un questionnement sur notre aptitude à tout faire en groupe, ou à rester indépendants par moment. (cf *le temps comme outils de partage des espaces*).

4.2.1.4. La ville comme expression d'un mode de vie construit sur la vitesse?

Selon certains témoignages, la distinction ville campagne se fait essentiellement sur la capacité à appréhender l'espace, à évoluer à un rythme appropriable à échelle individuelle. Malgré tout ce qu'elle permet, la ville reste un lieu où l'espace individuel est restreint, ce qui limite les possibles. En contexte de confinement, ce qui est rendu possible par la ville change d'aspect, et perd de son intérêt. Fabien parle de la ville comme l'espace qui tient son avantage de la multitude d'activités, de lieux et de gens qu'on y retrouve, rendus possible par une liberté de circulation et le développement toujours plus important des mobilités. Pour lui, sans cette mobilité qu'interdit le confinement, il n'y a plus d'intérêt à rester en ville.

F. pour moi le seul sens qu'à la ville c'est parce que tu peux sortir. En fait, par exemple à Paris, mais même à Rennes c'est ça, ça vaut le coup d'être en ville parce-que tu peux aller au cinéma, sortir, voir tes potes, et tout ça, En fait quand t'es en ville tu passes trois heures par jour chez toi le reste du temps t'es en ville tu vois. Même quand tu taffe t'as un bureau et tout ça. L'avantage de la ville c'est d'avoir cette constellation de possibles qui se renouvellent tout le temps et qui est super attirant, de croiser pleins de gens différents,

mais à partir du moment où ce truc il disparaît, ben ça s'arrête, la ville c'est la mort en fait. (Fabien)

Ce qui retentit dans ce mode de vie urbain, c'est la surproduction de possibilités d'activités qui se répercute sur une appréhension psychologique du quotidien. Cette dispersion spatiale fait écho à une dispersion mentale. Là ou à la campagne, le lieu de vie, les lieux d'activités et les lieux de sociabilités sont tous relativement concentrés géographiquement, en ville tout est construit de manière plurielle et discontinu. C'est ce dont il est question lorsque l'on parle d'archipel urbain. Ce rapport à l'espace et aux lieux construit un mode de fonctionnement qui se nourrit de la multiplication de lieux et espaces à pratiquer, tout en conservant une temporalité non extensible ce qui pousse à choisir, renoncer, et peut être une pratique de l'espace incomplète, ou absurde parce que diffuse. C'est du moins ce que l'entretien de Fabien nous laisse penser.

F. moi par exemple je suis quelqu'un qui à tendance à se disperser, et la ville ça me tue presque psychologiquement, le champ des possibles est beaucoup trop grand, et moi ça me flingue des fois, alors que ici, je sais pas si on peut parler de vie pastorale, mais si déjà tu passes une grande partie de ton temps à ton activité professionnelle, c'est à dire, un travail que j'estime être le seul sens correct du travail, c'est à dire à la fois un truc où tu peux prendre du plaisir, où tu peux continuer à apprendre, et à la fois qui à une utilité sociale, si ça ça te prend la moitié ou un tiers de ton temps, Si t'as un autre tiers de ton temps qui est consacré à prendre soin de ta propriété entre guillemets, ou en tout cas, des environs, de ta maison, etc, le reste du temps tu le passes sur le territoire que tu occupes, et en fait, au moins ça suffit à remplir une existence. Je trouve que la ville dans son fourmillement elle est géniale mais elle a aussi un côté hyper artificiel, et de fait, de toute façon on vit de la production de gens qu'on voit même pas et qui sont ailleurs et qui livrent tous leurs produits en ville... (Fabien)

Le rapport aux espaces, mais aussi à la production est altéré par ce mode de vie pluriel. Ce qui est saisissant à la campagne et en milieu rural c'est la notion de rapport direct aux choses que l'on fait, que l'on produit mais aussi à celles que l'on consomme. En premier lieu, la nourriture dont on ne voit que le bout de la chaîne en ville, devient l'objet de sociabilités et d'entraide dans certains villages de campagne. Dans le cas du terrain ici étudié, ce phénomène a même été renforcé par le confinement. Les besoins contraints par une limitation et un contrôle des flux deviennent l'objet de regroupement d'achats, d'économie de trajets, et de services rendus entre voisins proches. Certains producteurs dont l'écoulement des stocks a été rendu impossible par les mesures de distanciation sociale n'ont d'autres choix que de faire leur commerce via les réseaux informels de connaissance, ce qui vient alimenter le fonctionnement de voisinage. Au sein même de l'espace domestique, comprenant les espaces extérieurs de la propriété, ce contrôle et réduction de la mobilité se traduit par une pratique des espaces privés augmentée. En effet, pour éviter les contrôles, on préférera aux grands axes, les chemins de traverses qu'offrent les bordures de champs ou communs qui poussent à pénétrer l'espace géographique du voisinage.

Aussi sur la projection dans le temps, le fait de vivre à la campagne permet une installation plus pérenne puisqu'en ville tout change plus vite que ce qu'on pourrait le faire de manière individuelle. En ville, le bâti, les voiries, la mise en place d'espaces verts, rien de tout ça ne semble suivre une logique d'évolution naturelle. La temporalité n'est pas la même, et cette temporalité change la pratique des espaces. Fabien fait le parallèle entre sa manière de considérer la ville, et une expérience dans son appartement en ville où il a vu tous ses repères changés par un rangement inhabituel des éléments du quotidien. Même s'il admet avoir lui une appréhension particulièrement prononcée du changement, il prête cette caractéristique négative du changement rapide à la ville. Les repères spatiaux sans arrêt changés amènent à une violence psychologique. Les attaches qui peuvent être développées pour des quartiers ou des rues peuvent être balayées par un réaménagement de l'espace ou l'interdiction d'une pratique ou d'une autre dans cet espace.

F. j'ai l'impression que y a une violence psychologique qui s'opère presque volontairement par ceux qui gouvernent la ville, et par le truchement notamment des entreprises de BTP et tout ça, y a pas que ça mais quand t'as des voies en bas d'un immeuble qui changent de sens parce que y a des travaux, ou quand ils ont péché un truc, en

fait t'as jamais le temps de t'habituer à rien. Ton quartier il a une gueule, le centre ville il a une gueule, tu te sens chez toi, tu connais les routes, les machins, et ils changent toujours tout. (Fabien)

La campagne se place en opposition à cet aspect fluctuant de la ville construite sur une logique de production économique. Les changements y sont plus lents, plus facilement acceptés parce qu'ils suivent, dans le cas de notre terrain du moins, une logique de temporalité qui reste celle du vivant et de son intérêt. Lorsque la campagne est utilisée comme lieu d'élevage intensif nourrissant un objectif de production pour la ville, ce n'est plus le cas.

Ainsi, nous retirons de ces témoignages que la réflexion sur la dualité ville / campagne oriente effectivement les pratiques spatiales de la sphère domestique. D'abord parce que le choix de l'habitat témoigne ici d'une logique stratégique qui place la campagne comme un atout, non pas par rapport à la ville, mais en complément de la ville. Nous estimons que si c'est par convictions politique que se fait le choix de l'habitat, ces convictions orientent également les modes de vie en ce lieu. Outre cette première observation, la nature des espaces tangents à la sphère domestique en conditionne l'usage. La multiplication des possibles quant au fait de développer une activité extérieure à la maison, et à la propriété, change l'occupation de l'espace intérieur en permettant l'exploration d'un ailleurs. Enfin, et là où la ville est construite selon des logiques de productions et pratiques consuméristes, la campagne permet une réappropriation du temps et de l'espace à échelle individuelle.

4.2.2. Travail et espaces de travail

Mais les espaces eux même ne sont pas la seule condition à la pratique que l'on en a. En vivant à la campagne, on développe un rapport au travail modifié par la distance à celui ci quand il est dans le village d'à côté, ou par sa proximité quand il s'agit de son propre lieu de vie. Le confinement à engendré une grande part de reconversion de travail en télétravail. La conception de l'espace domestique ayant toujours été accompagnée de la pratique de l'activité, qu'elle soit divertissante, commerciale, ou de production ... on souhaite interroger ce qu'il en est en 2020, dans un lieu collectif en contexte de confinement. Cette seconde partie viens questionner le rapport au travail, et cherche à

mettre en lien les notions de lieu de vie et lieu de travail. Nous allons donc vérifier, en pratique quel impact le travail a sur la manière d'habiter les espaces. Nous tenterons donc de répondre à la sous problématique qui fait suite : *Quel sont les mécanismes d'organisation qui découlent de la fonction partagée de travail et d'habitat des lieux occupés ?*

En ce qui concerne la manière dont le travail, ou du moins l'activité conditionne le rapport à l'habitat, les entretiens réalisés ont permis de recueillir des témoignages riches qui relatent de trajectoires toutes différentes, qui lient la question de l'usage espace de travail et espace de vie. En effet, en contexte de confinement, l'habitat étant le centre de toutes activités, et un lieu de concentration de ces activités, on y retrouve des problématiques spatiales qui répondent à deux cas de figure observés. Soit l'organisation et l'utilisation de l'espace découlent des habitudes de travail pré-confinement importées, soit elles se construisent avec l'émergence de nouveaux lieux d'activités, elles même développées avec le confinement. Dans le premier cas de figure, les normes spatiales de l'espace de travail sont déjà instaurées. Ce qui implique une forme d'exigence de la part de l'individu qui les a importées, quant au respect de celles-ci si l'espace est collectif, et à la négociation sur son utilisation. Si l'espace n'est utilisé que par un individu unique, la négociation ne se pose plus. Dans le cas choisi, un des individus confinés, qui travaille habituellement en cuisine, porte sur la cuisine collective des habitudes d'utilisations particulières. Ses habitudes, et son expertise d'un tel espace, qui se rapportent à une pratique professionnelle du lieu, n'est pas partagée par la totalité des individus, qui eux en ont un usage qui peut aller à l'encontre de ses principes. L'organisation collective voudrait que ce différend se règle de deux manières possibles. Soit par la mise en place d'outils permettant un usage uniformisé et optimisé de cet espace, soit par la perpétuation d'un usage différencié, jusqu'au conflit, ou à la dominance d'un usage sur l'autre.

Un troisième paramètre rentre alors en jeu, la temporalité. Le contexte de confinement va de pair avec la conscience d'une temporalité courte, ou du moins temporaire, ce qui, dans la plupart des cas observés, conduit à l'acceptation de situations habituellement inacceptées, et donc à des compromis.

4.2.2.1. Télétravail, vivre et travailler dans les mêmes espaces.

La première chose avec le confinement, qui changera pour la plupart des gens, sera le fait de travailler chez soi, dans les espaces qui sont ceux de l'habitat. Au-delà du télétravail, on considère que toute activité retrouvée pendant le confinement qui demande une certaine rigueur et une régularité correspond à une forme de travail non rémunéré. Pour certaines personnes, la distinction travail et repos lorsque le travail est fini se fait sur la base d'espaces différenciés. La capacité à travailler, et habiter les mêmes espaces va impacter la conception des espaces, du travail, mais aussi les sociabilités. Avant le confinement, Camille considérait son lieu de travail comme un espace de solitude dans le sens où il y était isolé de ses sociabilités et pratiques habituelles... En réponse à cette phase d'isolement, l'après travail faisait office de sortie de cet état d'isolement, et le plus souvent son appartement incarnait cet après travail. Chez lui il ne recherchait donc pas les espaces de solitudes, puisqu'il n'en ressentait pas le besoin.

C. Typiquement quand je travaille, en revenant du travail j'ai juste envie de voir des gens, Parce qu'en fait le travail c'est une espèce de, t'es dans un état d'isolement en fait. Même quand tu travailles avec des gens, moi je travaille avec des gens, tous les tafs à la con que j'ai fait, que ce soit bosser en bar, que ce soit en usine en intérim ou quoi en fait t'as l'impression d'être quasiment tout seul en fait. Du coup, quand je rentrais, j'avais envie d'être avec des gens. La pire chose c'était de rentrer du travail et qu'il y ait personne et que t'es tout seul chez toi et ça c'est horrible. Je supporte pas ça parce que j'ai l'impression d'avoir passé du temps tout seul au travail. (Camille)

Dans la majorité des cas lors du confinement, les tâches sont restées les mêmes quand le lieu d'exercice s'est déplacé dans l'habitat. Pour Fabien par exemple, ses espaces de travail sont habituellement sa chambre ou son salon, mais il a aussi un bureau en ville auquel il peut accéder dès qu'il le souhaite. Pour lui il semble important de séparer l'endroit où il travaille de l'endroit où il ne travaille plus. D'abord pour des raisons d'efficacité, lorsqu'il est chez lui il est toujours dissipé et distrait par d'autres tâches à faire, par de l'entretien ou des loisirs. Alors que s'il a un bureau, ou un espace de travail qui est autre que la maison, il sait quand il y entre et quand il en sort, ce passage symbolique dans un nouvel espace marque un changement psycho-comportemental et suffit à se mettre en condition pour travailler. Quand ça n'est pas possible pour lui d'aller là bas, il dit qu'il préfère

encore le salon à sa chambre pour travailler chez lui. Mais même là, il est soumis aux mouvements inhérents à l'habitat, qu'ils soient uniquement internes, ou qu'ils viennent de l'extérieur.

F. À Rennes pendant notre dernier film on avait un bureau à l'extérieur, donc quand je voulais être posé, je travaillais dans le bureau. Mais avant c'était soit je travaillais dans le bureau dans le salon, [...] j'aime bien travailler dans le salon, en fait j'aime pas que l'espace où je dors et je chill ça soit le même espace que l'espace où je travail. C'est à la fois pour un truc un peu productiviste, c'est que je suis moins efficace moi, et à la fois pour un truc psychologique c'est que, si tu travail dans ta chambre, en vrai même chez moi j'aime pas travailler dans ma chambre, parce que tu te laisse disperser, tu va faire une machine à laver, alors que quand tu franchit la porte de ton bureau tu sais que t'es plus au travail. Quand tes chez toi, si t'as un client ou un appel, tu va te remettre à travailler mais je pense que c'est pas une bonne chose. (Fabien)

Il reconnaîtra que cette distinction des espaces est vraie pour les travaux qui demandent de travailler par téléphone ou sur son ordinateur, et d'être en relation avec des clients en ville, mais que cela pourrait être différent pour des travaux manuels. Pendant le confinement il se contentera d'un bureau dans sa chambre qu'il partage avec son colocataire, mais dans sa projection future, il est indispensable que les espaces de travail soient séparés de la maison d'habitation, et qu'il y ait différents espaces de travail selon la nature du travail.

donc en ville, pour moi c'est nécessaire d'avoir un espace, voilà un bureau, un truc, ou un autre espace chez toi mais moi vu ma personnalité j'ai tendance à... là dans ce cas là l'ennemi c'est plus moi même. Et ici, je pense que ça dépend quel est ton travail. Moi pour la vidéo, je pense que si je suis amené à travailler en vidéo ici, je pense que je vais me construire un bureau, comme ça si je cherche à étendre mes espaces, [...] Mais même dans le long terme, moi je pense que je préférerais que mon bureau il soit pas dans la maison. [...] qu'on réfléchisse en fonction de la maison, ou sont les espaces de travail.

Dans le cadre de cette étude, et tout au long du confinement, nous avons établis que pour la plupart de nos enquêtés, ce qui perturbe la capacité de travail dans le fait que l'espace soit celui de la chambre,

qui sont pour tout le monde des chambres partagées, ou de l'habitat, sont les échanges avec l'extérieur. Interruption physique par la présence d'une ou des tiers personnes, interruptions sonores liés à la proximité du groupe et à la concentration des espaces de vie... Le manque d'espace à soi alimente cette incapacité à mener un travail solitaire dans les espaces collectifs, et la plupart du temps, c'est ce constat qu'on fait les co-confinés lorsqu'il s'agissait de trouver une solution pour travailler. Du moins pour le travail que l'on appelle communément travail intellectuel.

En complément de ce travail que l'on jugera importé du quotidien pré-confinement, un deuxième phénomène observable pendant cette période de confinement est le développement d'un autre type de travail. D'une part le travail manuel lié à l'entretien du lieu, et aux ressources direct qui y sont implantées - ce travail là émerge du contexte en lui même et s'est construit avec le lieu, et n'a donc pas d'habitude pré-conçue en ce qui concerne les méthodes de travail - et d'autre part une autre forme de travail intellectuel construits sur de la réflexion collective et du partage de connaissance.

En effet, pour ce qui est de la partie *travail intellectuel*, un travail important qui joue le rôle de fil rouge pendant le confinement du groupe ici observé est la réalisation d'une émission radiophonique. Cette émission s'amorce avec la lecture collective d'un texte traitant des rêves et du partage de carnets de rêves dans les prisons de Palmi (Valentino 2015). A cette lecture collective d'autres suivent.

Concernant l'émission, l'opportunité offerte par la création par des proches d'une web radio est venue alimenter le souhait d'enregistrer la lecture collective. Suite à quoi, après avoir lu et enregistré la totalité du texte il a fallu enregistrer d'autres chroniques ce qui a conduit l'ensemble, ou la grande majorité du groupe, à se livrer au petit rituel quotidien de travailler sur la remémoration de ses rêves. Présent chaque matin avec un dictaphone Fabien a pris soin de provoquer ce rituel, et le rêve à finit par prendre une place importante dans le quotidien de confinés qui fut le nôtre. Cette activité à influencé le confinement de nos enquêtés, et les a amené à travailler régulièrement sur eux mêmes, en faisant des efforts de remémoration par la tenue d'un carnet de rêves pour certains, mais aussi d'informations, par la visualisation de documentaires et lecture de textes sur les rêves...

En ce qui concerne le travail manuel, et entretien du lieu, certaines activités se sont rapidement imposées au groupe par la nécessité de leur réalisation (entretien du verger, jardin, rangement de l'atelier, taille des fruitiers...). D'autres ont faits l'objet de réflexion quand à la projection à plus long terme du devenir de ce lieu au-delà du confinement (préparation de la saison de cidre, nettoyage des tonneaux, rangement de la cidrerie...).

On notera que le fait d'avoir retrouvé une activité, et des espaces de travail pendant le confinement qui étaient en lien avec l'espace de vie, a contribué à construire l'*habiter*, et à renforcer le sentiment d'appropriation nécessaire au *chez-soi*.

C. y a plusieurs choses qui m'intéressent ici, mais ça tourne un peu, y a des jours où je fais pratiquement que ça, y a des jours où j'aide un peu les autres, mais euh, y a au moins, planter du houblon, du coup petit rituel du matin, allez voir comment c'est, allez voir le soir, et puis après de nouvelles activités là depuis quelques jours, vider et nettoyer les tonneaux, les préparer pour le cidre [...] je pense c'est limite le houblon où je suis attaché le plus, [...] Mais ouais voilà du coup le houblon parce que y a un rapport particulier, du fait de les avoirs plantés, et puis les endroits de balade, quand tu va aux mêmes endroits, t'as plus l'impression d'être chez toi. (Camille)

L. y a aussi l'Émission de radio qu'on à mis en place, et qui est vraiment un endroit où je me sens bien. Enfin un temps. j'aime beaucoup consacrer du temps à ça. (Léa)

4.2.2.2. Quand les espaces de travail des uns, sont des espaces communs

P. j'en ai un peu marre de partager des espaces de travail, et les gens avec qui ça s'est bien passé de partager un espace de travail c'est des gens qui sont assez méthodiques, mais ici ça viens créer un espèce de truc bizarre aussi. Parce-que moi j'ai plus un rapport de boulot à la cuisine, et assez vite je me suis dit, nan mais je laisse tomber en fait... Et je pense que c'est aussi ce qui m'a détaché du truc de faire à manger ici (Peter)

Dans le cas présent, l'espace habituellement affilié à un espace de travail pour Peter, est la cuisine, soit un espace commun dont tout le monde a l'usage. Cette situation pose la problématique d'une organisation commune dans cet espace, d'autant plus car il s'agit du lieu d'un fonctionnement quotidien auquel on ne réchappe pas : faire à manger. On compare cet espace à n'importe quel atelier de travail qui nécessite d'être rangé pour être fonctionnel. On considère donc qu'il y a une manière de

ranger les éléments de cet espace, pour qu'ils soient accessibles de la manière la plus logique possible. On vient rejoindre ici l'aspect rangement du travail domestique, qui permet une liberté d'usage des lieux. En effet, la cuisine comme l'atelier, s'ils sont considérés comme étant des espaces communs, sont des lieux concernés par l'entretien et le travail domestique. Aussi s'ils ne sont pas rangés ou fonctionnels, l'utilisation qu'on en a en est impactée. C'est ce qui motive le discours de Peter pour qui dans un lieu collectif, le soin et la rigueur portée à des espaces pour qu'ils restent fonctionnels est primordiale.

P. tu vois c'est aussi pour ça que je range l'atelier parce que si rien n'est au bon endroit, que t'es obligé de chercher le marteau, tu fais pas en fait... [...] ça veut pas dire que tu range avant de faire, ça veut dire que tu fais pas, t'arrête de faire. Et moi c'est pareil dans la cuisine. Du coup ouais c'est marrant. Comment le truc d'activité professionnelle fait que ça peut... je dirais pas que ça peut pas être collectif, parce que, j'arrive à partager une cuisine avec des gens qui ont un peu les mêmes discours, Mais pareil pour un atelier en fait, avec des gens qui rangent chacun leurs outils... Mais j'ai l'impression le fait que y ai ce rapport au travail ça viens quand même changer le rapport que j'ai à l'espace.
(Peter)

L'espace de travail n'est pas un espace commun dans le cas de tout le monde. Mais lorsque c'est le cas, cela amène à s'interroger sur la gestion des espaces utilisés collectivement. Ces interrogations nous amènent à nous intéresser au travail domestique.

Afin de pouvoir établir un tableau le plus complet possible du rapport des individus confinés dans le cadre de notre terrain, à l'espace domestique, nous avons choisi de nous appuyer sur les écrits de Gaston Bachelard. Reprenant sa considération pour la maison d'enfance et la maison rêvée, et considérant que les modèles et habitudes prises pendant l'enfance façonnent notre fonctionnement actuel, nous cherchons à connaître, en terme de travail domestique, le cadre qu'on pu connaître les individus co-confinés de cette étude. Lorsque nous évoquons avec nos enquêtés le sujet des tâches d'entretiens au sein de cette maison où ils ont grandi avec leurs parents, c'est toujours, le même constat qui reviens. Le schéma est classique, le père s'occupe de l'extérieur, la mère de l'intérieur. Sûrement que ce schéma genré se retrouve d'une autre manière dans des habitats sans espaces

extérieurs, dans le rapport au travail peut être, mais ce que nous constatons au sein de notre terrain, est déjà parlant. Non pas dans la répartition des tâches en elle-même, mais dans la conscience des tous les individus à rendre cette répartition la plus égalitaire possible. En effet, chaque réponse a été formulée en deux temps, et ce pour la quasi-totalité des enquêtés. Premièrement ils expriment le fait que le fonctionnement chez leurs parents était *classique, généré, pas égalitaire*, marquant ainsi qu'ils avaient conscience malgré tout que ça ne devait pas être ainsi, puis ils explicitaient plus précisément la gestion de la maison dans ses détails. De la même manière lorsqu'il s'agissait de parler du travail domestique dans le cadre du confinement, la plupart disaient *j'ai l'impression que c'est égalitaire, on fait attention à, c'est pas normal que ce soit les meufs qui...*, marquant une fois de plus leurs intentions de déconstruire les schémas habituels dans lesquels on retombe facilement.

F. De ce point de vue là je suis pas trop fier, j'ai l'impression que c'est pas mal les filles qui commencent à ranger les tasses, les machins, les trucs... du coup je pense que ça ça demande plus de formalisation, plus d'efforts de tout un chacun. Ne serait-ce que des trucs stupides de type tu vois une tasse, tu la laves tu la ranges, parce qu'en plus si c'est pas toi qui le fait ça veut dire que y a quelqu'un d'autre qui le fera, et que j'ai l'impression que les gens qui sont plus sensibles à ça c'est quand même plutôt les filles, et que pour des gens qui ont des prétentions politiques, antisexistes, je trouve que c'est un peu... (Fabien)

Cette conscience a beau être présente chez le groupe d'enquêtés, elle n'empêche pas la reproduction de ces schémas classiques pendant ou hors confinement.

Deux grands axes permettent de conclure cette partie : la pratique du travail en lui-même d'une part, et le double usage des lieux qui sont à la fois des lieux de vie, et des lieux de travail d'autre part. Concernant le travail en lui-même, si certains individus ont importés leurs activités d'avant confinement, et adapté l'espace à leurs besoins afin d'y reproduire leurs habitudes de travail, d'autres ont développés de nouvelles activités en relation directe avec ce que proposait le territoire et les ressources à dispositions. On constate donc qu'il y a effectivement une partie des pratiques importées, ce qui participe à l'existence d'un continuum intérieur/extérieur de l'espace de confinement (cf. 4.2.4. *Décoration et rapport à l'aménagement*), mais également une émergence de nouvelles pratiques. Les mécanismes mis en place pour répondre à la problématique de double fonctionnalité habitat/travail des

espaces collectifs tournent essentiellement autour d'un principe : la concession. Le contexte ici étudié du confinement, ne nous a pas permis d'étudier quels auraient été ces mécanismes sur une situation égale, mais à plus long terme. La réponse la plus importante face aux conflits de fonctionnement sur le double usage des lieux est de faire main basse sur des faits potentiellement gênants. La plupart des enquêtés admettent que s'ils ne disent rien c'est dû à leur volonté de ne pas entacher les relations interindividuelles, et à la certitude que ça ne durera pas au-delà du confinement. Ça n'est pas l'unique mécanisme en place, nous constatons qu'il existe une base solide de la conscience des codes de la collectivité, ce qui permet probablement un fonctionnement stable et satisfaisant dès le début. Lorsque ça n'est pas le cas, les individus confinés font appel à une réunion pour évoquer les ajustements. Ce qui nous amène à nous questionner sur l'organisation collective.

4.2.3. Organisation collective

On ne peut considérer le partage d'espaces collectifs, sans y affilier une organisation collective. Ce chapitre tente justement de retracer les grandes lignes de l'organisation adoptée pendant le confinement. En utilisant comme trame le chapitre sur le rapport à l'aménagement et à la décoration pour comprendre la disposition des espaces et leurs utilisations, nous listons ici les arrangements formels et informels qui en relèvent. Voici donc la sous problématique à laquelle cette partie répondra : *Comment se traduisent spatialement les règles d'un fonctionnement collectif ?*

Pour commencer, il a été question d'établir avec les enquêtés quels étaient les moments collectifs, les temps forts de la maison, et quelles étaient les tâches qui demandaient une réflexion et une organisation entre tous les individus. De manière unanime il a été établi que les tâches inévitables au fonctionnement de groupe étaient la préparation des repas, la vaisselle qui y faisait suite, et le ménage. Tout le reste n'apparaissait pas comme un devoir quotidien, mais d'avantage comme des possibilités de chantier. Les temps forts justement, à savoir, les activités souvent collectives, mais qui n'appartiennent pas au domaine du travail domestique, se sont révélés être les repas, les veillées, certains chantiers, et les balades.

En ce qui concerne les tâches quotidiennes et le travail domestique dans un premier temps, les témoignages convergent pour dire que rien n'a réellement été décidé et que le fonctionnement de celles-ci ne reposaient que sur le bon vouloir et le volontariat de chacun. Trop informel pour certains, cette organisation tenait aussi son succès dans les concessions faites par la totalité des individus. Se sachant confinés ensemble pour un temps réduit, et nourrissant le souhait que le séjour se déroule au mieux, chacun était prêt à accepter de faire des efforts, ou de ne pas remettre en question afin de ne pas perturber la bonne ambiance collective. A joué également l'expérience du collectif déjà présente pour la plupart des enquêtés. Colocation, chantiers et réflexion sur le mode de vie collectif, tout le monde avait déjà de près ou de loin eu l'occasion de se confronter à ce mode de vie.

C. j'ai l'impression que ça s'est fait assez naturellement, au début on a un peu discuté de comment on organisait les choses, sur des moments de vie collective [...] Mais je crois que quand même on a fait une réunion pour dire comment ça se passe pour faire à manger tout ça, cuisiner, les truc communs, en fait les moments communs ont été un peu réfléchis, réfléchir aux chantiers collectifs etc, et du coup après la vie collective j'ai l'impression qu'elle s'est un peu organisée au fur et à mesure et assez naturellement presque. Peut-être je me trompe et j'oublie que y a eu des périodes de rodage un peu au début mais ça s'est quand même bien articulé, sûrement parce que pour beaucoup on a la même vision de ce que c'est de vivre en commun, parce que pour beaucoup, on habite en coloc, y a déjà une vision du collectif qui existe, et que ça à un peu coulé de source le comment ça s'organisait. Ça s'est fait assez naturellement. (Camille)

J. En fait ça c'est marrant, c'est que ça s'est fait assez naturelle... bah, j'allais dire naturellement mais, assez intuitivement, où en fait on à posé le truc que tous les repas se feraient ensembles. Et en fait je trouve ça bien parce-que c'est aussi des moments où, plutôt on avait essayé au départ de faire des espèces d'AG, voilà, puis au final, au repas comme c'est un moment où tout le monde est là, si y a un truc qu'on veut exposer à tout le monde ça se fait à ce moment là, si y a une décision collective qui doit se poser etc, du coup c'est un peu le truc où y a pas mal de moment où y a des informations qui circulent de l'un à l'autre dans la journée, et en fait je me rend compte que y a toujours quelqu'un

qui passe à travers, sauf quand ça passe au moment des repas. Des informations de l'extérieur, des rapport avec les voisins, et si ça se diffuse pas au moment des repas, y a quasiment tout le temps quelqu'un qui passe entre les gouttes, qui est pas au courant.
(Jordan)

F. Je pense que quand je suis arrivé ici et qu'on a commencé, à faire des réunions, des machins, j'imaginai ça de manière plutôt organisée, et je pense que progressivement c'est devenu plus une improvisation, c'est vrai que y a une organisation sommaire pour subvenir à nos besoin alimentaire et puis, on peut discuter de certains trucs qu'on à envie de faire ensemble mais c'est plus informel. On fait des points quand il s'agit d'aller faire les courses, qui est-ce qui va faire les courses, mais c'est pas mal basé sur le volontariat, voilà. Moi je l'accepte parce-que je sais que c'est temporaire, je sais que si on devait vivre ici à 9 plus que pendant ce temps de confinement, ça ne m'irait pas. Il faudrait qu'on ait plus de règles plus de temps d'organisation et qu'on pense les espaces différemment.
(Fabien)

M. Ben sur les tâches, sur les tâches j'ai l'impression qu'au début ça allait, tout le monde était à fond, tout le monde faisait tout le temps des trucs. Après forcément sur le long terme ça tient pas. [...] Si on vivait ici beaucoup plus longtemps, peut-être que ça aurait mérité d'être formalisé. (Marie)

De ces tâches informellement réparties, se distinguent les temps collectifs forts qui ont participé à la cohésion du groupe et ont certainement contribué à une bonne entente sur le partage des usages des espaces. Ces moments n'ont de la même manière, pas été formellement réfléchis, mais ont plutôt été généré par le fait de vivre dans les mêmes espaces.

C. Hum, ouais. Comme je disais, par exemple les repas y a un truc, moi c'est lié à ma perception du monde mais, les repas c'est pour moi les moments les plus importants de la

journee, un peu parce-que j'aime manger, mais parce-que c'est un endroit où on partage quelque chose, y a un échange... (Camille)

V. à part les repas et les films j'ai pas l'impression que y ait beaucoup de choses tout le temps à neuf. C'est plus des petits groupe où tu vois que y a quelqu'un qui se met sur le repas tu lui file un coup de main, si t'as envie, et si t'as pas envie voilà. Y a la cidrerie les chantiers, voilà, à part les gros chantiers qu'on a eu, genre les chantiers de ronces (Valérie)

J. Donc voilà, y a ce moment là, après moi j'ai l'impression que le soir, c'est un autre moment comme ça. Un peu plus dilué quand même mais, entre le moment juste avant le repas où les gens commencent à revenir, on boit une bière tout ça, et le moment après, je parlerais pas du film comme un moment commun, mais si de fait c'en est un, mais c'est aussi un moment d'absence sociale, donc on est tous collectivement dans un espace à regarder un film, par contre le moment après le film c'est un moment commun (Jordan)

M. Moi j'ai pas tant l'impression que c'est collectif mais plus interindividuel. Par exemple la ruine je l'ai fait avec Valérie, la terrasse sud je l'ai fait avec toi, le jardin je l'ai fait plus avec Hector, y a des moments où j'étais que avec Hector mais à d'autres moments y avais toi, Léa... qu'est-ce qu'il y a d'autre... si bah les balades. À la limite c'est ce qu'il y a de plus collectif. (Marie)

Ces communs, dans un premier temps très collectifs, ont fini par n'être plus qu'interindividuels. Avec le temps et l'aisance dans les relations interindividuelles s'installant, les tâches initialement considérées comme une réponse à l'instabilité qu'amenait la situation, sont ensuite apparues plus libres d'accès.

En effet, le manque de formalisation de certaines tâches jugées collectives a au départ entraîné des formes d'exigences non verbales. Pour Léa, un sentiment d'obligation à être active s'est fait ressentir, vis-à-vis notamment des tâches extérieures. Selon elle c'est le manque de formalisation qui a généré une pression sur les individus quant au fait de devoir concrètement être actif, et avancer

matériellement sur des chantiers. À travers son discours, on associe ce sentiment d'obligation aux tâches extérieurs, ce qu'elle expliquera quand elle exprimera son soulagement les jours de pluies ou elle a pu ne pas culpabiliser de cette inactivité (cf. 4.2.1.3. *Les espaces extérieurs orientent la nature des activités au sein du lieu*).

L. j'ai l'impression que y a quand même toujours une espèce d'injonction de faire des choses dehors, concrètes, mais sauf que ça on en a jamais vraiment parlé au final,[...] enfin, j'en sais rien en fait. Mais en tout cas moi j'ai senti que y a une forme d'obligation, mais je sais pas d'où elle vient, mais de, de faire des choses dehors. Et que en fait si on fait pas, en tout cas moi ça peut me faire culpabiliser à des moments, de me dire punaise, ça fait deux jours que j'ai rien fait dehors, et que du coup la pluie d'un côté ça m'a fait du bien parce que, a m'a permis de faire ce que je voulais vraiment, enfin... sans me dire, putain, je suis pas allée dehors aujourd'hui, j'ai pas retourné la terre, j'ai pas planté des trucs, j'ai pas... tu vois? Mais ça c'est toujours pareil en fait, on savait que c'était un temps court et du coup, on en a pas parlé réellement. (Léa)

Cette injonction à faire, produire, et occuper son temps s'est posé de manière plus globale dans les médias, dès le début du confinement. L'objectif étant, avec des titres tels que *bien occuper son temps (Coronavirus s. d.)*, ou *ne pas voir le temps passer (Brégeon-Minos 2020)*, de combler à tout prix l'espace temps. Tous les articles mêmes les plus médiocres le disent : il faut mettre à profit ce trop plein de temps pour prendre soin de soi, de sa maison, de son jardin, de sa famille.... Cela pose question quant au regard social qui est posé sur l'inactivité justement.

Quoi qu'il en soit, avec cette injonction à être actif pendant la période de confinement, deux tendances concernant l'espace domestique se dessinent alors. Le confinement c'est la contrainte spatiale, l'obligation à rester dans un périmètre plus ou moins réduit selon les habitats. Mais pour certains cette contrainte se traduit par un enfermement qu'il faut soulager au moyen d'activités et échappatoires, et pour ceux qui ont l'occasion et la disposition, c'est un retour sur soi, sur son intérieur domestique, avec une promotion de l'accomplissement personnel que les réseaux véhiculent largement avec les #confinementcreatifs #confinementchallenges #confinementdays ... Si le salon vitrine ne permet plus

d'exposer à autrui les aspects de la vie de chacun, les nombreuses images d'intérieurs de maison ont pris le relais. Bien que ce phénomène soit présent depuis avant le confinement, nous entendons ici que l'espace domestique et sa représentation (@40_metres_carres • Photos et vidéos Instagram s. d.) est devenu un sujet de grand intérêt dans une période où l'espace public est prohibé.

Concernant les réseaux le confinement aura été une thématique bénéfique et une source d'inspiration intarissable. Cet espace virtuel bien que déjà ouvert et pratiqué avant le confinement a trouvé davantage de sens pendant le confinement. La mise en lien d'individus à qui le contact réel est désormais interdit est devenu plus qu'indispensable. La période de confinement aura mis *d'un côté, la réalité misérable, sans fard, d'une vie entièrement soumise à la reproduction matérielle ; et de l'autre le monde virtuel du réseau comme lieu de toutes les compensations.* (Le nouveau monde – Véloce s. d.)

Outre le tissu médiatique qui a pu accompagner le confinement de chacun, ce qui transparait dans l'organisation collective interne au lieu de confinement de ce terrain d'étude, semble hérité de pratiques culturelles globales qui précèdent et survivent au confinement. Le seul changement réside dans l'idée que l'espace est clos, ou relativement peu praticable en dehors des lieux d'habitation ou de première nécessité. Spatialement, nous notons que les temps collectifs importants imprègnent certains espaces et en font des espaces de vie commune. Le temps du repas, celui de la veillée ont fait du salon, de la salle à manger et du coin autour du feu, des espaces principaux de la vie collective. C'est aussi ces espaces dans lesquels se négocient les questions de répartitions du travail domestique.

Par delà l'organisation collective, vivre dans un espace implique une appropriation de cet espace, et comme établi dans les parties précédentes, la décoration et l'aménagement font partie du processus de réappropriation, et de l'acte d'habiter.

4.2.4. Décoration et rapport à l'aménagement

Un incontournable de cette étude qui porte sur le partage des espaces collectifs sera l'aménagement de l'espace. C'est pourquoi, nous avons concentré nos efforts sur la perception qu'avaient nos enquêtés de leurs espaces de vie, et les potentielles décorations qui bien que la situation particulière en limitait la possibilité, se sont vu installées au sein des espaces personnels. Pour cela, il à

semblé intéressant d'aborder la question en empruntant à Lucie Bony chercheuse en sociologie sur l'espace carcéral, des éléments de sa grille de lecture sur l'appropriation cellulaire et les pratiques au sein de l'espace carcéral. En utilisant son analyse, il a semblé évident que les processus de d'appropriation d'un espace à l'œuvre dans les cellules de prison, étaient les mêmes quelque soit le milieu étudié. *Quels sont donc caractéristiques du processus d'appropriation dans des espaces d'usages collectifs ?*

D'après la thèse de Lucie Bony, l'espace carcéral se caractérise par des a priori sur son potentiel isolé, et par les faits qui le démentent, et démontrent en réalité une forme de continuum entre les milieux d'origine des détenus, et leurs pratiques à l'intérieur de l'univers carcéral. Elle étudie alors la manière dont les prisonnier s'approprient leurs cellules, et comment elle est un marqueur de leur identité emprunte de l'extérieur. Voici quelques élément à retenir de sa thèse, et qui pourraient être mis en lien avec notre terrain d'étude, ici le partage des espaces au sein d'un collectif en contexte de confinement. La (dis)continuité intérieur extérieur dû aux murs de la prison dans un cas, aux mesures gouvernementales sur le confinement dans l'autre; Le manque d'accès au travail par idéologie, ou précarité, pour reprendre ses mots *le travail n'occupe généralement pas la place centrale qu'il peut avoir dans l'orientation des parcours résidentiels du reste de la population*. Il y a un avant et un après, les individus ne se connaissent pas forcément mais on un lien en commun, quelque chose qui les relie. Se pose aussi le phénomène de projection dans le temps. Dans les écrits de Lucie Bonny, les incarcérés fraîchement arrivés ou en attente d'un procès sont les individus les moins propices à s'épancher en termes de nombre d'objets et de manière de s'approprier leur cellule. L'âge est aussi un facteur, l'origine sociale et le logement pré-carcéral permettent une importation de pratiques et d'objets... En confinement, la notion du temporaire va aussi influencer sur les manières de s'organiser collectivement. Plus de consensus, moins d'exigences...

Lucie Bony va chercher à analyser l'aménagement la décoration et les activités faites en cellules. Premier lieux intéressant, *habiter une seule pièce n'implique pas d'habiter un seul espace* (Bony 2015). Les cellules sont organisées en sous catégories d'espaces. Des cloisons de tissus, des dispositions de certains objets dans certains coins, indique l'usage à en avoir. On cherche à marquer par les objets, l'espace habité.

Nous retrouvons facilement des liens entre ce que décrit Lucie Bony quand elle parle de la cellule

carcérale, et ce qui a pu être effectué en terme de partage des espace dans nos chambres de confinés. La difficulté étant que sur les quatre chambres, deux étaient occupées par des couples, ce qui change la dynamique d'occupation et de partage. En revanche, l'absence de meubles due à la précipitation de la mise en confinement n'a pas empêché la destination d'un coin au stockage des vêtements, d'un autre à l'espace de travail, et bien sûr du coin réservé au sommeil. Dans certaines chambres le bureau de travail a même été utilisé comme meuble de séparation entre deux lits. Le rideau qui recrée un espace d'intimité aussi. Dans chacune des chambres il y avait un bureau de travail. Souvent utilisé par une seule des personnes de la chambre. Les éléments de décoration peu présents pour des raisons dues à la précipitation et à la courte projection dans le temps du séjour, se sont quand même manifestés. Cette décoration, semblait concentrée autour du lit, constituant ainsi ce que *Leroy* appelle péri-lit, ou espace péri corporel, qui renvoi l'individu à lui-même, créant ainsi une coquille de confort et des repère autour de son corps (Bony 2015). Ce sont ces objets qui témoignent du caractère intime de l'espace dortoir. Ils sécurisent et protègent l'espace affectif de l'individu. Cependant, tout le monde ne ressent pas le même besoin de s'inscrire dans l'espace.

Cette grille d'analyse, bien que pertinente pour les espaces personnels, ou du moins ce qui se rapproche le plus de la cellule, ne vaut guère pour les espaces collectifs qui exigent un partage différent. L'aménagement et la décoration de ces espaces collectifs n'auront pas été au centre des entretiens. Nous estimons que c'est en partie dû à la spécificité de la situation qui a voulu que les individus ne soient pas là pour s'installer, mais à titre temporaire. Cette temporalité explique l'absence ou le manque d'objets personnels importés de l'extérieur. Cependant, certains faits seront intéressants à analyser. Dans un premier temps nous étudierons la réappropriation par le réaménagement.

La maison ayant auparavant appartenu à une famille à l'histoire assez sombre, et la maison ayant été achetée avec le mobilier et les éléments de décoration affiliés à ce passé, le besoin d'en changer s'en est trouvé accentué. Si aujourd'hui la maison habitable paraît dénuée d'objets décoratifs, le hangar et les autres espaces de la propriété sont jonchés de statues construites avec des éléments recyclés, d'anciens objets agricoles et vieille ferraille. Il a été vivement souhaité d'enlever ces statues d'une part par goût esthétique mais aussi pour ce qu'elles véhiculaient comme symbolique. Dans la maison d'habitation, une des premières actions à l'arrivée, à la fois pour des questions pratiques, mais aussi pour des raisons esthétiques et de mis en place d'un espace chaleureux, a été de changer la disposition

des meubles.

Un espace auparavant fermé et segmenté par les meubles plus que par les murs. La couleur et l'aspect sombre et fermée des meubles anciens, rend une ambiance de vieille maison. Les vaisseliers fermés ne laissent rien paraître de ce qu'ils contiennent, et laissent une impression de pudeur. Discontinuité du canapé vis à vis des murs et de la cheminée, rend l'espace facilement modulable mais aussi très peu familier. Très suspendu. Ce qui ressort du réaménagement (conditionné par des envies, et un goût axé sur des normes de la société moderne) sont des espaces plus ouverts, moins segmentés par les meubles, plus lumineux (les meubles enlevés laissent apparaître des murs blancs), donc plus continus. On préférera les étagères laissant apparaître leurs contenus aux placards fermés et pudiques, comme pour mieux exposer ce que l'on choisit de manger, de boire, de lire, de rendre public... Qu'est-ce que ça dit sur l'esthétique moderne? l'individu préfère-t-il d'avantage s'exposer aux autres, montrer sa personnalité, son identité construite d'objets appropriés.

Moins d'entraves au regard et au mouvement. Le canapé plus tôt devant la cheminée et désormais adossé au mur, face à "l'écran de projection", et la cheminée regarde le mur opposé de la maison où se trouve la cuisine. Les meubles ne sont plus dans l'espace mais à la lisière, contre les murs, laissant le centre des pièces communiquer et s'organiser en unique grand centre. (Journal de bord)

L'esthétique et le fonctionnel seront les maîtres mots de ce réaménagement. Mais voilà, y a-t-il objectivement un esthétique et un fonctionnel. Il semble que s'il peut y avoir consensus sur la manière de s'organiser collectivement, il en va de même pour l'aménagement de l'espace.

P. Nan je pense un truc fonctionnel mais moche ça me va pas, mais... c'est plutôt que, tout comme sur le truc esthétique y a des divergence sur le truc fonctionnel, et du coup ça va faire que des fois des gens trouvent un truc cool alors que toi tu le trouve a la fois moche et pas pratique. Du coup tu le dis pas mais voilà. Et puis une fois que y a les deux cumulés c'est plus un débat de il faut privilégié esthétique ou le fonctionnel. Tu vois les gros

meubles qu'on à en bois foncé sont vraiment moche et pas pratique. (Peter)

P. Et puis tu vois ce truc de bibliothèque c'était marrant aussi. c'était un peu le truc de « il va y avoir une bibliothèque comme à la maison », alors qu'en fait c'est une petite bibliothèque, je sais pas, j'ai l'impression que personne ne l'utilise sérieusement, je veux dire, les bouquins auxquels ont tiens, ils sont dans nos chambres, et dans cette bibliothèque y a que de la merde, et du coup c'est une bibliothèque pour faire semblant, tu vois c'est vraiment une bibliothèque qui a un rôle plus symbolique que [...] Moi en tout cas ça m'a fait rire qu'un des premiers trucs qu'on fasse ça soit une bibliothèque parce que moi je voyais 12 000 autres trucs qui manquaient. Pour les couverts y a toujours rien de pratique, et en fait le fait de faire une bibliothèque ça à été un geste assez unanime et partagé. l'idée de partager ses livres c'était très bien, cette idée là elle avait quelque chose de cool mais y aussi ce truc bizarre de c'est pas chez moi si y a pas une bibliothèque. (Peter)



Figure 8: Bibliothèque, salon du lieu de confinement. photo: Léa

Cette allusion à la bibliothèque non fonctionnelle, qui fait *semblant*, mais qui a un rôle *symbolique*, et permet d'habiller le salon, nous ramène au salon comme vitrine d'accueil évoqué dans la partie 2.c *les différents espaces de la maison, expression de l'habiter*. Ce que renvoie cette bibliothèque symbolique n'est pas tant l'usage qu'on peut en avoir que la traduction des personnalités présentes. De façon sociétale d'abord, la bibliothèque traduit un intérêt pour la lecture, la connaissance, la culture... elle est devenu un objet d'apparat qui symbolise ce jeu de savoir dans le salon *moi je lis, et vous ?* Mais il s'agit également dans ce jeu là, de l'exposition de son identité personnelle de par la nature des ouvrages, et le sujet traité. Qu'il s'agisse d'un sujet reconnu positif au sein du collectif puisqu'il correspond aux normes influentes, ou d'un sujet absurde marquant ainsi une capacité d'autodérision. Cet aspect du salon comme lieu d'exposition adressé à l'*autre* est une composante de l'aménagement dans son ensemble.

Outre la fonctionnalité des espaces et l'aménagement concret des espaces, certains lieux n'ont pas connu d'aménagements, mais les espaces vides ou peu remplis permettaient d'y projeter différents projets. Cette projection dans le futur si elle n'est que fictive permet tout de même un certain ancrage qui passe outre la conscience d'une occupation du lieu à court terme. Ou du moins, outre la période de temps imposé par le confinement. On se figure alors un après confinement, bien qu'incertain.

M. Moi ce qui me... je trouve ça manque d'un endroit... je trouve que l'endroit où on mange par exemple la petite terrasse, c'est pas... c'est pas fou. Je sais pas... c'est un peu étriqué en fait. Je trouve que ça mérite soit de l'aménager soit de le mettre à un autre endroit. Dans la ruine? Nous avons dégagé une ruine pour pouvoir potentiellement faire une terrasse. Après je sais pas ça pourrait aussi être une maison, c'est une ruine... (Marie)

Tout n'a pas pu être aménagé, mais la projection dans le futur à permis de voir qu'imaginer les espaces faisait partie de l'habiter. Considérant que cette projection influencée par l'héritage passé des individus, et importé de leurs mode de vie précédent la période du confinement, nous les avons questionné sur la notion de maison rêvée, faisant ainsi écho aux écrits de Gaston Bachelard. La maison rêvée matérialise toutes les projections, images et rêves inspirés du vécu passé et présent, et désirés pour l'avenir. Cette maison rêvée pourrait ne jamais exister, mais elle permet la projection et l'imagination de ce qui n'est pas encore.

H. en fait je suis plutôt, ouais je pense que je suis pas trop dans l'aménagement, je pense que je vois des trucs, je sais que j'aimerais bien les avoirs, soit pour faire des confitures... Ben par exemple je me dit, faut avoir des bon couteaux, faut avoir un chaudron en cuivre, faut avoir un trepier à gaz, des bocaux des truc comme ça, et après à l'extérieur je sais que j'aimerais bien avoir une serre un jardin, un verger pas mal de fruits, des trucs, mais par contre dans esthétique de la maison, je vais faire des trucs que j'ai vu ailleurs et que ça me paraissait joli et tout, par contre j'ai pas un idéal particulier. Je pense que je vois plus des objets pratiques. (Hector)



Figure 9: Cheminée et salon du lieu de confinement. photo: Léa

On identifie aussi dans l'aménagement de l'intérieur, certains héritages historiques dans la conception de l'espace, tels que l'usage et la répartition de la lumière et de la chaleur. La maison habitée étant issu d'un bâti ancien et ne répondant pas aux normes actuelles, on y trouve des éléments qui feraient aujourd'hui l'objet d'aberrations. La cheminée par exemple, autrefois outils de cuisine est composée d'une dalle très accessible, et d'un conduit ouvert sur le ciel laissant ainsi entrer la pluie et le froid. La

dalle large et également ouverte sur l'intérieur de la maison cette fois permet d'y entreposer des choses, et même de s'y asseoir, au plus près du feu, à la recherche de la chaleur très peu diffusée. Le flot d'imaginaire qu'une telle cheminée génère n'est pas anodin. Ce feu géant est probablement aussi celui de longues soirées agréables. Aujourd'hui ou le traditionnel chauffage permet une répartition uniforme de la chaleur, et la cuisine est plus accessible par gazinière, la cheminée n'a plus que pour seul usage celui du foyer réconfortant et pleins d'images. Les premiers jours de confinements ayant été froids, la cheminée a recouvré son rôle de foyer central dans la maison. C'est autour de la cheminée que s'est construit la disposition des meubles du salon, que se sont organisées toutes les veillées, et les jours les plus froids, le feu en son centre était l'objet le plus convoité, rassemblant ainsi toute la maisonnée à son côté.

H. par contre ouais l'espace en bas, c'est un endroit ou effectivement je vais me poser, m'asseoir dans le canapé, y a toujours un peu de monde, le soir c'est le moment ou on se réunits tous un peu autour du feu, ça fait un truc, Puis euh, ouais, c'est l'espace le plus chaleureux je trouve. [...] Et puis moi je pense que c'est l'espace le plus chaud quand il fait froid dans la maison. Parce que quand on est arrivé il à fait humide et froid et y avais quand même un peu un truc de se regrouper autour d'un truc qui était un peu la chaleur. Je sais pas trop quoi dire de plus mais, y a une façon d'organiser une maison qui est un peu d'une autre époque j'ai l'impression, Aujourd'hui avec ne chaudière et un chauffage central, on répartit à peu près uniformément la chaleur de la maison alors que là le feu il à une place assez importante. Là à plus de trois mètre du feu on sent plus la chaleur. Mais du coup c'est juste que là, la cheminée qu'on utilise à la base c'était une cheminée à ciel ouvert, sans insert, avec un feu au sol et un conduit très large, avec même les chaînes qui étaient dans la cheminée. A une époque ils avaient que ça pour se chauffer... faut se mettre dans la cheminée pour avoir chaud. t'as un rayon d'un mètre cinquante autour... (Hector).

De la même manière les fenêtres ne permettant qu'une ouverture sur une façade unique, l'accès à la lumière et son utilisation en sont changés. Toutes les ouvertures sont face sud, et la maison est totalement fermée façade nord. Les murs éclairés par la lumière du jour sont voulus dégagés pour

mieux refléter la luminosité et la diffuser dans la maison. Aujourd'hui les technologies de constructions permettent d'avoir des ouvertures de tous les côtés de la maison, sans pour autant entraver l'isolation de celle-ci. De la même manière que le développement d'une culture du luminaire a permis de ne plus réfléchir que par rapport à la lumière du jour.



Figure 10: Façade sud de la maison de confinement. Photo : Léa

Le processus d'appropriation des espaces se caractérise par l'aménagement et la décoration. Dans notre cas d'étude, ils sont tributaires des objets et meubles à disposition, qui pour la plupart ne sont pas issus du parcours de vie de chacun des individus, mais sont d'abord en lien avec la maison. Les aménagements sont également conditionnés par l'usage pratique du lieu, ce qui amène parfois à mettre en opposition les dimensions du fonctionnel et de l'esthétique. Au sein des espaces communs, ces oppositions mènent au désaccord et à la concession, là où ils sont le reflet d'une appropriation individuelle dans les espaces particuliers.

4.2.5. Espaces à soi

Cette ultime partie de l'analyse d'entretiens permet un retour sur la capacité à s'isoler en

collectif. La composition des espaces d'une maison repose sur l'alternance entre *soi* et *l'autre*, entre l'individu et le collectif, l'intimité et la civilité. C'est pourquoi nous ne pouvons évoquer l'aspect collectif des espaces d'un habitat, sans considérer qu'il doit exister des espaces qui ne le sont pas. Cela renvoie à nos questionnements initiaux, à savoir : *La pratique solitaire de l'espace domestique est-elle mise à mal par le caractère collectif de celui-ci ?*

4.2.5.1. L'isolement matériel et immatériel comme usage de l'espace.

Je me faisais la réflexion sur les espaces que l'on occupe aussi. Notamment les voitures, qui, postées devant la maison, font d'avantage office de cabines téléphoniques que de véhicules. On y est assis, à l'abri du ciel, et des gens, pas trop loin de la maison... elles sont devenus des véritables éléments du mobilier domestique. Je repense en parallèle à mon colocataire resté à Rennes qui utilise ma caravane comme cabine téléphonique. De la même manière, la présence de nombreuses personnes dans la maison conduit au besoin d'intimité et d'espace individuels notamment pour téléphoner.

Pour travailler aussi, où certains d'entre nous aurons finit par s'exiler dans les champs ou le jardin. (journal de bord).

Un des points de départ de cette étude, dans la construction de la réflexion initiale au moins, est le questionnement de l'existence d'espaces de solitudes, au sein des espaces collectifs. La question à l'origine de cette étude ne concerne plus tant les espaces de solitude, que le partage des espaces communs, mais dans cette répartition on retrouve le besoin et la pratique d'*espaces à soi*. En contexte de confinement, où les mobilités entre l'intérieur et l'extérieur sont restreintes voire inexistantes, ces espaces sont d'autant plus difficiles à trouver. En effet, si dans un espace collectif classique, on peut informellement négocier des espaces de solitude au moyen d'emplois du temps qui divergent, l'existence d'*espace à soi* en période de confinement doit dépendre d'autre chose. On définira la notion d'*espace à soi* comme un espace praticable individuellement au sein duquel on accède à une

forme de sécurité, avec une certitude dans l'idée que l'on y exerce un contrôle. Que ce soit par la possibilité d'avoir un œil sur qui fréquente cette espace, qui ne le fréquente pas, sur l'assurance que quoi qu'on y laisse, rien n'en sera déplacé, et tout sera tel qu'on l'a laissé précédemment, ou encore, au-delà de la dimension matérielle de l'espace, un contrôle de soi-même et de ses propres émotions.

Ce que nous réalisons au cours de cette étude est que ces *espaces à soi*, en lien avec la notion de *chez soi*, sont souvent engendré par un besoin ou une envie de s'éloigner du collectif ponctuellement, ou par la volonté de se retrouver soi-même. Il ne s'agit pas forcément, même si ça peut être le cas, d'un éloignement négatif au collectif, mais plutôt d'une phase nécessaire à la construction de celui-ci. Chacun va trouver des moyens différents pour s'ouvrir la possibilité d'être seul, et d'être seul *chez soi* dans le sens, de se retrouver et de s'approprier un espace, un objet, une situation.

Les expériences et témoignages montrent que ces espaces se construisent sur une aptitude à contrôler une portion de l'espace ou du temps. Il peut s'agir de choisir stratégiquement les moments où l'on a la certitude que l'on ne sera pas sollicité, et ceux où l'on se rend dispos.

P. Je zone au lit aussi parce que s'il y a quelqu'un d'autre qui est réveillé, qui à besoin d'aide pour un truc tout ça, je suis obligé au moins de lui parler. Et aussi parce qu'à ce moment là je sais que c'est un moment où je suis tout seul et que les autres moments de la journée je vais probablement plutôt être dans l'interaction sociale. Et puis plutôt... ben la solitude moi ça me va, après j'aime bien être avec des gens aussi, mais quand je suis tout seul je suis tout seul. Parce que y a pleins d'autres moments où je suis tout seul, mais si on m'appelle qu'on me demande un truc, je vais pas dire, ah nan je suis tout seul tu vois, ou alors tu commences à faire un truc, y a quelqu'un qui a envie de t'aider à le faire, tu vas pas dire, ah nan j'aimerais bien le faire tout seul. A partir du moment où t'es descendu en bas, je considère qu'on n'est pas toujours tous ensemble, et il faut qu'on considère le temps comme politique. Ou sinon t'enfile tes baskets et tu vas faire un tour. (Peter)

F. Oui, parce que je me lève un peu plus tôt que la plupart des gens, du coup à partir de là j'ai mon temps le matin ou je suis tout seul, une demi heure une heure, et puis là en ce moment... bon et puis y a aussi l'entraînement où je suis tout seul (Fabien)

On retrouve à travers cette notion de contrôle le concept de *sécurité ontologique* développé par Von

Uexkull, qui est l'une des caractéristiques principales du *chez soi*. Comme établi précédemment, ce contrôle n'est pas nécessairement matériel et spatial. Il peut être mental. La notion de chez soi est finalement assez subjective puisqu'elle dépend davantage de l'intention que l'on met dans un espace que de la matérialité de l'espace lui-même. Gaston Bachelard écrira que le *chez soi* dans la métaphore du nid, est formé par le corps de l'oiseau qui vit dedans et vient adapter les parois de son habitat à la forme de son propre corps. Il propose là une conception du *chez soi* qui est la prolongation de l'enveloppe corporelle, elle-même habitée par les idées. Le *chez soi* serait donc cette expression matérielle des idées que l'on y projette.

M. ça te parle. Le chez soi ?

L. Ben j'ai l'impression que là où j'en suis dans ma vie c'est plus un truc intérieur [...] si j'suis bien dans ma tête, la bulle elle... enfin, en fait j'ai l'impression que quoi qu'il arrive, la bulle elle ... ça me f'ra pas chier. Là si je suis dans un moment où je me sens bien avec moi-même, je suis ultra tolérante. Mais par contre si j'suis pas bien, j'ai du mal à garder cette bulle là. (Léa)

On constate également que cette mise en situation de contrôle mental, se fait la plupart du temps au moyen d'éléments extérieurs. Dans un premier temps il a paru évident que ces éléments pouvaient être des objets personnels, que l'on identifie comme étant les siens, ce qui permet une appropriation et la projection de soi dans un objet ou espace matériel. Puis, au fil des entretiens, les témoignages ont permis d'amener un autre point de vue sur ce qui permettait de s'isoler mentalement, et de retrouver une forme d'état refuge, lorsque les conditions matérielles ne le permettaient pas. Les nombreuses sorties en nature ou à l'extérieur, bien qu'isolant géographiquement et socialement, se sont révélées utiles à une troisième forme d'isolement dont il est question quand on se recentre sur soi.

De la même manière que écouter de la musique, regarder un film, se plonger dans un livre ou méditer permet de construire une bulle où l'on contrôle son soi dans l'espace quel qu'il soit, les balades et le contact avec l'extérieur semblaient permettre ce même cheminement mental. Ce qui me permet d'identifier trois mécanismes d'isolement conscient, puisque c'est ce dont il est question ici, l'isolement géographique, par la distance matérielle, l'isolement social, par l'absence de considération

pour l'entourage ou par l'entourage, et l'absence d'action sociale, et enfin l'isolement mental par une action d'introspection qui permet la construction d'une forme de bien être nécessaire à la projection d'un *chez soi*. Nous avons identifié ces différents mécanismes comme étant des rituels. Des fonctionnements réguliers, qui amènent à un ressenti recherché : la solitude. Ces rituels peuvent être combinés, et utilisés ensemble, c'est d'ailleurs souvent le cas, mais ça n'est pas non plus nécessairement le cas. On peut choisir de s'isoler d'un groupe en s'en éloignant géographiquement, pour autant, le fait de rencontrer d'autres personnes ne sera pas problématique. De la même manière pour choisir de ne plus interagir avec des individus, il n'est pas nécessaire de s'en éloigner. Peut être que certains codes comportementaux permettent de signifier qu'on ne souhaite pas interagir, mais dans tous les cas, cette manière de s'isoler est comportementale. Et enfin on peut faire de l'introspection à plusieurs, au sein d'un groupe mais sans le prendre en compte, ou bien physiquement seul.

Cependant, s'isoler géographiquement n'est pas systématiquement généré par le besoin d'isolement, et peut être motivé par d'autres éléments. De même pour l'absence d'interaction avec autrui. Il ne s'agit que de moyens qui permettent d'accéder au besoin de solitude. Pour certaines personnes, certains moyens semblent plus évidents que d'autres.

M. Okay. Euh tout à l'heure tu parlais de... pour trouver cet espèce de confort tu parlais de faire des balades et que c'est un truc que t'a toujours fait, est-ce que t'arriverais un peu à développer ce côté rituel de certaines pratiques que tu fait pour te mettre dans un confort ou.. est-ce que t'en à d'autres ? Des routines comme ça ?

L. Heu, j'aimerais beaucoup en avoir d'autres. Ouais. Et le fait de marcher c'est vraiment un truc qui est ancré en moi qui me permet d'expulser des trucs. Négatifs. Mais en fait c'est marrant parce que je me pose pas forcément la question. En fait c'est vraiment un truc de... Bah là il faut que j'aille marcher. Bah j'y vais, mais c'est pas un truc où, ben là je sens que je commence à pas être bien, et il faut que j'aille marcher c'est le moment tu vois, nan c'est vraiment, en fait je me pose pas la question et j'y vais. J pense que, même j'ai du me barrer de cours des fois, pour aller marcher, prendre mes affaires et revenir tu vois. Mais sans forcément réfléchir à ce truc là. Mais en tout cas j'aimerais avoir plus de rituels oui ça c'est clair. (Léa)

C. Après sur les moments individuels, prendre du temps pour soi s'évader un peu etc, au niveau de l'espace, le fait de pouvoir aller se promener, fait que, personnellement si y a des moments où j'ai envie d'être tout seul, je vais me promener dans les champs, je vais bouger, sortir. Mais pas forcément me mettre dans une pièce, si, ça m'arrive mais, c'est pas, j'arrive à trouver l'équilibre à pouvoir sortir, à pouvoir m'évader au moins mentalement, ou physiquement si j'en ai le besoin. (Camille).

A la question, as-tu un *espace à toi* ? et où es ton *chez toi* ? Les gens ont répondu souvent difficilement. Plusieurs profils sont ressortis. Certaines personnes sont indifférentes, ou peu sensible à la nécessité d'un espace à soi, mais par besoin fonctionnel trouvent non négociable d'avoir un espace de travail organisé selon leurs standards de rangement. Cet espace sera une forme d'*espace à soi* puisqu'on y exerce un contrôle, pour autant, et même si son utilisation peut être un moyen d'y répondre, ce n'est pas un espace que l'on identifiera comme utile à un isolement quel qu'il soit. On identifie aussi une préférence de certaines personnes à trouver l'isolement de manière psychologique, et au moyen d'outils extérieur. c'est la pratique la plus appropriée à un contexte tel que le nôtre. Et enfin, on pourrait nommer une troisième catégorie d'individus pour qui la recherche d'*espace à soi* passe par un besoin d'identification à un lieu comme étant le leur, en y projetant leurs identités, en s'appropriant l'espace et les éléments qui s'y trouvent, en se créant un nid.

F. le gros avantage d'être ici à la différence de la ville c'est que les espaces, sont à la fois à tout le monde, mais à la fois aux personnes qui les parcourent, [...] Tu vois par exemple hier soir, je suis allé me balader, je suis resté sous un chêne sous la pluie, et ça bah en ville quand tu pète un câble, tu vas t'enfermer dans ta chambre et tu vas péter un plomb. Tu t'enferme dans ton enfermement, parce que souvent quand t'es de mauvaise humeur ou que tu cogite ben t'as un panel d'émotions avec toi même, je pense que s'enfermer dans une chambre c'est pas forcément le meilleur truc. Tu vas écouter de la musique, tu vas te mettre à faire des choses à lire, parce que justement tu cherches un échappatoire, et l'avantage c'est qu'ici, l'échappatoire qu'on recherche il se trouve dans le fait de juste arpenter ce territoire immense, et tout de suite moi ça me parle en fait. (Fabien)

Dans l'imaginaire collectif on se figurera peut-être d'avantage les grands espaces comme étant les espaces de liberté, de libération, d'un point de fuite ou d'échappée qui répondent aux problématiques et besoins d'éloignement social. La solitude, définie comme un ressenti qui se distingue ici de l'isolement que l'on considère factuel, dans sa grande imagerie se présente souvent sous la forme de l'isolement au sens géographique du terme, illustré par de grandes étendues naturelles et vide de monde. Il serait intéressant pour compléter cette étude de parvenir à comprendre et mesurer la part que joue l'imaginaire collectif, conditionné par la culture et les sociétés, dans notre pratique de l'isolement. On suppose que chacun, en cherchant à s'isoler va reproduire consciemment ou inconsciemment des schémas qu'ils considèrent être ceux qui correspondent à son besoin d'isolement. Si un individu ressent le besoin de s'isoler du groupe, il va physiquement s'éloigner du groupe, affiliant ainsi sa pratique à l'image d'une solitude qu'il se figure être la sienne. Une image qui prendrait le contre-pied de celle dernièrement évoqué serait l'être recroquevillé sur lui même, qui tend non plus vers le vaste et le grand, mais vers le petit, le réduit.

A bouillonner j'ai fini par me rouler en boule sous ma couette, et écouter Gaston Bachelard, une interview sur la poétique de l'espace qui viens conforter mon besoin de cabane. Là, roulée en boule dans le lit j'écoute... "la maison, la chambre, la maison c'est trop grand, est presque' un corps maternel qui nous reçoit la nuit. Alors j'ai regardé la poésie du repos. L'espace heureux c'est l'espace ou on se repose" "l'espace à des qualité de refuge, des qualités de protection ou l'homme va non pas tant penser que rêver"
(Journal de bord)

Pour autant, cette solitude, souvent confondu avec isolement, est un ressenti qui émerge d'une situation ou d'un contexte. On peut la rechercher, et créer une situation d'isolement pour y parvenir, ou la subir et la fuir, et créer la situation inverse. En résumé, au cours de cette étude en immersion nous avons pu observer que si les individus peuvent parfois ressentir un besoin de s'isoler du collectif, ils le font de différentes manières. Ils peuvent s'isoler géographiquement, mettre de la distance physique entre eux et le reste du groupe, s'isoler socialement, ne plus rentrer en interaction verbale ni gestuelle avec le reste du groupe, tout en continuant à faire pour soi. Enfin, il est possible de s'isoler spatialement en limitant jusqu'aux possibilités d'interactions visuelles ou sonore avec autrui, et par une action consciente d'introspection. Chacun de ces mécanismes amène toujours au même

phénomène de réflexion interne, et de dialogue avec soi-même.

4.2.5.2. Le temps comme outil de partage des espaces

Après avoir admis que l'espace avait un usage psychologique, nous reprendrons ici l'idée évoquée plus haut selon laquelle le temps est aussi un outil qui permet d'utiliser les mêmes espaces à plusieurs. Nous écrivions tout à l'heure que hors période de confinement, les habitats collectifs étaient praticables grâce à la divergence d'emplois du temps qui permettaient une négociation dans l'utilisation des espaces. En période de confinement, du moins dans le cas de notre terrain d'étude, ce n'est plus le temps le partage des espaces qui est questionné, mais l'utilisation collective qu'on en a. A savoir, un petit espace habité par un nombre important d'individus aura plus vite tendance à être congestionné puisque tout le monde, l'utilise en même temps. Ce qui nous a amené à questionner cet usage des espaces est le constat d'un fonctionnement qui nous poussait à suivre le déroulement de la journée tous ensemble. Tout faire tous ensemble ne s'est pas révélé directement problématique mais a amené à la réflexion suivante.

Hier soir, au détour d'une conversation à été abordé rapidement, la notion de former un collectif, et que, en les conditions, cela demandait quelques concessions. Pour ma part je pensais plutôt au concessions spatiales. Les espaces évoluent tous les uns avec les autres, et, c'est un fait inhérent à la maison, quand je suis dans ma chambre, je ne suis pas vraiment isolé puisque je sais qui va au toilette, qui boit, qui monte ou descend les marches... Peter a relevé cette idée de "tout faire ensemble" comme élément problématique aussi, mais son explication à lui à été plutôt tournée vers la régularité des événements dans le temps, et la formalisation des tâches. Par exemple, le fait de ne pas avoir une heure de repas fixe, et de ne pas savoir qui fait à manger tous les repas, implique que quoique l'on fasse dans la matinée, on vienne vérifier que quelqu'un fasse bien à manger, si personne, le faire soi même, ou retourner à son activité si quelqu'un se dévoue. On ne peut s'éloigner et espérer revenir toujours à la même heure, avec un repas prêt. Il n'est pas exclu que si un tel va se promener ou travailler jusqu'à 13h30, il

revienne, et se trouve obligé de se lancer dans la préparation du repas. Je n'avais jamais vraiment pensé au temps comme outils de partage des espaces dans le collectif. (Journal de bord)

Ce qui est nécessaire à cette forme d'usages de l'espace est la détermination des temps qui sont collectifs et de ceux qui ne le sont pas, ce qui permet de se dégager des temps où l'on fera ensemble et d'autres où ça ne sera pas le cas. Pendant ces temps-là, chacun pourra utiliser les espaces et travailler en son nom, ce qui viendra jouer un rôle dans son appropriation du lieu. Cette alternance de phases est donc nécessaire autant individuellement que collectivement.

Quant au temps et au rapport à l'espace qu'il permet, nous souhaitons proposer une réflexion sur l'évolution du rapport à la connaissance comme facteur de changement dans l'utilisation de son temps, et des espaces à soi, au sein de l'espace domestique. En se souvenant de Mona Chollet qui écrivait sur la pièce bibliothèque qu'elle était le *lieu de l'exil volontaire*, et sur le bouleversement que le numérique allait amener dans la pratique du savoir, et donc l'usage de cet espace, nous revenons sur la place du savoir dans la maison. Il s'agit d'ajouter à ce changement les caractéristiques du terrain dont il est ici question, en précisant que l'accès à internet n'y était pas fluide. En effet, si la bibliothèque et la lecture solitaire incarnait auparavant l'acte d'introspection nécessaire à l'isolement chéri des casaniers, l'arrivée d'une autre forme de stockage et d'accès aux données, a changé, en modifiant la relation à la connaissance, la façon de s'isoler chez soi. Le savoir n'a plus la même matérialité, il est sous forme de disques durs, et sur le cloud. Les livres sont relégués au rôle d'objets décorateurs (cf.4.2.4. *Décoration et rapport à l'aménagement*). Attention cependant, ce serait mentir de dire qu'ils ne sont plus que ça et n'ont plus de valeur intellectuelle. Plusieurs des enquêtés ont répondu à la question, *quels objets te sont chers et te permettent de sentir chez toi ? et quels objets sont utiles à ton appropriation d'un espace ?* En citant leurs écouteurs, téléphone portable pour la base de données musicale qu'ils pouvaient représenter, leurs ordinateurs et disques durs pour des films et documentaires... Il semble évident que ces objets permettent aujourd'hui ce que permettait l'espace bibliothèque auparavant : se mettre à l'écart du reste des habitants de la maisonnée.

C. Ben, je sais pas si c'est un objet rituel et tout ça mais, mes écouteurs, pour écouter de la musique, enfin, tu me diras c'est quand même un objet, après c'est pas un rituel que d'avoir son téléphone portable avec de la musique mais euh, ben forcément quand t'as des

écouteurs avec de la musique tu te met dans un cocon, tu fais un travail sur toi même, mais euh, nan j'ai pas de... (Camille)

F. Je pense que ça dépend vraiment du degrés d'auto enfermement. Et du moment, je pense qu'à certains moment peut être qu'un livre peu aider, peut être que un ordinateur peu aider [...] Ici, les objets qui ont un peu tout ça, c'est con mais y a mon ordi parce que mon ordi y a tout dessus, et ça viens à la fois de son utilité physique, de ce qu'est devenu un ordi pour l'homo numericus tu vois, et en plus moi je fait de la vidéo donc mon ordi c'est à la fois mon poste de travail, c'est là ou j'ai toutes mes musiques j'ai mes machins, donc je pense que ça deviens un objet phare que je trimballe partout qui me permet à la fois de travailler à la fois d'être tranquille, d'écouter ma musique, d'écrire, de taper des trucs ... (Fabien)

L. Ben y a mon disque dur ! Y a mon disque dur et mon casque pour écouter de la musique. Mais sinon euh, nan le truc que j'ai toujours trimballé c'est des bouquins. A chaque déménagement c'est le truc le plus lourd, et en fait euh... c'est marrant parce que jusqu'à.. ouais jusqu'à je sais pas mes 18 ans je lisais énormément énormément, et après plus vraiment. En fait je me rend compte que ça fait 10 ans, je pense que je peux considérer que ça fait 10 ans que je lis plus au sens vraiment, ou tu dévore des bouquins toute la journée et.. parce qu'avant j'étais comme ça. Et pourtant j'ai une espèce d'attache à mes bouquins... même à des bouquins que j'ai pas lus. Et je me sens bien quand, enfin, j'aime bien avoir mes bouquins avec moi. (Léa)

Aussi, au sein de notre maison de confinement, la lecture, qui tout au long de l'histoire du livre fut alternativement collective et individuelle (Aries, Duby, et Ranum 1999), s'est trouvé être une activité collective. Comme une ultime réponse à cette dérogation d'usage de l'espace bibliothèque, cela a amené à trouver d'autres espaces qui remplissaient la fonction de mise à l'écart.

Au delà du changement de nature des bases de données, il s'agit également de s'intéresser à ce que l'absence d'internet génère dans la pratique des espaces. L'accès à internet en question ne se faisait pas depuis la maison elle même, mais par le biais d'une procédé ingénieux qui consistait à trouver un point dégagé en hauteur pour capter le réseau le plus proche. La navigation sur la toile ne se faisait pas

depuis un banal bureau mais depuis le champ du voisin, rebaptisé pour l'occasion, le champ à 4G. Le simple fait que ce champ ne soit pas un espace de la maison avec une continuité de bâti, impliquant une démarche de connexion qui passait par se chauffer, marcher, et chercher le meilleur spot, conditionne forcément le rapport entretenu avec ces temps de connexions.

Pour commencer, cela impliquait d'avoir une raison, un objet à rechercher, ce qui orientait l'utilisation de l'ordinateur. Et deuxièmement, cette complexité d'accès ne permettait pas, comme ça peut être le cas habituellement, d'avoir un accès à l'information instantané. Bien faits, ou hasards, ces deux conséquences généraient elles mêmes deux types d'isolement. D'une part, par la localisation du lieu de connexion, s'il ne s'agissait pas d'une bibliothèque, il était évident qu'il s'agissait d'une mise à l'écart du groupe. A la fois géographiquement, socialement, et introspectivement suivant l'activité choisie. Paradoxale d'ailleurs puisque par la volonté de se connecter au réseau internet qui ouvre une myriade de possibilités quant au fait de communiquer avec des gens ou échanger des informations, on s'éloigne des individus matériellement présents dans notre espace de vie quotidien.

D'autre part, deuxième isolement engendré par cette distance au champ à 4G, en n'allant pas chercher les informations, c'est le groupe entier qui était privé d'une forme de savoir : l'actualité (objet d'intérêt qui à eu toute son importance en période de confinement). Et en étant privé de ce savoir, le groupe était privé d'un lien avec le reste du monde, altérant ainsi le continuum intérieur extérieur.

Le développement de réflexions dont fait l'objet cette partie permet de donner des éléments de réponse à notre sous-problématique. Notre contexte d'étude qui est celui du confinement, ne permet pas une alternance des pratiques spatiales, qu'elles soient solitaires ou collectives. En cela, il faut réévaluer les mécanismes à l'œuvre dans cet acte de négociation dans l'utilisation des espaces. Ainsi la mise en communs de la grande majorité des espaces, bien qu'elle contraigne leurs pratique solitaire, ne l'empêche pas pour autant. Celle-ci se fait par d'autres moyens, et par la mise en place d'outils et d'actions. Ainsi la capacité à s'isoler du collectif pour avoir des *espaces à soi* reste possible mais est malgré tout tributaire de la quantité d'individus en fonction de la quantités d'espaces occupables. Ici l'importante opportunité d'occupation que permettent les espaces extérieurs, est indéniablement un avantage de ce point de vue là.

S'il est difficile de retracer l'origine des comportements spatiaux de chacun des individus, force est de constater que des influences communes ont construits leurs perceptions de l'usage d'un lieu. Ces habitudes d'usages restent, pour la plupart, les mêmes habitudes d'avant confinement, hérités de plusieurs années d'habiter en différents lieux, différents logement. C'est aussi ce qui permet d'établir un lien, un continuum entre l'intérieur et l'extérieur de l'univers domestique de l'habitat, et ce malgré les contraintes qu'implique le confinement. A titre d'exemple, nous pourrions citer les rituels d'isolement, et recherche d'espaces à soi, le besoin d'une certaine organisation quant à l'usage de l'atelier ou de la cuisine, l'identification d'une segmentation des espaces : sport, détente, chantiers... Chacune de ces pratiques témoignes d'une réflexion aboutie qui date d'avant la période de confinement.

Conclusion

La problématique à laquelle nous souhaitons répondre ici est la suivante. *Quels sont les mécanismes identifiés de l'usage collectif de l'espace domestique en contexte de confinement ?* Afin d'y répondre au mieux, nous avons émis un certain nombre d'hypothèses que la réflexion développée en 4 parties a permis de valider. Les observations de terrain et le travail d'analyse et de synthèse de lectures théoriques ont permis de dégager un ensemble d'éléments clés que l'on caractérisera de mécanismes à l'œuvre dans la fabrique de *l'habiter*. Une fois encore, l'utilisation de la notion de fabrique mise en lien avec *l'habiter* laisse transparaître qu'il s'agit d'un comportement actif dans la mise en place d'éléments concrets.

Dans un premier temps, il a été question de mettre en avant l'importance de demeurer en révélant la place de l'immatériel et de l'imaginaire dans *l'habiter* (Bachelard 1958). Un habitat étant fait d'images, ces images ne peuvent être considérées autrement que comme un élément fondateur de la culture de *l'habiter*. Elles découlent de ce que l'on attribue à la dualité intériorité/extériorité (Ingold 2017), et sont à l'origine même de la conception de l'univers domestique.

Puis il a fallu identifier l'origine de ces images, et de l'univers domestique (Filiot 2003), historiquement parlant. Nous avons donc identifié la sphère du logement comme appartenant à un historique social et politique (Lambert, Dietrich-Ragon, et Schwartz 2018). C'est par le rapport au travail, qui a longtemps conditionné et conditionne toujours la sphère du logement, que cette dernière s'est construite, son évolution incluant de manière logique une évolution du travail domestique (Chollet 2016), également abordé dans le développement. Un autre élément phare du fondement historique de l'espace domestique est matérialisé par la dualité *civilité / intimité*. Cette réflexion nous permet de répondre positivement à la sous-problématique de cette deuxième partie. Cette dernière utilisait comme postulat de départ l'idée selon laquelle nos pratiques actuelles de *l'habiter* seraient héritées d'un contexte historique et social.

Le troisième jalon de notre recherche répond à la troisième hypothèse selon laquelle l'usage d'espaces communs n'est permise que par l'appropriation des éléments du lieu, et le partage de valeurs et conceptions communes. Il s'est avéré qu'en effet, l'organisation de l'espace est régie par un ordre et un ensemble de normes référentes (Filiot 2003). Ce dernier étant déterminé dans un collectif par des

influences culturelles communes aux individus du groupe qui compose l'habitat. Ce référentiel culturel vient orienter le bon-goût lui même au fondement de l'esthétique et de la fonctionnalité de l'habitat. Qu'il s'agisse de décoration, d'aménagement, d'usage des lieux... C'est aussi ce qui vient conditionner le processus de marquage et donc l'appropriation individuelle. L'occupation commune d'un espace étant composée d'allers-retours permanents entre *soi* et *autrui*.

Enfin, il a fallu confronter l'analyse de ces écrits théoriques à une expérience de terrain, ici le confinement, ce qui a permis à la fois d'actualiser le sujet, et de replacer la notion de vivre en collectif dans un cadre concret. Cette application concrète du cadre théorique a permis de faire émerger des tendances qui ont participé à formuler une réflexion et des réponses.

Tout d'abord, que l'usage partagé des espaces d'une maison est fonction de l'environnement direct de la maison, et de la constitution du collectif en question. Dans notre cas, le groupe étant composé d'individus se connaissant par le biais de structures collectives militantes et associatives, on considère qu'ils partagent certains points de vue quant à la manière de vivre à plusieurs dans des espaces communs. Quant à l'environnement direct, il s'agit ici d'un cadre de vie rural qui de par la présence d'un territoire vaste et la possibilité d'activités extérieures, oriente la pratique intérieure de l'espace domestique, et notamment la capacité à s'isoler.

En deuxième lieu, et concernant les activités en elles-mêmes, la possibilité et l'obligation de travailler et de vivre sur le même lieu vient également modifier, à la fois la perception du lieu qui partage cette double fonctionnalité, mais aussi sa pratique. Un espace de vie partagé, régi par des habitudes de travail va de fait impacter l'organisation du groupe au sein de cet espace.

Cela demande donc une organisation du collectif qui répond à des règles de groupes, implicites ou explicites, mais dans tous les cas inspirées de valeurs et de savoirs communs. Spatialement, ces communs se traduisent par un aménagement et un usage de ce qui est fonctionnel ou non qui se manifeste par le choix et la disposition d'objets spécifiques.

Pour terminer, impossible de ne pas revenir sur la dernière idée selon laquelle le partage d'espaces communs nécessite la possibilité d'espaces à soi, ici favorisés par la multitude d'espaces alentours, mais qui peuvent prendre d'autres formes. On retiendra de cette dernière sous-partie que l'isolement qui donne lieu à une solitude désirée, se fait au moyen d'outils. D'après le terrain qui est le notre ici,

nous en avons identifié trois. L'isolement géographique qui réside dans l'éloignement à un groupe ou à un fonctionnement spécifique, l'isolement social qui répond au choix de couper toute interaction avec les individus environnants, et l'isolement par introspection qui réside dans la réalisation d'un rituel ou d'une routine. Cette capacité à s'isoler dépend également de la représentation que chacun se fait de l'isolement. c'est aussi ce qui favorise la préférence pour une manière ou une autre de s'isoler. Ce n'est pas toujours des gens dans leurs grande majorité que l'action de s'isoler nous éloigne, mais d'un groupe d'individus avec qui il existe un relationnel, quitte à ce que cette action d'éloignement rapproche d'un autre groupe, d'un individu. Tout dépend du système de normes depuis lequel l'observateur se place.

A la problématique du mémoire : *Quels sont les mécanismes identifiés de l'usage collectif de l'espace domestique en contexte de confinement ?* Nous identifions un ensemble de mécanismes dont la liste qui fait suite reste non-exhaustive. Aussi vaste puisse être ce que le terme d'*habiter* comprend, ce dernier est ce qui résume au mieux l'ensemble de notre réflexion sur la puissance des images dans un processus d'ancrage au lieu, et sur la conscience de l'être en ce lieu. Il est le premier mécanisme à identifier mais aussi, sans doute le plus puissant. Comme aliment nécessaire à cet *habiter*, la construction identitaire par reproduction ou déviance à une norme, y fait suite. Dans notre fil réflexif, ces normes sont présentées à travers l'histoire des classes sociales, du genre ou encore du type d'habitat, rural ou urbain, mais la réflexion reste permise pour d'autres systèmes de normes. L'appropriation en tant que processus vient aussi composer l'usage collectif d'espaces communs. Il fonctionne de pair avec la construction de communs, que ceux-ci se présentent sous la forme d'objectifs, de valeurs, de code d'appartenance, c'est par eux qu'est permis le fonctionnement à plusieurs. Enfin, et comme mécanisme propre au contexte du confinement, la structuration de la journée par un ensemble d'activités ou occupations va permettre l'alternance dans l'usage des différents espaces. Ce qui est habituellement possible grâce à la liberté de circulation doit trouver ici de nouveaux modes pour exister.

Nous n'aurons pas la prétention de présenter ces mécanismes comme les ingrédients d'une bonne recette dans laquelle résiderait le fonctionnement de tout collectif, mais d'avantage comme une base d'évolution des réflexions à propos de l'organisation collective, notamment sur des question de vivre dans les mêmes espaces.

Nous estimons donc que la pratique individuelle des espaces communs est effectivement impactée par une pratique collective ces mêmes espaces, mais qu'il serait absurde de s'arrêter là. Si elle est permise, la pratique individuelle des espaces communs n'est réalisable que sous certaines conditions. Celles-ci dépendent d'un ensemble de facteurs dont nous n'avons eu qu'un aperçu dans ce mémoire. Parmi ces facteurs importent la superficie des communs habitables, ainsi que celle des communs extérieurs ou annexes, la possibilité de faire, et la diversité des activités, les valeurs et aspirations communes dès le début de la cohabitation ainsi que la capacité à en construire de nouvelles.

En conclusion, et à partir de ce travail exploratoire, il nous semble pertinent d'approfondir les axes qui suivent.

En premier lieu, la question de l'épistémologie mériterait d'être stabilisée et approfondie, afin que l'application qui en est faite ici ne soit dépendante que de la variation des facteurs et non de celle du cadre conceptuel choisi par l'observateur. Il est aussi vrai que ce qui rend riche ce mémoire sont justement ces variations dans l'œil de l'observateur, son *profil épistémologique* (Bachelard 1967). La question est donc de poser une limite entre ce qui relève de ce profil épistémologique, et ce qui va composer le cadre conceptuel.

Ensuite, la mise à l'épreuve de ces observations à d'autres terrains de confinement d'abord mais aussi d'usages d'espaces collectifs autres. Cette réflexion ne pourra être pertinente que si on l'étend à un ensemble de cas et qu'elle ne reste pas cloisonnée à une approche unique et une application unique. Il pourrait être intéressant de faire varier les différents facteurs un à un, et changer ainsi le nombre d'individus, la présence ou non d'espaces, la superficie des terrains...

Pour terminer, les conditions de terrain étant dû aux circonstances particulières de l'état d'urgence sanitaire, il aurait été intéressant de constater des changements dû à l'investissement plus ou moins récent de l'habitat (la maison ayant ici été acquise en février, les objets qui s'y trouvaient n'étaient en rien liés à l'arrivée des individus), une équité quant aux statuts des habitants, propriétaires, invités... Il s'agit donc de prendre en compte ces facteurs qui n'appartiennent pas en premier lieux à l'étude en elle-même, mais qui de fait viennent en modifier les résultats. Nous proposons ici de reporter cette réflexion sur d'autres types de confinements dû à une dynamique autre que celle générée par l'état

d'urgence sanitaire.

Ainsi, ce mémoire se veut une réflexion sur un rapport au monde qui, s'il est loin d'être nouveau, se veut de plus en plus en vogue et au cœur des réflexions des acteurs du territoire et qui n'est autre que le partage de l'espace. Si ces pages attribuent autant d'importance au pouvoir de l'image, c'est que c'est selon nous ce qui conditionne notre rapport au monde, à l'autre et donc au commun. Le *chez soi* finalement peu être réellement bien plus vaste que le domaine du privé. A échelle plus réduite, la géographie qui opère ici est une géographie du sensible que l'on retrouve dans les plans de réaménagement de quartiers, et dans les nouvelles pratiques de la ville qui s'appuient sur une perception olfactive de celle-ci.

Après tout, comme pour la maison, ne sont-ce pas les images que nous nous créons qui génèrent un attachement au lieu responsable des centres d'attraction et de répulsion qui régissent les dynamiques de la ville ?

Index des figures

Figure 1: Plan du salon. source et réalisation: Magali Jalade.....	75
Figure 2: Plan cadastral des espaces utilisés. Source: Megalis Bretagne. Réalisation: Magali Jalade. .	77
Figure 3: Organigramme des relations entre confinés. Source et réalisation : Magali Jalade.....	78
Figure 4: Liste des pous et des contres. Marie, Camille, Léa.....	79
Figure 5: Graphique des typologies d'usage des espaces. Sources et réalisation: Magali Jalade.....	85
Figure 6: Carte du trajet "achats de première nécessité". Source : Géoportail. Réalisation : Magali Jalade.....	87
Figure 7: Carte du trajet vers la rivière et les promenades. Source: Géoportail. Réalisation: Magali Jalade.....	87
Figure 8: Bibliothèque, salon du lieu de confinement. photo: Léa.....	109
Figure 9: Cheminée et salon du lieu de confinement. photo: Léa.....	111
Figure 10: Façade sud de la maison de confinement. Photo : Léa.....	113

BIBLIOGRAPHIE

« @40_metres_carres • Photos et vidéos Instagram ». https://www.instagram.com/40_metres_carres/?hl=fr (18 août 2020).

Amiotte-Suchet, Laurent, Monika Salzbrunn, et Yvan Sainsaulieu. 2010. *Faire communauté en société: Dynamique des appartenances collectives*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Aries, Philippe, Georges Duby, et Orest Ranum. 1999. *Histoire de la vie privée. Tome III. De la Renaissance aux Lumières*. Paris: Seuil.

Assouly, Olivier. 2004. *Les Nourritures nostalgiques : Essai sur le mythe du terroir*. Arles: Actes Sud.

Bachelard, Gaston. 1949. *La psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard.

———. 1958. 32 *La poétique de l'espace*. Paris: Les presses universitaires de France. <https://www.jstor.org/stable/10.2307/40099309?origin=crossref> (14 août 2020).

———. 1967. *La formation de l'esprit scientifique*. Paris: Librairie philosophique J. Vrin.

Beldjerd, Sofian. 2011. « « Faire le beau chez soi » : la part du corps dans l'aménagement et la décoration des espaces du quotidien ». *Espaces et sociétés* n° 144-145(1): 141-56.

Berger, Michel, et Luc Plamondon. 1979. « Les uns contre les autres ».

Berque, Augustin. 2000. *Ecoumène: Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris: Belin.

Bogdan, Robert. C, et Steven. J Taylor. 1975. *Qualitative Research Methods*. New York: Wiley.

Bonnin, Philippe. 2000. « Dispositifs et rituels du seuil ». *Communications* 70(1): 65-92.

Bony, Lucie. 2015. « La domestication de l'espace cellulaire en prison ». *Espaces et sociétés* n° 162(3): 13-30.

- Bourdieu, Pierre. 1979. *La Distinction : Critique sociale du jugement*. Paris: Les Editions de Minuit.
- Brégeon-Minos, Priscilla. 2020. « Coronavirus : 22 activités à faire pour t'occuper pendant le confinement ». <https://trendy.letudiant.fr/coronavirus-22-activites-a-faire-pour-t-occuper-pendant-le-confinement-a4700.html> (18 août 2020).
- Chollet, Mona. 2016. <http://journals.openedition.org/lectures> *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*. Paris: Zones. <http://journals.openedition.org/lectures/17696> (14 août 2020).
- . 2018. *Sorcières*. Paris: Zones.
- Collignon, Béatrice, et Jean-François Staszack. 2003. *Espaces domestiques: construire, habiter, représenter*. Paris: Bréal.
- Corbin, Alain. 1982. *Le miasme et la jonquille : L'odorat et l'imaginaire social aux XVIIIe et XIXe siècles*. Paris: Flammarion.
- « Coronavirus : comment bien occuper son temps en période de confinement ». *LCI*. <https://www.lci.fr/actualite/coronavirus-comment-bien-occuper-son-temps-en-periode-de-confinement-12477/> (18 août 2020).
- Dahl, Roald, Quentin Blake, et Élisabeth Gaspar. 2016. *Charlie et la chocolaterie - Folio Junior - A partir de 10 ans*. Folio Junior.
- De Botton, Alain. 2007. *L'architecture du bonheur*. Paris: Mercure de France.
- Descola, Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- Di Méo, Guy. 2017. *Le désarrois identitaire*. Paris: L'Harmattan.
- Dufrancatel, Christiane, et Michelle Perrot. 1978. *Travaux de femmes dans la France du XIX siècle*. Paris: Éditions ouvrières.
- Elias, Norbert, François Laurent, et Pierre Kamnitzer. 1939. *La civilisation des moeurs*. Paris: pocket.

« Espace rural, espaces ruraux — Géoconfluences ». <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/espace-rural-espaces-ruraux> (24 août 2020).

Evans, Gareth. 1982. *The Varieties of Reference*. Oxford: Clarendon Press.

Filiod, Jean Paul. 2003. *Le désordre domestique - Essai d'anthropologie*. Paris: L'Harmattan.

« Gaston Bachelard : “Une armoire, il faut qu'elle soit vieille... Il n'y a pas de mystère sans cachotterie, d'où le tiroir” ». *France Culture*. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/gaston-bachelard-une-armoire-il-faut-quelle-soit-vieille-il-ny-a-pas-de-mystere-sans-cachotterie-dou-0> (26 août 2020).

Goffman. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris: Les éditions de minuit.

Hannoun, Michel. 1991. *Nos solitudes. Enquête sur un sentiment*. Paris: Seuil.

Harvey, David. 2008. *Géographie de la domination*. Paris: Les Prairies Ordinaires.

Heidegger, Martin. 1985. *Être et temps*. Paris: Authentica.

Hoggart, Richard, et Jean-Claude Passeron. 1970. *La Culture du Pauvre : Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris: Les Editions de Minuit.

Hoyaux, André-Frédéric. 2003. « De l'espace domestique aux mondes domestiqués, point de vue phénoménologique sur l'habitation ». In *Espaces domestiques. Construire, habiter, représenter*, Bréal, 34-45.

Ingold, Tim. 2013. *Marcher avec les dragons*. Bruxelles: Zones Sensibles.

———. 2017. *Faire anthropologie, archéologie art et architecture*. Arles: Dehors.

Jean-Louis, Flandrin. 1976. *Familles Parenté maison sexualité dans l'ancienne société*. Hachette.

Klinenberg, Eric. 2012. *Going Solo: The Extraordinary Rise and Surprising Appeal of Living Alone*. New York: Penguin Press.

Lambert, Anne, Pascale Dietrich-Ragon, et Olivier Schwartz. 2018. *Le monde privé des femmes : Genre et habitat dans la société française*. Paris: INED.

Lawson, Nigella. 2012. *How To Be A Domestic Goddess: Baking and the Art of Comfort Cooking*. Londres: Vintage Digital.

« Le nouveau monde – Véloce ». <http://www.lisez-veloce.fr/tracts-2020/le-nouveau-monde/> (18 août 2020).

« Le regard des sens ». 2019. *Site de dianerivault !* <https://www.dianerivault.fr/2019/03/13/le-regard-des-sens/> (26 août 2020).

Méo, Guy Di. 2012. « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre ». *Annales de géographie* n° 684(2): 107-27.

« Mimi Thorisson (@mimithor) • Photos et vidéos Instagram ». <https://www.instagram.com/mimithor/?hl=fr> (26 août 2020).

Oakley, Ann. 1974. *Housewife*. Londres: Penguin Books Ltd.

Pallasmaa, Juhani, et Mathilde Bellaigue. 2010. *Le regard des sens*. Paris: Linteau.

Paquot, Thierry. 2009. *Espace public*. Paris: La Découverte.

Pastinelli, Madeleine. 2005. « Seul et avec l'autre : colocataires au quotidien (Québec) ». *Ethnologie française* Vol. 35(3): 479-91.

Patmore, Coventry Kersey Dighton. 1992. *Angel in the House*. Londres: Haggerston Press.

Perec, Georges. 2000. *Espèce d'espaces*. Paris: Galilée.

Peretz, Henri. 1998. *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris: La Découverte.

Ponti, Claude. 1998. *Ma vallée*. Paris: L'Ecole des loisirs.

Rapoport, Amos. 1968. *House Form and Culture*. Londres: Pearson.

Ripoll, Fabrice. 2013. Trente ans après La Distinction, de Pierre Bourdieu 25. *Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu ? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans La Distinction*. Paris: La Découverte. <https://www.cairn.info/trente-ans-apres-la-distinction-de-pierre-bourdieu--9782707176677-page-365.htm> (14 août 2020).

Serfaty-Garzon. 2003. *Chez soi : Les territoires de l'intimité*. Paris: Armand Colin.

Singly, François de. 2011. « Pourquoi nous avons aboli le mariage ». *La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Pourquoi-nous-avons-aboli-le.html> (14 août 2020).

Staszack, Jean-François. 2001. *Géographie Anglo-saxonne. Tendances contemporaines*. Paris: Belin.

Théry, Brunet Roger Ferras. 1992. *Les mots de la géographie Dictionnaire critique*. Paris: Reclus La documentation Française.

Tuan, Yi-Fu. 1990. *Topophilia a Study of Environmental Perception Attitudes & Values*. Columbia: Columbia University Press.

Valentino, Nicola. 2015. « Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi ». *Chimères* N° 86(2): 193-206.

Warnier, Jean-Pierre. 1999. *Construire la culture matérielle: L'homme qui pensait avec ses doigts*. 1^{re} éd. Paris: Presses Universitaires de France.

Annexes

Grille d'entretiens

THEMES A ABORDER	CASE REPOSES A COCHER	QUESTIONS RELANCE
Profil	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Age, genre, situation pro, habitat 	<ul style="list-style-type: none"> • Présente toi
Lieu	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Lieu de confinement ou lieu habituel ✓ si confinement, comment et pourquoi être arrivée là ✓ jardin, maison, taille, environnement... ✓ Description des pièces de la maison 	<ul style="list-style-type: none"> • Raconte moi où on est, la maison. • Comparaison avec ta maison habituelle. • Il y a quoi comme espaces ici.
ORGANISATION COLLECTIVE		
Organisation collective	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Organisation ✓ règles ✓ Temps du repas, balades, sommeil, jeux, hygiène, soin... ✓ travail domestique, qui comment ? 	<ul style="list-style-type: none"> • Journée type. Communs non communs. • comment vous décidez du fonctionnement
Travail domestique (Ménage, Rangement, Entretien)	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Position personnel dans ce fonctionnement ✓ Logement antérieures <ul style="list-style-type: none"> ✓ comparaison confinement / pas confinement ✓ seul ✓ Maison natale ✓ Affaires perso dans espaces co ✓ désordre (notion à aborder) 	<ul style="list-style-type: none"> • Chez toi, à propos du ménage et / ou des travaux d'entretiens? • La maison de tes parents? • Quand tu vivais seul? • Et le désordre, qu'est-ce que tu en dirais? • Dans tes rêves c'est? • Tes anciens logements?
Travail	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Def travail? ✓ Quel travail? Quel activités consacrée? Ici maintenant et avant confinement. ✓ Le lieu de vie = lieu de travail? 	<ul style="list-style-type: none"> • Parle moi de ton rapport au travail. • Comment tu travail? Espace de travail • C'est important dans ton emploi du temps? •

	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Temps mobilisé par le travail ✓ aménagement espace de travail 	
ORGANISATION INDIVIDUELLE		
Le Chez-soi	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Limites ✓ espaces extérieurs aux chez soi. ✓ distinction entre lieux de replis et lieux d'exposition (lieux d'accueil et lieux fermés au « public ») ✓ lieux collectifs et lieux solitude. ✓ Stratégies pour s'isoler 	<ul style="list-style-type: none"> • Raconte moi ta maison et comment tu y vis. • Tu y es souvent? • Y a t il un endroit ou tu te cache? Replis? • Cette endroit est il plus a toi qu'aux autres?
La maison sacré	<ul style="list-style-type: none"> ✓ Rituels ✓ autels ✓ rapport à certains espaces ✓ maison rêvée 	